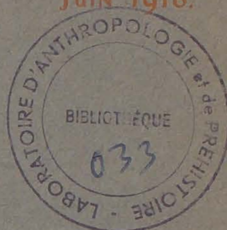
41[e] ANNÉE

TOME XXXVIII

FASCICULE CL (1[er] et 2[e] TRIM.)

MARS 1918.
JUIN 1918.



Bulletin Trimestriel

de la

Société de Géographie

et

d'Archéologie

d'Oran



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ : Rue Schneider, 7

ORAN

—

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
4 et 8, Rue Thuillier (Place Kléber)




LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE et de PREHISTOIRE -
BIBLIOTHÈQUE
033

41e ANNÉE

TOME XXXVIII

FASCICULE CL (1er et 2e TRIM.)

MARS 1918.

JUIN 1918.



Bulletin Trimestriel

de la

Société de Géographie

et

d'Archéologie

d'Oran



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ : Rue Schneider, 7

ORAN

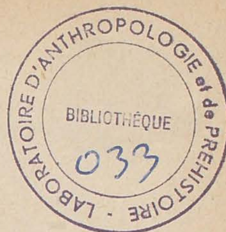
—

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE

4 et 8, Rue Thuillier (Place Kléber)

SOMMAIRE

La Société n'est pas responsable des opinions émises par les auteurs dont les travaux sont insérés dans le bulletin.



SOCIÉTÉ

DE

GÉOGRAPHIE

ET

D'ARCHÉOLOGIE

DE

LA PROVINCE D'ORAN

FONDÉE EN 1878

TOME XXXVIII. — 1918

ORAN

—

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
4 et 6, Rue Thuillier (Place Kléber)

—

1918

Société de Géographie et d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

7, Rue Schneider, ORAN

COMITÉ ADMINISTRATIF DE LA SOCIÉTÉ

1917-1918

MM. Arambourg Camille.
Baschung (Général).
Bérenger (Command[t]).
Dangles.
Déchaud.
Doumergue.
Dupuy Charles
Fabre (Abbé).
Flahault.
Huot.

MM. Kriéger.
Lemoisson.
Pellet.
Pérez.
Pock.
Pontet.
René-Leclerc.
Roux-Freissineng.
Tournier.
Sandras (Docteur).

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président :	MM. Doumergue.
1er Vice-Président :	Général Baschung.
2e Vice-Président :	Flahault.
Secrétaire général :	Com[t] Bérenger.
Trésorier :	Pock.
Bibliothécaire-archiviste :	Tournier.
Secrétaire pour la Section géographique :	Déchaud.
Secrétaire-adjoint id.	Lemoisson.
Secrétaire pour la Section archéologique :	Abbé Fabre.
Secrétaire-adjoint id.	Arambourg.

COMMISSION DU BULLETIN

MM. Doumergue.
Baschung (Général).
Flahault.

MM. Bérenger.
Déchaud.
Abbé Fabre.

COMMISSION DES FINANCES

MM. Dangles.
Pontet.
D[r] Sandras.

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. Le Gouverneur général de l'Algérie.
G. Hanotaux, membre de l'Académie Française, ancien ministre des Affaires Étrangères, 15, rue d'Aumale, Paris.
Le général Lyautey, Résident général de France au Maroc.

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. Le Préfet du département d'Oran.
Le Général commandant la Division d'Oran.
Maurice Varnier, Haut Commissaire du Gouvernement de la République, Oudjda (Maroc Oriental).

MEMBRES D'HONNEUR

MM. Le Sénateur du département d'Oran.
Les Députés du département d'Oran.
Le Président du Conseil général d'Oran.
Le Maire d'Oran.
A. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, 15, rue Washington, Paris.
René Cagnat, membre de l'Institut, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 96, boulevard Montparnasse, Paris.
Le Général Marchand, explorateur, 20, rue du Commandant Marchand, Paris.

PRÉSIDENT HONORAIRE

M. Monbrun Théogène, avocat, 3, rue El Moungar, Oran.

MEMBRES HONORAIRES

MM. Binger, explorateur.
Caron, id.
Monteil, id.
Rallier du Baty, expl.

MM. Nansen, explorateur.
Trivier, id.
Verminck, id.

Documents Historiques sur les Tribus de l'Annexe d'El Aricha

(Suite)

CHAPITRE VII [1]

LES OULAD NEHAR ET LES ANGAD A L'ÉPOQUE DE L'ÉMIR ABDELKADER

Le Bey de l'Ouest, Hassan, après la prise d'Alger, avait vu les indigènes de sa province chercher à profiter de la chute du pouvoir ottoman pour reconquérir leur indépendance et, bloqué dans la ville d'Oran avec ses Turcs qui lui étaient restés fidèles, il avait demandé au maréchal de Bourmont l'envoi de troupes françaises pour le débarrasser du pouvoir. Après un premier essai d'occupation, les contingents envoyés pour tenir garnison à Oran avaient été rappelés presqu'immédiatement et le bey Hassan, malgré le vif désir qu'il avait de se retirer à la Mecque, avait été obligé de conserver ses fonctions malgré lui.

Le général Clauzel, ayant succédé au maréchal de Bourmont, essaya de s'entendre avec les princes de la famille régnante de Tunis pour les mettre à la tête des deux beyliks de Constantine et d'Oran.

Pendant que des pourparlers s'engageaient à ce sujet, l'empereur du Maroc, Mouley Abderrahmane, ne voulant pas voir les Infidèles s'établir près de ses frontières, essaya de s'emparer de Tlemcen. Aussitôt, le général Damrémont fut envoyé d'Alger avec le 20e régiment de Ligne pour s'installer à Oran et, de là, s'opposer aux prétentions du Sultan du Moghreb sur la région de Tlemcen.

Après quelques hésitations, Oran fut occupé le 4 janvier 1831 ; le colonel d'état-major Auvray se rendit en même temps auprès de Mouley Abderrahmane pour lui faire les représentations nécessaires, mais ne put dépasser Tanger. Il obtint de belles promesses, mais dut revenir sans qu'aucun acte du gouvernement chérifien ne vint les réaliser. Une députation de notables de Tlemcen et des tribus environnantes se rendit près de Mouley Abderrahmane et lui exprima le vœu de voir tout leur pays placé sous son autorité, se déclarant heureuse d'être débarrassée

1 Voir Bulletin septembre-décembre 1917, p. 223.

des Turcs et ne voulant, à aucun prix, tomber sous le joug des chrétiens. Deux notables des Oulad Sidi Chadli (Oulad Nehar) prirent part à cette députation.

Moulay Abderrahmane, se voyant ainsi soutenu par les populations des régions qu'il convoitait, jugea alors inutile de tenir compte des demandes de la France, ordonna à son neveu, Moulay Ali, de garder Tlemcen et le pays environnant et envoya le chef de sa mehalla, Ben Amri, faire reconnaître son autorité aussi loin que possible dans l'Est.

Le prince tunisien Ahmed n'ayant pas accepté le titre de bey d'Oran, le gouvernement français confia l'administration de cette place au général Boyer dit « le Cruel ». Moulay Ali, à la tête de contingents indigènes de la région de Tlemcen, vint le harceler dans les environs de Misserghin, sans cependant oser attaquer Oran. Pendant ce temps, le Sultan du Maroc voulant continuer son expansion vers l'Est, envoyait comme gouverneurs à Médéa et à Miliana deux de ses sujets nommés Chérif El Moati et Mohammed ben Chergui.

Le comte de Mornay se rendit alors en mission à Meknès en 1832 et obtint de Moulay Abderrahmane la renonciation à toute prétention sur Tlemcen et sur tous les territoires environnants ayant été sous la domination turque.

A cette époque, le marabout Mahiddine et son fils Abdelkader, qui avaient été reconnus comme chefs suprêmes, en 1832, par les tribus avoisinant Mascara, avaient cherché à bloquer Oran et avaient, non sans peine, été repoussés par les troupes du général Boyer.

L'empereur du Maroc noua des relations avec Abdelkader et lui offrit de l'aider clandestinement dans son action contre les Infidèles. Abdelkader accepta cette proposition qui, en plus de quelques secours matériels, lui faisait gagner un sérieux appui moral.

Le général Desmichels succéda au général Boyer et, comme premier acte de son commandement, tomba sur la tribu des Garaba qu'il razzia. A cette nouvelle, Abdelkader réunit tous les contingents qu'il put rassembler dans les régions de Mascara et de Tlemcen et vint s'installer au camp du Figuier, à environ 12 kilomètres d'Oran.

Les troupes de cette place s'avancèrent alors pour livrer combat à l'Emir et l'obligèrent à reprendre la route de Mascara ; ce dernier recula tout en laissant ses partisans, originaires de la région, rôder autour de la ville.

Voulant élargir le cercle de l'occupation française, le général Desmichels résolut d'établir des garnisons à Arzew et à Mostaganem.

Pendant ce temps, Abdelkader groupait tous ses fidèles, s'alliait avec les Beni Ameur du Tessala (Sidi-Bel-Abbès) et marchait sur Tlemcen.

Les habitants de cette ville se divisaient en deux classes : 1° les Hadar ou «citadins», produit de croisements successifs des Berbères et des Arabes ; 2° les Koulouglis (qu'il faut prononcer « Kourourlis »), produit du croisement des Turcs et des femmes indigènes. Avec ces deux catégories vivaient des nègres ou « Abid », esclaves venus du Touat ou du Soudan.

Il y avait de plus, dans la ville, une puissante communauté israélite d'origine très ancienne qui avait été entièrement réorganisée, à la fin du XIVe siècle, par le Rab Anqaoua.

Les Hadar (ou Maures) étaient administrés par le caïd Ben Nouna et occupaient à peu près toute la ville, sauf la citadelle ou Mechouar qui était aux mains des Turcs et des Koulouglis commandés par un Ottoman nommé Boursali.

Koulouglis et Hadar étaient en état d'hostilité permanente, les Hadar reprochant aux Turcs leur administration compressive et tyrannique.

Abdelkader attaqua les Hadar qui avaient refusé de le reconnaître comme souverain, les battit avec l'aide des Koulouglis et obligea Ben Nouna à s'enfuir au Maroc auprès du sultan Abderrahmane, dont il était l'ami et dont il avait précédemment secondé les vues.

L'Emir fit le nécessaire pour gagner la confiance des gens qu'il venait de vaincre. Il traita les Hadar avec douceur, leur permit de choisir parmi eux un nouveau caïd en remplacement de Ben Nouna et voulut ensuite occuper le Mechouar. Mais les Koulouglis qui l'avaient aidé contre les Hadar lui en refusèrent l'accès et il dut rentrer à Mascara sans avoir pu les contraindre à l'obéissance, n'ayant pas d'artillerie pour ouvrir une brèche dans la citadelle.

Un bruit, fort probablement non fondé, courut, d'après lequel Ben Nouna, pour se venger de sa défaite et de son exil, aurait fait empoisonner Sidi Mahiddine, le père de l'émir Abdelkader, par un de ses émissaires.

Pendant ce temps, le général Desmichels avait occupé Mostaganem, avait envoyé le colonel de Létang contre les Zmala et cherchait à lier avec les indigènes de la région des relations commerciales.

Un juif d'Oran, nommé Amar Mardochée, fut chargé d'écrire à Miloud ben Harach, l'un des lieutenants de l'Emir, que le général Desmichels était tout disposé à s'entendre avec lui et, peu après, une trop fameuse convention, connue sous le nom de « traité Desmichels », fut passée, tout à l'avantage d'Abdelkader, sans que le général Voirol, gouverneur général, ni le gouvernement français en aient été avisés.

Reconnu comme Sultan par les indigènes, Abdelkader eut immédiatement beaucoup d'envieux. Entr'autres, Mustapha ben Ismaël, chef des Douair, qui avait été agha sous la domination des Turcs, Sidi El Aribi, chef des Oulad El Aribi, du Chélif, Kaddour ben Morfi, chef d'El Bordj et Cheik ould Ghomari, chef des Angad d'El Gor, ne voulurent pas accepter son autorité et commencèrent à intriguer.

Un incident peu important fit éclater un mouvement de rébellion contre lui. Les Beni Ameur refusèrent de lui payer l'impôt achour ; ils donnèrent comme raison l'état de paix dans lequel les populations vivaient depuis le traité Desmichels. L'émir Abdelkader ordonna alors à Mustapha ben Ismaël de réunir les Douair et les Zmala et de se tenir prêt à razzier ces contribuables récalcitrants dès que l'ordre lui en serait donné. Pris de crainte, les Beni Ameur qui, à la mosquée de Mascara, avaient été mis au ban des populations musulmanes par Abdelkader, payèrent l'impôt qui leur était réclamé. Mais Mustapha ben Ismaël, ayant rassemblé ses contingents, avait commencé à les piller sans attendre d'autres instructions. Ce fut en vain que l'Emir voulut faire cesser la razzia ; Mustapha ben Ismaël se déclara indépendant et refusa tout acte de soumission à celui dont il jalousait l'élévation. Abdelkader marcha alors contre lui, mais se laissa surprendre par son adversaire, fut mis en pleine déroute, faillit être tué et rentra presque seul à Mascara.

Mustapha ben Ismaël proposa alors au général Desmichels de s'allier avec lui. Mais ce dernier, tenant à respecter son traité, refusa ses offres et poussa la condescendance jusqu'à envoyer des armes et de la poudre à l'émir Abdelkader.

Pendant ce temps, Sidi El Aribi, du Chélif, Kaddour ben Morfi, d'El Bordj et Cheikh El Ghomari des Angad, s'étaient ralliés à Mustapha ben Ismaël et s'étaient, à leur tour, proclamés indépendants. De son côté, le caïd des Hadar de Tlemcen, Sidi Hamadi, avait proposé au chef des Douair et des Zmala de lui livrer la ville.

Soutenu par le général Desmichels, Abdelkader réunit près de Mascara les contingents qui lui étaient restés fidèles, s'empara d'abord du village d'El Bordj, battit ensuite Mustapha ben Ismaël auquel il pardonna sa défection, puis, finalement, marcha sur Tlemcen, y destitua le caïd Hamadi et remit en fonctions l'ancien caïd Ben Nouna, avec qui le Sultan du Maroc l'avait réconcilié. Mais, une fois de plus, il ne put pénétrer dans le Mechouar et il eut à subir les bravades des Koulouglis et des Turcs qui se refusaient à reconnaître son autorité. Mustapha ben Ismaël ne pouvant, malgré le pardon qui lui avait été accordé, se résoudre à se soumettre à l'autorité de celui dont il enviait l'élévation, alla s'enfermer dans le Mechouar avec les Koulouglis.

L'émir Abdelkader envoya aussitôt après d'importants contingents attaquer Cheikh ould Ghomari et les Angad. Après une lutte assez vive, Cheikh ould Ghomari, trahi par les Oulad Ali bel Hamel, fut fait prisonnier, conduit à Mascara, traduit devant le conseil des Ulémas, condamné à mort et pendu à un des canons de la ville. Cette exécution aliéna à El Hadj Abdelkader le concours des Oulad Sidi Cheikh Cheraga dont le chef, Si Hamza ould Boubekeur, était intimement lié avec le chef des Angad.

Les Angad firent alors une soumission apparente à l'Emir. Mais le fils aîné de Ckeikh El Ghomari les décida de nouveau à prendre parti contre lui et s'efforça, avec leurs goums, de débloquer le Mechouar de Tlemcen.

Le maréchal Clauzel, qui avait succédé au comte d'Erlon comme gouverneur général, et le général Trézel, qui avait remplacé à Oran le général Desmichels, avaient rompu le traité fallacieux admis par ce dernier officier et s'apprêtaient à marcher sur Tlemcen.

Abdelkader les précéda sous les murs de cette ville et y arriva au moment où Mustapha ben Ismaël et une partie des Koulouglis du Mechouar étaient imprudemment sortis de leur citadelle pour aller au devant des contingents des Angad. Les Koulouglis battus dans les environs des Zari-

fètes, furent obligés de rentrer précipitamment dans le Mechouar, pendant que l'Emir, se tournant aussitôt vers les Angad, les attaquait dans le défilé qui est au Sud de Terni, dans la forêt de Tessara Mramet, et les mettait complètement en déroute dans une rencontre où fut mortellement blessé le fils aîné de Cheikh El Ghomari (décembre 1835).

Revenant sur Tlemcen, Abdelkader fit resserrer le blocus du Mechouar. Mais il fut obligé, dès le début de janvier 1836, de quitter cette place après avoir fait jeter avec des frondes, dans l'intérieur de la citadelle, les oreilles des Koulouglis qui avaient été tués au cours de la sortie précédente et quelques pains « pour permettre, dit-il, aux assiégés, d'attendre la chair de porc que les chrétiens leur apporteraient ».

Le maréchal Clauzel avait en effet quitté Oran le 8 janvier 1836, à la tête de 7.500 hommes et arrivait, le 13, devant Tlemcen. A l'annonce de son approche, l'Emir et les Hadar avaient évacué la ville et avaient installé leur camp au Djebel Hanif, à environ 6 kilomètres à l'Est de Tlemcen. Immédiatement poursuivi, Abdelkader se replia vers Mascara et les Hadar furent ramenés dans leurs habitations.

Effrayées, les tribus environnant Tlemcen (Beni Ournid, Ghocel, etc.) donnèrent quelques signes de soumission, mais comme on se hâta de les frapper de réquisitions de chevaux, de vivres et d'argent, elles ne tardèrent pas à s'éloigner et à se mettre de nouveau du côté de nos ennemis.

Quatre cents cavaliers des Angad, appuyés par les Koulouglis et les Turcs de Mustapha Ben Ismaël avaient pris part à la poursuite des contingents d'Abdelkader; ils avaient atteint une partie de l'infanterie de l'Emir et l'avaient mise en déroute [1]. Ces gens, croyant avoir quelque droit à notre reconnaissance, vinrent présenter au maréchal Clauzel leur nouveau cheikh, jeune enfant, dernier fils de Ghomari et seul rejeton d'une famille dont tous les autres membres avaient perdu la vie en combattant l'Emir. Les personnes qui furent chargées de les recevoir et de leur parler les traitèrent avec hauteur, ne trouvèrent

---

1 Galibert. — *Algérie ancienne et moderne*

pas assez beau le cheval d'hommage qu'ils offraient au maréchal et leur ordonnèrent d'en amener d'autres, non seulement pour le maréchal, mais encore pour sa suite. Les Angad s'éloignèrent en promettant de revenir avec ce que l'on exigeait d'eux, mais ils allèrent, sur le champ, faire leur soumission à Abdelkader dont ils avaient méconnu l'autorité jusqu'alors [1].

A partir de ce moment, Angad et Oulad Nehar se trouvaient dans les rangs de nos ennemis et devaient y rester jusqu'à la défaite subie par l'Emir, à la suite de l'insurrection de 1845.

L'occupation de Tlemcen et l'établissement d'un camp à Rachgoun, à l'embouchure de la Tafna, pour faciliter le ravitaillement de la place, amenèrent toute une série d'opérations militaires qu'il serait hors de propos derelater ici. Le capitaine Cavaignac, bloqué dans le Mechouar, sut, pendant de longs mois, s'y maintenir malgré les privations de toutes sortes et donner aux contingents de l'Emir qui l'encerclaient l'impression de sa vaillance et de sa ténacité. Le 7 juillet 1836, le général Bugeaud le ravitailla, puis, se portant dans les montagnes du Sud, alla attaquer les Beni Ournid sur le plateau de Terni. Ces derniers, razziés, s'enfuirent dans le Djebel Nador. C'était la première fois que nos troupes pénétraient dans ce massif.

De nouveau, au mois de novembre, le général de Létang parvint à réapprovisionner la garnison de Tlemcen, puis le général de Brossard, qui avait succédé au général de Létang à Oran, s'entendit avec les frères Durand pour faire fournir à la place, par Abdelkader lui-même, les vivres qui lui étaient nécessaires. Peu après, le 30 mai 1837, le traité de la Tafna restituait à l'Emir Tlemcen et le Mechouar.

El Bou Hamidi, khalifa d'Abdelkader, prenait la place de Cavaignac et s'installait au Dar-El-Beylik (où se trouvent actuellement les bureaux de la Subdivision de Tlemcen).

Après la rupture du traité de la Tafna, Moulay Cheikh, agha des Ghocel, voulut se soustraire à la tyrannie d'El Bou Hamidi. Se servant d'un certain Mohammed ben Abdallah, originaire des Oulad Sidi Cheikh et mokkadem

---

1 E. Pélissier de Reynaud. — *Annales Algériennes*, t. II.

de la zaouïa de Sidi Yakoub, auquel il affecta de laisser le premier rang, afin de pouvoir opposer son influence religieuse à celle d'Abdelkader, il souleva contre ce dernier les Beni Ameur et les Trara. Le colonel Tempoure, commandant supérieur d'Oran, crut avoir trouvé, en Mohammed ben Abdallah, un rival susceptible d'être opposé à l'Emir ; mais, dès que ce dernier parut, Mohammed ben Abdallah chercha un refuge auprès des Français et montra le peu de fond que l'on pouvait faire sur son influence.

Le général Bugeaud résolut alors de marcher lui-même sur Tlemcen et, pendant que Bou Hamidi obligeait les Koulouglis, les Hadar et les Israélites à s'enfuir avec lui, il pénétrait de nouveau dans le Mechouar, le 31 janvier 1842. Après avoir confié le commandement de cette place au général Bedeau et lui avoir adjoint, comme khalifa, l'encombrant Mohammed ben Abdallah, le général Bugeaud poussa jusqu'à Sebdou, y détruisit le fort dans lequel El Bou Hamidi s'était réfugié et y trouva sept pièces de canon dont deux avaient été récemment fondues à Tlemcen.

De son côté, le général Bedeau commença de suite à rayonner dans la province. Après avoir opéré dans les montagnes des Trara (où Abdelkader s'était réfugié parce qu'il tenait à conserver une région voisine du Maroc, lequel lui donnait des appuis matériels et moraux), il occupa Nédromah, puis, ayant appris que les habitants du Kef et les Beni Snouss avaient favorisé la marche de l'Emir, il alla les châtier. Le 21 mars, il enleva le village du Kef et tua plus de quarante-cinq de ses défenseurs. Le 12, il razzia les Beni Snouss et revint le 14 à Tlemcen, ramenant plusieurs centaines de prisonniers. Le général Bedeau employa la fin de l'année 1842 à pacifier la région et, entr'autres, parcourut successivement le pays des Oulad Ouriach, le bassin de Sebdou et le territoire des Beni Snouss et reçut, à ce moment, quelques soumissions des Oulad Nehar qui furent internés chez les Oulad Mimoun et qui repartirent en dissidence quelque temps après.

Au mois de mars 1843, Bedeau parcourait avec une petite colonne le territoire des Beni Bou Saïd, à proximité de la frontière marocaine, quand il fut attaqué par des cavaliers réguliers de l'amel d'Oudjda, accompagnés de cavaliers des Angad et de partisans d'El Bou Hamidi, le

khalifa d'Abdelkader. Très occupé contre l'Emir dans le Dahra et sur la rive gauche du Chélif, le général Bugeaud tenait, à tout prix, à ne pas avoir pour le moment de complications avec le gouvernement marocain.

La froide bravoure, l'admirable sang-froid et l'habileté diplomatique du général Bedeau réussirent à éviter que ce fait ne se transformât en une rupture avec Moulay Abderrahmane.

Après les opérations menées dans la région de Saïda par Lamoricière et la défaite et la mort de Ben Allal [1] au pays des Djafra, l'Emir Abdelkader, réduit à la misère, se lança dans le Sud Oranais sur les Hamyan qui étaient en état d'hostilité avec le Maroc. Il les razzia très fortement et leur fit cinquante prisonniers qu'il remit à l'amel d'Oudjda.

Réapprovisionné par le pillage ainsi effectué, il chercha de nouveau à agiter les tribus de la région de Tlemcen.

Au mois de décembre 1843, certains éléments indigènes du Sud-Ouest ayant de nouveau cédé aux conseils d'Abdelkader, le général Bedeau se rendit dans leur pays, leur infligea des amendes, détruisit les villages de ceux qui résistaient, poussa jusqu'à El Aouedj et à la Dayet El Ferdh et inspira une crainte salutaire aux gens des Oulad Nehar et des Angad (20 décembre 1843).

Ce fut tout d'abord chez les Beni Snouss qu'il dut agir avec rigueur.

Il se porta ensuite chez les Trara où deux fractions des Oulassa s'agitaient.

L'Emir voulut profiter de son éloignement pour tenter un coup de main sur Tlemcen, mais les Beni Hediel lui barrèrent le passage. El Hadj Abdelkader dut battre en retraite et se dirigea sur la plaine de Missiouïne, entre le col de Mechamich et Sidi Aïssa.

En passant par Tadjertila (à la limite du cercle de Marnia et de l'annexe d'El-Aricha), ses gens, mourant de faim, razzièrent les Oulad Nehar et leur enlevèrent un certain nombre de femmes, dont Khenata bent Miloud ould Yamani, la fille du cheikh de cette tribu, lequel cependant était tout dévoué à sa cause.

---

1 Ben Allal était un lieutenant de l'Emir qui, après avoir longtemps guerroyé contre nous, périt bravement sur l'Oued Kacheba dans un combat que lui livra le colonel Tempoure. Pour honorer son courage, le général Bugeaud fit transporter son corps à Coléa, où il fut inhumé près de ses ancêtres.

Miloud ould Yamani se rendit le lendemain au camp d'Abdelkader et obtint la restitution des femmes enlevées.

Installé à Missiouïne et ayant envoyé sa deïra près d'Aïn ben Khelil, au Sud-Est du Chott Gharbi, El Hadj Abdelkader, comptant sur l'appui des Beni Snassen, noua toute une série d'intrigues qui allaient amener la rupture entre la France et l'empire du Maroc.

A la suite d'une razzia qu'il opéra sur les Beni Sliman (fraction des Beni Ameur), dans les environs de Sidi-Bel-Abbès, le général Bedeau établit un poste permanent à Sebdou et le général Lamoricière créa un camp retranché à Lalla-Marnia.

Le sultan Moulay Abderrahmane fit réclamer par son khalifa, Si Ali ould Teyeb El Ghenaoui, le territoire de Lalla-Marnia comme marocain et fit sommer Lamoricière d'avoir à se retirer à l'Est de la Tafna (22 mai 1844).

Pendant que des pourparlers s'échangeaient au sujet de cette prétention inacceptable, des engagements se produisaient au marabout de Sidi Azziz, sur la Moulouya et à Sidi Mohammed Ouissini. Abdelkader quitta alors la plaine de Missiouïne et pénétra en Algérie par le Sud, espérant de nouveau soulever les tribus arabes contre nous. Mais toute la limite méridionale du Tell était gardée.

Poursuivi par le colonel Eynard, qui était au Sud de Saïda, par le général Lamoricière qui manœuvrait au Sud et à l'Ouest de Sebdou, il dut regagner le Maroc en passant par Magoura et le Kheneg Adda. Quelques fractions de tribus qui avaient répondu à son appel furent rejointes aux puits de Sidi M'Hamed (15 kilomètres au Nord-Ouest d'El-Aricha) par le général Tempoure et à peu près entièrement exterminées.

Quelques jours après, la bataille d'Isly, qu'avait précédée le bombardement de Mogador, amena la fin des hostilités avec le Maroc.

Le général Cavaignac remplaça, dans le commandement de la Subdivision de Tlemcen, le général Bedeau nommé à Constantine.

Au commencement de 1845, Abdelkader fit agiter de nouveau, par ses émissaires, toutes les tribus depuis les frontières de l'Ouest jusqu'au Chélif et reparut au Nord des Chotts. La tentative avortée d'une soixantaine de Derkaoua sur le camp de Sidi-Bel-Abbès (30 janvier 1845)

fut le prélude de nouveaux troubles et Lamoricière, craignant une attaque par la vallée de la Mekerra, établit un nouveau camp permanent à Daïa (Bossuet). Cavaignac, de son côté, s'avança jusqu'à Sebdou, poussa à Sidi Djillali et pénétra chez les Beni Snouss qui s'étaient révoltés à nouveau, pendant que tous les Oulad Nehar avaient émigré dans le Sud et que les Angad d'El Gor étaient partis dans les environs d'Oudjda.

De son côté, Abdelkader, arrivé vers Stitten (cercle de Géryville), se heurta au colonel Géry et dut reprendre le chemin du Maroc, par crainte d'être coupé de sa ligne de retraite par le général Cavaignac qui se portait par Kerbaya (annexe d'El-Aricha) sur le Chott Gharbi.

L'insurrection de Bou Maza, dans le Dahra et la vallée du Chélif, éclata sur ces entrefaites.

L'Emir, installé à Ez Zebra, sur la rive gauche de la Moulouya, vit arriver en peu de temps un nombre considérable de tentes des tribus algériennes qui, fuyant nos colonnes et nos postes, émigraient vers lui et désiraient faire partie de ses contingents. Vers la fin de l'été, il franchit de nouveau la frontière [1], envahit la vallée de la Tafna, ralliant à lui toutes les tribus que nous croyions soumises, remporta le succès de Sidi Brahim (22 septembre 1845) et alla ensuite, vainement d'ailleurs, sommer la place d'Aïn Temouchent de se rendre.

Au même moment, le chef de bataillon Billot, du 41[e] de Ligne, commandant du poste de Sebdou, était assassiné, ainsi que le lieutenant de Dombasle, par les Oulad Ouriach, chez lesquels ils s'étaient rendus avec une très faible escorte pour saisir des armes. Le camp de Sebdou, attaqué ensuite par Bou Ghrara, khalifa de l'Emir, avait victorieusement résisté grâce à la courageuse défense effectuée par le capitaine Brachet (3 octobre 1845 [2]).

---

1 D'après un manuscrit arabe détenu par M. Guin, ancien officier interprète principal de la Division d'Oran, l'émir El Hadj Abdelkader avait tout d'abord décidé d'attaquer les campements des Angad qui s'étendaient au Sud de Tlemcen. Il avait déjà pris cette direction, lorsqu'il fut avisé de la sortie des troupes de la garnison de Djama El Razaouat (Nemours) ; il se retourna contre elles.

2 Le caïd des Oulad Ouriach était un des promoteurs de ces assassinats. Il fut enfermé à Sainte-Marguerite. En 1851, quatre des six auteurs de ce crime furent condamnés à mort et exécutés à Tlemcen.

Les généraux de Lamoricière et Cavaignac rétablirent rapidement notre prestige, et après avoir définitivement soumis les Trara, forcèrent Abdelkader à s'enfuir au Sud de Sebdou (20 octobre 1845).

Se dirigeant vers l'Est, l'Emir amena un soulèvement général qui s'étendit au delà du Chélif. Mais, cette fois, il fut poursuivi par nos colonnes avec une inlassable énergie, et après avoir cherché à attaquer la plaine de la Mitidja, il dut, une fois de plus, regagner le Maroc.

Il s'installa à Aïn Zohra, où sa présence continua à produire une certaine agitation chez les Oulad Nehar et les Hamyan, ce qui obligea le général Cavaignac à parcourir, pendant l'hiver de 1846, la région comprise entre Sebdou et le Chott Gharbi.

Une pointe fut poussée au printemps suivant par les généraux Cavaignac et Renault jusqu'à Tiout et à Bou Semghoune.

Des difficultés surgirent peu après entre le gouvernement marocain et l'Emir qui, chassé de l'Oued Kert, dut rentrer en Algérie sous le feu des troupes du Sultan, s'avouer vaincu et se constituer prisonnier (23 déc. 1847).

CHAPITRE VIII

LES OULAD NEHAR ET LES ANGAD SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE DE 1845 A 1864

Dès qu'à la suite de l'échec de la grande insurrection de 1845, El Hadj Abdelkader avait été obligé de retourner au Maroc, les tribus des Oulad Nehar et des Angad s'étaient partiellement soumises à notre autorité [1].

Miloud ould El Yamani, le tyrannique cheikh des Oulad Nehar, avait été nommé par nous agha de cette tribu dont, en même temps, nous investissions son fils, El Mamoun ould Miloud, comme caïd.

Il n'y avait, dans ce commencement d'organisation, qu'une question de termes. En réalité, les Oulad Nehar restaient commandés par leur ancien chef dont le fils demeurait son khalifa.

Un troisième personnage, El Yamani ould Moufok, neveu de Miloud ould Yamani, n'avait pas de titre officiel, mais aidait son oncle à administrer la tribu.

En résumé, la fraction des Oulad Sidi Chadli, qui nous avait toujours été hostile, gardait le pouvoir.

Une autre fraction, celle des Oulad Sidi Djillali, n'allait pas tarder, grâce à notre appui, à la supplanter.

Les Oulad Sidi Djillali, dont la plus grande partie habitait au ksar des Beni Hammou, chez les Beni Snouss, n'avait eu jusqu'à ce moment ni autorité, ni influence, soit sur les autres douars des Oulad Nehar, soit chez les Berbères de la région.

Un des membres de cette fraction, Si Ben Abdallah ould Si Ali, conçut le projet de relever sa famille et de supplanter les Oulad Sidi Chadli en s'appuyant sur l'autorité française.

Pauvre taleb à l'origine, il avait passé une partie de sa jeunesse à voyager de tribu en tribu, récitant le Coran

---

1 Quelques soumissions s'étaient effectuées en 1842, mais elles avaient été presqu'immédiatement suivies de défections.

et vivant des aumônes des fidèles. Il avait ainsi parcouru le Maroc, du Tafilalet au pays des Beni Snassen, et était venu se fixer chez les Beni Snouss, au ksar des Beni Hammou.

Seul, parmi les fanatiques de cette région, il se mit en rapport avec les autorités françaises de Tlemcen, servit de guide aux premières colonnes qui pénétrèrent dans le pays et, par sa connaissance des hommes et des choses, nous fut d'un grand secours en nous aidant à asseoir notre autorité sur le massif des Beni Snouss, que l'on désignait à cette époque sous le nom de « Djebel du Sud ».

Pour le récompenser de ses services, il fut placé à la tête des Beni Snouss et reçut le titre d'« agha du Djebel du Sud ».

*
* *

A partir de ce moment, l'histoire des Oulad Nehar va être la suivante :

1° L'agha Si Ben Abdallah ould Si Ali va chercher à étendre son autorité sur les Oulad Nehar et une âpre lutte d'influence va se dérouler à ce sujet entre les Oulad Sidi Djillali et les Oulad Sidi Chadli.

2° Les Oulad Nehar dissidents et les tribus marocaines voisines de la frontière vont sans cesse se rendre sur le territoire algérien pour s'y livrer au pillage.

3° Les chefs des Oulad Sidi Chadli nous montreront toute l'hostilité et tout le mauvais vouloir possible. Sous leur influence, les départs en dissidence des Oulad Nehar se renouvelleront à chaque instant, en même temps que les incursions des Marocains se multiplieront.

*
* *

Les Oulad Nehar (comme d'ailleurs les Angad et les Beni Snouss) furent d'abord rattachés directement au bureau subdivisionnaire de Tlemcen et toutes les tentes ralliées furent installées dans la région comprise entre l'Oued Chouly, les Oulad Mimoun (Lamoricière) et l'Isser. Ils fréquentèrent les marchés d'Aïn Temouchent et d'Oran, de préférence à celui de Sebdou.

Quelques douars furent autorisés à rester dans la plaine de Missiouïne (frontière algéro-marocaine) pour surveiller les intérêts agricoles de la tribu.

Entre ces deux groupements s'établit, en 1847, par la vallée de Meurbah, un va et vient continuel d'animaux, volés principalement par les Mehaya.

Une petite colonne, commandée par le commandant de Lourmel, séjourna chez eux pour chercher à y faire régner la paix, en avril 1847. Le général Cavaignac s'y rendit le mois suivant et s'efforça de mettre en confiance l'agha Miloud ould El Yamani en s'intéressant à son état de santé qui laissait à désirer et en le faisant soigner par un de nos médecins.

Ce chef indigène et son fils, le caïd Mamoun ould Miloud, tout en se répandant en protestations d'amitié, continuèrent à vouloir nous éloigner de l'administration de leur tribu, pour rester aussi indépendants que possible. On ne put obtenir le versement intégral du zekkat qui, à cette époque, se payait en nature.

En juin 1848, un indigène des Hamyan, connu sous le nom de Tahar, des Beni Metharef, se rendit chez les Oulad Nehar et dans les environs de Sebdou, où il fut arrêté, et répandit le bruit que l'un des chefs de la zaouïa de Kerzaz, Sidi El Kebir, allait prochainement arriver dans le pays à la tête de 8.000 cavaliers pour chasser les Infidèles et recommencer la Guerre Sainte.

Sidi El Kebir avait déjà fait plusieurs incursions dans la région en 1843 et en 1844.

A cette époque, il était venu chez les Oulad Nehar qui lui avaient donné, à titre de « messira » [1], un cheval blanc appartenant à un nommé Ben Rahmoune et, avec leur aide, il avait surpris une partie des troupes appartenant à la colonne de Sebdou qui était en train de laver. Cinquante soldats avaient été tués et le troupeau de bœufs, représentant la viande fraîche sur pied de la colonne, avait été enlevé. Le marabout Sidi El Kebir s'était ensuite enfui dans le Sud, pendant que les Oulad Nehar allaient se réfugier chez les Angad marocains.

En juillet 1848, il arriva chez les Mehaya, dans la plaine de Missiouïne, à la tête d'environ 300 cavaliers des Beni Guil et des Doui Menia, avec l'intention de pénétrer sur le territoire algérien et d'attaquer les tribus qui nous étaient soumises.

---

1 Messira, présent fait à titre de vassalité. Ce mot est équivalent de «gada».

Mais des discussions s'élevèrent entre lui et les fractions des Hamyan (Beni Metharef et Bekakra) campées vers Ras el Aïn des Beni Mathar (Berguent). Des coups de feu furent échangés. Craignant d'être pris à revers, les cavaliers escortant Sidi El Kebir retournèrent dans leur pays et le chef de la zaouïa de Kerzaz dut gagner en hâte Oudjda, accompagné seulement par trois de ses disciples. Il se rendit de là au camp du sultan Moulay Abderrahmane, installé à l'Oued Sebaou, pour le pousser, vainement d'ailleurs, à nous déclarer la guerre.

A la même époque, l'agha des Beni Snouss étant, avec le caïd des Oulad Nehar, en tournée pour la perception de l'impôt, fut victime d'une tentative d'assassinat au ksar de Zara et, d'autre part, des gens du douar Oulad Sidi Chadli, puis des Oulad Sidi Djillali, partirent en dissidence.

L'agha Miloud ould Yamani, qui avait favorisé ces défections, fut arrêté et emprisonné à Tlemcen, où il mourut ; son fils, le caïd Mamoun ould Miloud, et son neveu, El Yamani ould Moufok, s'enfuirent au Maroc et se rendirent auprès du sultan Moulay Abderrahmane où ils retrouvèrent le chef de la zaouïa de Kerzaz, Sidi el Kebir (octobre 1848). Ils essayèrent de nouveau d'obtenir que la Guerre Sainte fut prêchée contre nous. En voyant l'inutilité de leurs efforts, ils se séparèrent ; Sidi El Kebir retourna au Sahara et les deux chefs des Oulad Nehar revinrent dans la plaine de Missiouïne.

Les Oulad Sidi Chadli, en compagnie de Marocains des Beni Hamlil et des Beni Ben Hamdoune, vinrent jusqu'aux environs de Sebdou en fin d'octobre 1848, razzièrent 200 moutons aux Oulad Ouriach et assassinèrent un homme de cette tribu. Au commencement de décembre, ils réapparaissaient dans la même région et volaient deux troupeaux de bœufs ; à la fin du même mois, ils assassinaient un soldat de la garnison de Sebdou occupé à puiser de l'eau à la porte de la redoute et enlevaient encore un troupeau de bœufs aux Oulad Ouriach.

Au commencement de janvier 1849, une grande agitation régnait chez tous les Oulad Nehar ; le nombre des dissidents augmentait tous les jours et le bruit se répandait qu'un Sultan du Désert, venu de Kerzaz, allait bientôt venir, accompagné de nombreux contingents, pour chasser les Français.

Un Ouled Sidi Chadli, nommé El Hadj El Askari, auteur de l'assassinat commis sur un soldat de Sebdou, ainsi que de celui d'un nègre employé chez un comptable de la Redoute, répandait la terreur et se livrait, avec un groupe de sujets marocains, à des actes de banditisme presque journaliers. D'autres maraudeurs pillaient les Beni Snouss. Un rassemblement de plus en plus considérable de dissidents se formait à Missiouïne et inquiétait sérieusement les populations sédentaires auxquelles étaient sans cesse envoyés des appels à la révolte.

Le provocateur de tous ces désordres était le marabout Sidi Cheikh ben Tayeb, chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, qui avait pris le titre de « chef du Sahara et khalifa du sultan Moulay Abderrahmane [1] » et qui avait enlevé deux caravanes aux Hamyan pour les obliger à prendre parti pour lui contre nous.

Les Mehaya, les Beni Hamlil, les Beni Hamdoune, sujets marocains, étaient venus se rassembler à Magoura (34 kilomètres à l'Ouest d'El-Aricha) pendant que les Oulad Nehar dissidents, renouvelant leurs exploits de coupeurs de routes du temps des Turcs, attaquaient entre Tlemcen et la frontière des caravanes du marabout marocain de Guefaït et des Oulad Ouriach, massacrant ceux qui voulaient se défendre et faisant de fructueux butins.

Pour remédier à cette situation et pour ramener à nous les Hamyan, le général Pélissier organisa trois colonnes, dont l'une fut commandée par lui-même, l'autre par le général de Mac-Mahon, commandant la Subdivision de Tlemcen et la troisième par le colonel Mellinet, de la Légion Etrangère, commandant les troupes de Sidi-Bel-Abbès.

---

1 Sidi Cheikh Ben Tayeb, chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, aurait voulu jouer un rôle identique à celui de son parent, Si Hamza ould Bou Bekeur, chef des Oulad Sidi Cheikh Cheraga.

Il envoya, à cet effet, en 1848, une députation à Oran. Le général d'Arbouville, qui commandait la province par intérim, fut obligé de déclarer que les Oulad Sidi Cheikh Gheraba, comme les Hamyan Djemba, appartenaient au Maroc d'après le traité de 1845. Sidi Cheikh Ben Tayeb estima alors qu'il y avait lieu pour lui de se faire une situation indépendante et fit répandre le bruit, entièrement faux d'ailleurs à ce moment, que le Sultan du Maroc l'avait nommé khalifa du Sud Algérien.

Ce fut là, en partie, une des origines de notre lutte contre les Oulad Sidi Cheikh, qui ne devait se terminer qu'après l'insurrection de Bou Amama, en 1881.

Le général Pélissier poussa jusqu'aux ksour de Moghar, dans l'Extrême Sud, pendant que Mac-Mahon se rendait à Aïn-Ben-Khelil et que Mellinet restait en observation à El-Aricha [1].

Dès l'arrivée à Sebdou de la colonne de Tlemcen, toutes les tentes dissidentes, qui étaient rassemblées à Tiouli et à Missiouïne, se replièrent vers l'Ouest dans le pays des Beni Yala, au Sud-Ouest de Ras-el-Aïn des Beni Mathar, et restèrent en relations avec Sidi Cheikh Ben Tayeb.

Les Oulad Sidi Chadli s'installèrent à l'Ouest de Sidi Djabeur et sur les silos des Oulad Azouz. Une fraction du douar Cheurfa s'établit dans les environs d'Oudjda. La présence, à Sebdou, d'un petit goum d'une trentaine de chevaux contribua à éloigner les malfaiteurs de ce poste.

Lorsqu'en mai, les troupes ayant pris part à l'expédition des goums Pélissier et Mac-Mahon furent rentrées dans leurs garnisons respectives, des colonnes d'observation restèrent installées au Kreider et à El-Aricha.

Les Oulad Nehar dissidents se rapprochèrent alors de Sidi Aïssa, et une troupe d'une trentaine de cavaliers, composée d'Hamyan et d'Oulad Sidi Cheikh, vint, le 2 mai, attaquer à la Dayet El Ferdh une caravane de commerçants indigènes de Tlemcen qui revenait du camp d'El-Aricha.

Les Oulad Nehar en défection allèrent alors s'établir chez les Angad marocains, un peu à l'Ouest de Sidi Djabeur, puis se rendirent chez les Beni Yala pour ne pas être mêlés à la lutte qui, au Maroc, mettait aux prises les Angad et les Beni Snassen.

Ils n'en continuèrent pas moins leurs incursions sur notre territoire et volèrent deux bœufs aux Ouriach et deux chevaux aux spahis de Sebdou.

A cette époque (juin 1849), alors qu'une invasion considérable de sauterelles, suivie d'une formidable éclosion de criquets, dévastait toute la région d'El-Aricha-Sebdou, cent dix tentes des Meghaoulia (Hamyan Djemba) venaient se mettre sous notre protection et s'installaient à El Gor, pendant que les contingents de Sidi Cheikh Ben

---

1 Cf A.H. Noël. — *Documents pour servir à l'histoire des Hamyan*, pp. 83 et suivantes (*Bulletin de la Soc. de Géogr. et d'Arch. de la province d'Oran*, t. XXXV et XXXVI, 1915, 1916.

Tayeb, avec tous les Hamyan dissidents, allaient camper vers Meridja et Ras el Aïn des Beni Mathar et continuaient à agiter le pays.

Les Mehaya envoyaient de leur côté, leurs troupeaux à Magoura, au Kheneg El Adda et au Teniet Sassi pour échapper à l'impôt que voulait les obliger à payer Si Ali El Guenouni, le nouveau caïd d'Oudjda.

Dans la deuxième quinzaine de juillet, les Oulad Nehar dissidents se rapprochèrent de nouveau de la frontière, campèrent au Djebel Tounzaït et vinrent même faire pacager leurs troupeaux à Taddert. Quelques-uns d'entre eux poussèrent jusqu'à El Gor et enlevèrent 600 moutons aux Meghaoulia. Ces derniers se mirent à la poursuite de leurs ravisseurs, les rejoignirent, reprirent leur cheptel, tuèrent un des voleurs et firent prisonnier le chef de la bande qu'ils conduisirent eux-mêmes à Tlemcen.

La présence d'une colonne venue de Tlemcen sous les ordres du général de Mac-Mahon força de nouveau ces dissidents à reculer momentanément vers l'Ouest. Le 26 août 1849, une razzia considérable fut exécutée sur 250 tentes des Oulad Nehar. L'ex-caïd Mamoun El Miloud eut son cheval tué sous lui ; le chef du douar Cheurfa et une vingtaine de gens des Oulad Sidi Chadli périrent ; presque tous les troupeaux et les bêtes de somme furent razziés. Le reste des insoumis s'enfuit du côté du Teniet Djerada.

Les Hamyan dissidents, pris de crainte à la nouvelle de ce coup de main, s'empressèrent de quitter leurs campements de Ras el Aïn et de Meridja et de suivre, dans le Sud, Sidi Kaddour Ben Tayeb, frère du marabout Sidi Cheikh Ben Tayeb. (Ce dernier était, à cette époque, retenu à Fez par le Sultan du Maroc.)

Pour se venger de cette razzia, les Oulad Nehar dissidents revinrent s'installer à Sidi Aïssa dès que la colonne de Mac-Mahon fut partie, s'avancèrent vers l'Est, brûlèrent toutes les meules de paille des Oulad Ouriach, leur enlevèrent plusieurs femmes et assassinèrent un homme de la zaouïa de cette tribu.

Au mois de septembre, ils se réunirent à El M'gata et ensilotèrent leurs grains à Bel Haoua, chez les Beni Hamdoune (entre Sidi Djabeur et El M'gata). Cependant, six de leurs tentes vinrent se soumettre et rentrèrent en Algérie, poursuivies par une bande de leurs coreligion-

naires qui mirent le feu à la forêt dans les environs de la koubba de Sidi Yahia ben Sefia.

Quelques jours après, quinze autres tentes demandèrent l'aman qui leur fut accordé, mais dix tentes qui les suivaient dans la même intention furent rejointes par les goums marocains des Beni Hamlil et des Beni Hamdoun et durent par force rétrograder vers l'Ouest.

A la même époque, les Hamyan commençaient également à abandonner les Oulad Sidi Cheikh Gheraba et à vouloir se soumettre.

Par contre, le douar Cheurfa, des Oulad Nehar insoumis, allait rejoindre les Beni Guil.

Pendant novembre et décembre, de nouvelles tentes des Oulad Nehar rentrèrent et furent installées à Tadjertila ; d'autres, campées à Aïn Khelil, écrivirent pour demander la paix et l'autorisation de labourer sur leurs terres de Sidi Djillali et de Taddert.

Mais, dès janvier 1850, une vingtaine de ces tentes repartirent en dissidence et allèrent camper à El M'gata, puis se divisèrent, pour piller et voler, en plusieurs bandes qui s'installèrent sur la frontière, vers le Koudiat Debagh.

La principale de ces bandes était commandée par un nommé Boubekeur ould Reguig, ex-khiala du bureau subdivisionnaire de Tlemcen, et recevait des Oulad Nehar récemment soumis et installés sur notre territoire, à Tadjertila, l'hospitalité et les renseignements nécessaires à l'exécution de ses brigandages.

Un coup de main fut exécuté contre ces bandits par nos goums, au commencement du mois de février. A la suite de cette opération de police, la plupart des tentes que nous n'avions pas surprises et enlevées vinrent faire leur soumission et pendant quelque temps l'ordre parut rétabli.

Au Maroc, l'anarchie la plus violente laissait aux prises les diverses tribus voisines de notre frontière. Le marabout Sidi Cheikh Ben Tayeb, relaxé par le Sultan, s'était réinstallé à Ras el Aïn des Beni Mathar et cherchait, sans y parvenir, à rétablir la paix entre les Angad marocains et les Beni Snassen, dans le double but de se créer une influence dans la région d'Oudjda et d'ouvrir les marchés du Tell marocain à ses populations sahariennes qui étaient dans la plus grande misère. (Les Beni Guil installés à Meridja, les Amour et les Oulad Djerir campés à Oglat

Cedra ne trouvaient pas de grains à acheter et manquaient complètement de pâturages pour leurs troupeaux par suite des ravages causés précédemment par les sauterelles.)

La situation économique était si mauvaise au Maroc Oriental, que des cavaliers de l'entourage du marabout, étant venus enlever des troupeaux à des Hamyan campés à la Dayet El Ferdh, une simple lettre envoyée par nous au caïd d''Oudjda suffit pour obtenir la restitution immédiate des animaux volés, le représentant du Sultan ne se souciant pas d'entrer en difficultés avec nous au moment où la famine se faisait si durement sentir.

Un douar des Oulad Nehar, les Oulad Sidi Abderrahmane, entièrement composée de coupeurs de routes, se rendit à Tlemcen pour demander l'aman.

Le Zegdou, de son côté, abandonna Sidi Cheikh Ben Tayeb, après l'avoir pillé.

En présence de cette situation, Si Kaddour Ben Tayeb, frère du marabout Sidi Cheikh Ben Tayeb, demanda une entrevue au Commandant de la Subdivision de Tlemcen, sollicita du général Pélissier, commandant la Division d'Oran, l'aman pour lui et les siens et réclama pour sa famille la création, dans le Sud, d'un grand commandement lui donnant, entr'autres, les Hamyan qui venaient de se rallier à nous.

En même temps, il écrivait aux principaux chefs Hamyan, les invitant à venir s'installer près de lui au Chott Gharbi et à reprendre, vis à vis de sa famille, une attitude amicale semblable à celle qu'ils avaient eue jadis.

En réalité, il n'y avait là qu'une ruse des Oulad Sidi Cheikh Gheraba. Ne pouvant s'approvisionner dans le Sud où le Zegdou les pillait, ni dans l'Ouest où le caïd d'Oudjda, Si Ali El Guenouni, ennemi de leur famille, ne cherchait qu'à leur nuire et à les empêcher de se ravitailler, ils ne voulaient que gagner du temps et se faire céder, par les Hamyan soumis, une partie de leurs approvisionnements.

Les avances de Si Kaddour Ben Tayeb furent très froidement reçues et il lui fut répondu qu'il pouvait, s'il le jugeait convenable, venir se soumettre, mais sans conditions.

Les Oulad Sidi Cheikh Gheraba s'enfoncèrent alors dans le Sud.

A la même époque, le caïd d'Oudjda, Si Ali El Guenouni, était disgrâcié, pour n'avoir pas su vaincre la révolte des Beni Snassen, et remplacé par son khalifa, Ben Abbou. Les gens d'Oudjda, craignant de voir leur ville prise d'assaut par leurs ennemis, firent appel à un marabout de Kerzaz, Si Ahmed ould Ali Mohammed, pour rétablir la paix entre eux et le cheikh Mimoun.

D'autre part, la bande de brigands des Oulad Nehar, commandée par El Hadj El Askari, réapparaissait sur notre territoire, attaquait et blessait des fellahs des Oulad Ouriach et des Oulad Nehar soumis et dévalisait un de nos courriers entre Tlemcen et Sebdou.

Un soldat du 9e de Ligne était assassiné sous les murs de la Redoute de cette dernière place au moment où il allait puiser de l'eau : deux de nos cavaliers étaient attaqués près du plateau d'Aïn Habalet et l'un d'eux était grièvement blessé.

Le 29 octobre 1850, Si Kaddour Ben Tayeb se présenta à Sebdou pour demander l'aman sans conditions ; la profonde misère dans laquelle se trouvaient les Oulad Sidi Cheikh Gheraba l'avait obligé, bien à contre-cœur, à cette démarche pour obtenir la permission de se ravitailler dans notre Tell.

Pour la même raison, des gens des Amour imitèrent son exemple, ainsi que des Beni Mathar de Ras el Aïn et presque tous les Mehaya. Ils furent autorisés à aller s'approvisionner à Tlemcen et à Nemours.

Chez nos voisins de l'Ouest, la mort d'El Hadj Larbi, chef de la zaouïa d'Ouezzan, et la situation politique difficile dans laquelle se trouvait le sultan Moulay Abderrahmane faisaient s'augmenter les troubles et le désordre.

Les Beni Snassen avaient parlé vaguement de soumission et avaient envoyé une députation à Fez, mais les Angad marocains s'étaient refusés à suivre cet exemple et leur cheikh, Mohammed Ben Haddou, avait répondu au caïd d'Oudjda, qui lui reprochait de tourner les yeux de notre côté : « Je regarde en effet vers l'Est et non vers toi, parce que tu n'as pas été capable d'empêcher les chrétiens

1 Fraction des Angad marocains.

de razzier les Mezzaouir [1] et que tu ne nous soutiendras pas plus que tu n'as défendu nos frères. »

*
* *

Dans les premiers jours de février 1851, le cercle de Sebdou fut organisé conformément à la décision ministérielle du 6 janvier 1851.

Il comprenait :

1° Les Beni Snouss, les Beni Hediel, les Oulad Ouriach constituant l'aghalik du Djebel du Sud et occupant le bassin de la Haute Tafna ;

2° Les Oulad Nehar et les Angad occupant la dernière ligne de montagnes du Tell et la première zône des Hauts-Plateaux ;

3° Les Hamyan, les Oulad Sidi Ahmed Ben Medjdoub, les Oulad Sidi Cheikh Gheraba, les Mehaya ralliés, les ksour d'Asla, de Tiout, d'Aïn-Sefra, des deux Moghrar et de Sfissifa, c'est à dire toutes les tribus du Sud-Ouest oranais qui ne nous étaient que fort peu connues.

Ce fut surtout vers les Hamyan que se tourna tout d'abord l'attention des officiers du Bureau arabe de Sebdou.

Pendant que les principaux chefs des diverses tribus du nouveau cercle étaient réunis à Sebdou, une fraction du Zegdou comprenant environ 200 cavaliers des Beni Guil et des Doui Menia s'était rencontrée dans le Sud avec les Rezaïna dissidents qui l'avait repoussée. A la première nouvelle de l'attaque, les Oulad Nehar, les Angad, les Hamyan, les Mehaya s'étaient immédiatement repliés vers l'Est. Ils furent invités à reprendre leurs anciens campements.

Le bruit courait, d'autre part, de la venue prochaine dans la région d'un nouveau Sultan sorti du Gourara, qui devait, comme toujours, «chasser les Infidèles», en même temps que le bandit El Hadj El Askari tentait de piller un douar des Beni Snouss. Si Mohammed Ben Abdallah, fils de l'agha Si Ben Abdallah ould Si Ali, organisa un sérieux service de surveillance pour faire cesser ces incursions. Il s'entendit à ce sujet avec les Angad marocains dont les chefs vinrent à Sebdou et à Tlemcen dans le but de lier avec nous des relations de bon voisinage.

Pour faire cesser les craintes qu'inspirait à nos tribus l'annonce souvent renouvelée de l'arrivée imminente du

chérif de Kerzaz, Si Mohammed Ben Abdallah, appelé le « Sultan Ben Serour », à la tête de gens du Zegdou, la colonne de Tlemcen sortit de cette place le 22 avril 1851, poussa jusqu'à El-Aricha, longea ensuite la frontière et rentra par Marnia, après avoir reçu de tous les chefs indigènes des protestations de fidélité. Un chef des Doui Menia, le cheikh Mohammed Ben Amer, se présenta à El-Aricha et à Sebdou, où il demanda et obtint de venir commercer sur nos marchés.

La situation politique semblait s'améliorer lorsqu'une épidémie de choléra décima, en juillet 1851, les Oulad Nehar et les Angad.

Cette épidémie sévit également cruellement dans la région d'Oudjda et força à s'arrêter à Aïn Zohra, le fils du sultan Moulay Abderrahmane qui venait avec une mehalla dans la contrée pour chercher à y rétablir l'ordre et lever l'impôt.

Pendant ce temps, El Hadj El Askari et sa bande franchissaient une fois de plus la frontière, enlevaient du bétail aux Oulad Nehar et assassinaient, près de la Redoute de Sebdou, un de nos convoyeurs indigènes.

Dans les premiers jours d'octobre, un indigène porteur de lettres excitant les Musulmans à la révolte, fut arrêté dans la Subdivision de Sidi-Bel-Abbès. Une de ces lettres, émanant du « Sultan Ben Serour », était adressée à quatre notables des Oulad Nehar et était ainsi conçue : « Vos lettres me sont parvenues. Vous n'êtes pas les seuls qui m'ayez parlé de la faiblesse des Français. Préparez vos chevaux et vos armes ; je viendrai dans le mois de l'Aïd-el-Kebir ou dans le mois de Moharrem ». Lorsqu'on voulut arrêter les destinataires, l'un d'eux parvint à s'enfuir et se réfugia près de Sidi Cheikh Ben Tayeb.

A la fin du même mois, deux Oulad Nehar dissidents, venus pour piller chez les Oulad Sidi Djillali, étaient tués par les gens de ce douar.

Les esprits étaient assez agités par la nouvelle des désordres fomentés à Ouargla par Si Mohammed Ben Abdallah, l'ancien khalifa de Tlemcen, qui avait jadis trompé les espérances du colonel Tempoure, par le bruit de l'arrivée au Tafilalet du « Sultan Ben Serour » et par l'insurrection de Bou Barla, dans la province d'Alger.

Les Oulad Azzouz marocains continuaient à marauder sur la frontière ; quelques Mehaya, mécontents de voir

que nous avions désapprouvé une razzia qu'ils avaient effectuée sur les Beni Mathar de Ras el Aïn, avaient rompu toutes relations avec nous ; les autres Angad marocains s'étaient reportés vers l'Est et le caïd d'Oudjda était au mieux avec El Hadj Mimoun, le cheikh des Beni Snassen.

El Hadj El Askari réapparut sur notre territoire avec ses coupeurs de routes et assassina un homme des Beni Bou Saïd, pendant qu'une bande de Beni Snassen enlevait un troupeau de bœufs à nos gens.

Les Hamyan multipliaient, de leur côté, des nouvelles alarmantes sur une prochaine incursion du Zegdou. Leurs craintes étaient justifiées, car, quelques jours plus tard, en décembre 1851, un goum composé de Beni Guil et de Mehaya tombait sur un de leurs douars et le razziait. Les cavaliers des Hamyan, des Oulad Nehar et des Angad se réunirent pour chercher à rejoindre les assaillants, mais, au cours de la poursuite, ils tombèrent au milieu d'un fort rassemblement de Mehaya, de Beni Mathar, de Sedjaa et de Haouara qui les repoussèrent en leur faisant subir des perte cruelles.

En janvier 1852, le caïd d'Oudjda, Si Mohammed Ben Tahar, qui avait remplacé Ben Abbou, répandit le bruit que la guerre était imminente entre le Maroc et les Français ; les gens du Sud racontèrent qu'une alliance était conclue entre Si Mohammed Ben Abdallah, « Sultan de l'Est », installé à Ouargla, Sidi Cheikh Ben Tayeb, campé à Figuig, et Ben Serour, « Sultan de l'Ouest ». Toutes ces nouvelles rendaient les Hamyan inquiets. Les Oulad Nehar et les Angad demandèrent à s'éloigner d'eux et à se rapprocher du Tell. Satisfaction leur fut donnée.

Les attaques à main armée et les brigandages se multiplièrent malgré la neige et le mauvais temps. Un douar des Mehaya vola 71 chameaux aux Hamyan près d'El-Aricha et s'enfuit au Maroc ; une caravane de 16 chameaux chargés d'orge, venant de Tlemcen, fut également enlevée à ces derniers, quelques jours après, en même temps que trois Oulad Nehar venant à Sebdou avec deux ânes chargés d'œufs et de peaux d'autruche étaient attaqués et dépouillés à Sidi Yahia Bel Hadj.

Au mois d'avril, les Beni Yala venaient soustraire dix juments aux Oulad Nehar campés à Dayet El Ferdh.

Dans le courant du même mois, le caïd des Oulad Nehar, Si El Bachir Ben Abdallah, fut destitué pour s'être

refusé à donner à l'autorité française des renseignements statistiques sur un douar des parents de l'agha Ben Abdallah ould Si Ali, dont il était le cousin, et fut remplacé par Es Sarouth Ben Abdallah, de la fraction El Amour.

Si El Kebir, le chef de la zaouïa de Kerzaz, continuait pendant ce temps à envoyer lettres sur lettres pour annoncer la prochaine venue du « Sultan Ben Serour ».

El Yamani ould Moufok, ancien caïd des Oulad Nehar, qui était en dissidence chez Sidi Cheikh Ben Tayeb, se rendit chez le « Sultan du Gourara », puis, au mois de mai, vint chez les Beni Snassen pour les engager à continuer la guerre et leur promit qu'un très prochain mouvement allait se produire dans le Sud.

Le général commandant la Subdivision de Tlemcen se porta sur le Kiss avec sa colonne, eut avec les Beni Snassen un engagement assez sérieux et commença à détruire leurs récoltes jusqu'au moment où le caïd d'Oudjda sollicita une trêve. Une entrevue eut lieu le 1er juillet entre le général commandant la Subdivision de Tlemcen, Si Ben Abdessadok, envoyé du Sultan, et le fils lui-même de l'empereur du Maroc, pour rétablir la paix sur la frontière.

Les nouvelles du Sud continuèrent à montrer le rôle de plus en plus important que semblait prendre le « Sultan Ben Serour ». Chacun le représentait comme le « Moul Saa », qui devait être revêtu à Kerzaz du burnous de Sidi Ahmed Ben Moussa, fondateur de la zaouïa, lorsqu'Allah aurait fait reconnaître la divinité de sa mission.

Les Hamyan restaient sur une prudente expectative, pendant que certains Oulad Sidi Chadli, des Oulad Nehar, partaient en dissidence et allaient le rejoindre.

Toutes ces nouvelles augmentaient le malaise général et encourageaient les malfaiteurs à continuer leurs exploits.

Les Oulad Laoulad (des Oulad Nehar Cheraga) qui étaient installés chez les Oulad Mimoun, commirent un vol très important au détriment d'un Israélite de Tlemcen, pendant que toute une série de maraudeurs parcouraient tout le cercle. Au mois de novembre, trois fractions des Hamyan partirent en dissidence et allèrent rejoindre Sidi Cheikh Ben Tayeb. Pour empêcher un nouveau mouvement des Hamyan Chaafa restants, le général commandant la Subdivision de Tlemcen se porta sur le Chott Gharbi, interna à Tlemcen les chefs les plus influents et plaça

toutes les tentes non dissidentes de cette confédération entre El-Aricha et Sebdou, à Dayet El Ferdh, Siaïda, El Gor, en les faisant surveiller vers le Sud par le camp d'El-Aricha et, de chaque côté, par les Angad et les Oulad Nehar soumis qui reçurent l'ordre, les premiers, de placer leurs troupeaux à Ras el Mâ (Bedeau) et Taërziza et les seconds, à Redjem Attia, Sidi Yahia Bel Hadj et Kerbaya.

En janvier 1853, le camp d'El-Aricha ayant été dégarni de troupes, les Hamyan Chaafa qui se trouvaient à Dayet El Ferdh s'enfuirent malgré leurs otages que l'on avait conservés. Les caïds Mebkhout, Mohammed ould Moussa, Demouche, Messaoud et Ahmed Ben Abdallah qui étaient internés à Tlemcen, parvinrent à s'évader. Leurs tentes, qui étaient en surveillance à Sebdou, prirent également la fuite sur El Gor et sur Sidi Yahia Bel Hadj. Poursuivis par des spahis de Sebdou, par le goum des Angad et par celui des Oulad Nehar, les émigrants furent rejoints en partie à Sidi Yahia Bel Hadj par les Angad, pendant que l'agha Ben Abdallah atteignait un groupe de ces dissidents vers l'Oued Harmel. Après un échange de coups de feu, qui amenèrent la mort d'un des leurs, tous les Hamyan s'enfuirent abandonnant les femmes et les enfants qui furent ramenés à Sebdou.

A la suite de cette défection des Hamyan, les Oulad Nehar furent installés dans le Tell, vers Meurbah. Heureusement, la nouvelle de la mort du « Sultan Ben Serour », tué par les Trafi, ramena en partie le calme et permit d'autoriser les Oulad Nehar à reprendre leurs campements de Tinkial, de Dayet El Ferdh et de Tadjertila.

Les Hamyan Chaafa demandèrent l'aman et il leur fut permis, après le versement d'une amende, de revenir vers nous.

Un rassemblement de pillards s'étant formé au Sud du Djebel Sidi El Ahed, les goums du cercle, y compris ceux des Hamyan, furent lancés contre lui et lui enlevèrent 20.000 moutons.

Au mois d'août 1853, des gens des Oulad Nehar qui se trouvaient campés chez les Oulad Mimoun tentèrent d'assassiner un employé du télégraphe. Le caïd Es Sarouth Ben Abdallah montra, en cette circonstance, la plus grande mollesse. Il fut révoqué quelques mois plus tard comme étant un homme médiocre, sans influence, mou dans son service et de caractère difficile. De plus, il

fut prescrit aux Oulad Nehar de ne plus labourer dans le Tell et de cultiver uniquement leurs mechtas au Sud et à l'Ouest de Sebdou jusqu'à la frontière ; Si El Bachir Ben Abdallah fut de nouveau nommé caïd des Oulad Nehar.

Dans le Sud, Si El Kebir, marabout de Kerzaz, continuait toujours son agitation. Si Kaddour, le frère de Sidi Cheikh Ben Tayeb, fut tué au cours d'une poursuite contre les Ghiata marocains qui lui avaient enlevé une caravane ; le caïd Othman, chef des Sendan, fut également tué par des maraudeurs qu'il poursuivait à la suite d'un vol de troupeaux dont il avait été victime.

Pour chercher à faire régner la sécurité dans toute cette région, deux camps permanents furent formés, l'un à El-Aricha, composé de 500 hommes du goum de Sebdou et de 80 spahis, l'autre à Méchéria, formé de 500 goumiers de Bel-Abbès et de 60 spahis. Ces deux camps eurent pour mission de chercher à razzier sans cesse tous les dissidents et de les obliger à se tenir éloignés des lieux où ordinairement ils trouvaient des pâturages pour leurs troupeaux. Le camp de Méchéria fut installé à Nebch.

La présence de ces deux camps amena la soumission presqu'immédiate de deux cents tentes des Hamyan. Le commandant Defrance, qui était à la tête du goum d'El-Aricha, se porta sur le Chott Gharbi et se joignit au capitaine Lacretelle et à l'agha Ben Ismaël, lesquels, de leur côté, s'étaient avancés sur Aïn Ben Khelil. Les deux colonnes, guidées par le caïd Mebkhout, marchèrent par Galloul et le Chott Tigri sur les Hamyan dissidents, les surprirent, leur tuèrent environ 70 hommes, leur enlevèrent 1.500 moutons, 600 chameaux, des tentes et des effets de toute espèce. Ils rentrèrent ensuite à Aïn Ben Khelil sans être poursuivis et y retrouvèrent le général commandant la Subdivision de Tlemcen qui, à la tête de trois escadrons de Chasseurs, un escadron de Spahis et 1.500 hommes du goum, était venu pour les soutenir si cela était nécessaire.

A la suite de cette expédition, la colonne de Tlemcen revint par El-Aricha où il ne fut plus laissé qu'un camp de surveillance composé de 200 goumiers du cercle de Sebdou et d'un peloton de Spahis, sous le commandement d'un officier du Bureau arabe de Tlemcen.

En janvier 1854, les fils de l'ancien caïd Bou Smaha, des Beni Metharef, se rendirent à Tlemcen pour traiter de

la soumission de leur tribu. Ils étaient accompagnés par El Mamoun ould Miloud, ex-caïd des Oulad Nehar et fils de l'ancien agha Miloud ould Yamani.

Cependant, le marabout Sidi Cheikh Ben Tayeb continuait ses courses dans le Sud. Pour rassurer les Hamyan, le goum des Oulad Nehar, composé de 300 cavaliers ayant à leur tête Moulay Seddik, khalifa de l'agha du Djebel du Sud, partit le 20 février 1854 et jusqu'au 17 mars suivant rayonna dans la région des Ksour.

Profitant de l'absence de ces goumiers, le bandit El Hadj El Askari, divisant les malfaiteurs qu'il commandait en divers groupes afin de ne pas donner l'éveil et d'embrasser une plus grande étendue de pays, pénétrait de nouveau sur le territoire algérien et y commettait de nombreuses déprédations.

*
* *

Les Hamyan furent organisés et Mebkhout devint leur agha. Le commandement d'El-Aricha fut confié au capitaine Doineau qui devait, quelques années plus tard, être mêlé de très près à l'affaire d'assassinat de l'agha du Djebel du Sud.

En janvier 1855, la nouvelle de la prise de Touggourt, l'apparition d'une colonne dans le M'Zab, la promptitude avec laquelle Si Hamza vengea, avec notre aide, la razzia opérée contre lui par les gens de Sidi Cheikh Ben Tayeb, incitèrent les Amour à faire une demande de soumission. Par contre, chez nos voisins marocains, le désordre continuait à régner et les Mehaya, ayant refusé de payer l'impôt au caïd d'Oudjda, s'étaient retirés, avec notre autorisation, sur notre territoire au Sud du Chott Gharbi, à Djenan El Adhem.

En août, sous l'influence d'un marabout de Kerzaz, nommé Sidi Mohammed Ben Yahia, les mêmes Amour qui s'étaient récemment ralliés à nous, émigrèrent de nouveau vers l'Ouest.

Une colonne expéditionnaire partit de Tlemcen le 15 novembre 1855, traversa le cercle de Sebdou et vint s'installer à Aïn Ben Khelil. Le mouvement de cette colonne amena, de la part des Amour, une demande sinon de soumission, tout au moins de pardon pour les actes d'hostilité commis précédemment sur les Oulad Nehar et les Hamyan.

Ce pardon ne leur fut accordé que lorsqu'ils eurent remboursé un certain nombre de moutons et de chameaux égal à celui qu'ils avaient enlevé aux Bekakra et aux Oulad Serour.

Les réquisitions effectuées pour la formation des nombreux convois, nécessaires au ravitaillement de la colonne, amenèrent des mécontentements chez les Oulad Nehar (et d'ailleurs aussi dans les autres tribus), parce que ces prestations arrivaient pendant la saison des labours, au moment où les indigènes avaient le plus besoin de leurs bêtes de somme.

A cette époque, Mouffok ould Maghnia, bandit originaire des Oulad Nehar, aussi redouté qu'El Hadj El Askari, fut surpris et tué au moment où il venait commettre de nouveaux méfaits. La mort de ce brigand, qui se posait en « vengeur de l'Islam », amena de la part de ses partisans un redoublement d'attentats exécutés surtout dans un sentiment de vengeance. Après avoir commis plusieurs crimes, ils se rendirent le 27 janvier 1856 dans les environs de Sebdou et se mirent à l'affût d'un mauvais coup à commettre.

Un caporal et un tambour du 54e de Ligne, un conducteur du Génie, un ouvrier d'Administration et la blanchisseuse de la Redoute sortirent de Sebdou, ce jour-là, vers midi, et s'enfoncèrent dans la forêt de Tafesserat avec l'intention d'y couper du bois. Ils avaient amené un tombereau du Génie traîné par deux mulets et, contrairement aux ordres donnés, étaient sans armes.

Arrivés au lieu choisi par eux, ils se dispersèrent et se mirent à abattre et à scier des arbres morts.

Quatre bandits qui les avaient suivis dès leur sortie de la Redoute, les voyant ainsi séparés les uns des autres, s'approchèrent de la femme et pendant que l'un d'eux lui parlait, un autre lui asséna sur la tête un violent coup de bâton qui la fit tomber. Au cri qu'elle poussa avant de s'évanouir, le caporal du 54e de Ligne et l'ouvrier d'Administration accoururent ; mais l'un fut tué à bout portant par un coup de pistolet et l'autre fut assommé net par un coup de bâton ferré.

Le conducteur du Génie et le tambour, en apercevant ce qui s'était passé, se sauvèrent au plus vite et apportèrent la nouvelle de ce crime à Sebdou. Pendant ce temps, les assassins violaient la femme et repartaient en emmenant

les deux mulets du tombereau. Les poursuites effectuées immédiatement furent poussées en territoire marocain jusque chez les Beni Yala où s'étaient réfugiés les coupables, mais nos cavaliers, en trop petit nombre, ne purent les prendre. Un des mulets fut retrouvé chez les Beni Snouss, l'autre nous fut restitué ultérieurement par suite de l'intervention du marabout de Guefaït, Si Hamza ould Tayeb.

*
* *

Au Maroc, les dissensions entre les Mehaya, les Angad marocains et les Beni Snassen se renouvelaient. Il s'agissait de savoir qui possèderait définitivement les terrains de culture du Bas Isly et quels seraient ceux qui paieraient des redevances aux autres. Mais le bruit ayant couru que nous avions tenté une expédition sur le territoire marocain, le caïd d'Oudjda profita de cette rumeur pour ramener le calme parmi ses turbulents administrés.

Chez les Hamyan, l'assassinat, par les Oulad Ahmed Ghiatra, de leur caïd, venu pour percevoir l'impôt, amena un premier mouvement de défection qui fut suivi, quelque temps après, du départ en dissidence de toute la confédération des Hamyan.

Au mois de juillet 1856, certains indices donnèrent des raisons de croire que des idées de défection travaillaient aussi quelques fractions des Oulad Nehar. Depuis longtemps, il y avait chez elles un parti d'opposition systématique à l'agha du Djebel du Sud, Si Ben Abdallah. Les ordres, même émanant de l'autorité française, ne recevaient plus dans cette tribu l'exécution empressée d'autrefois. Une petite colonne, sous les ordres du général de Beaufort, commandant la Subdivision de Tlemcen, se rendit chez les Oulad Nehar, puis passa chez les Beni Snouss et notamment au Khemis qui était le grand centre d'agitation contre l'agha. L'emprisonnement, à Tlemcen, des indigènes les plus récalcitrants sembla suffire pour rétablir la tranquillité.

En même temps que cette colonne opérait, deux pelotons de cavalerie régulière et 100 goumiers, sous les ordres du capitaine Doineau, chef du Bureau arabe de Tlemcen, passaient par Marnia, côtoyaient la frontière et exécutaient sur les Beni Yala une razzia complète pour les punir d'avoir reçu et nourri chez eux les auteurs de l'assassinat

des deux militaires commis, le 27 janvier précédent, à quelques kilomètres de Sebdou.

Malgré ces mouvements de troupes, un certain malaise et un mécontentement se faisaient toujours sentir chez les Oulad Nehar qui subissaient l'influence des ennemis de l'agha du Djebel du Sud, revenus d'un internement de quelques mois au Mechouar de Tlemcen et qui voulaient surtout se soustraire au paiement de l'impôt et aux réquisitions occasionnées par la formation des colonnes. Au mois de septembre 1856, vingt-huit tentes de cette tribu partaient en dissidence. A cette nouvelle, l'agha du Djebel du Sud, Si Ben Abdallah, se porta immédiatement au milieu de ses campements pendant que le Commandant Supérieur de Sebdou, à la tête d'un escadron de Chasseurs et d'un goum, arrêtait, par sa présence à Dayet El Ferdh, la défection du reste de la tribu qui fut installée à Zebch. De leur côté, les Angad durent camper vers Haci Tibarine, au Nord-Ouest du Djebel Assas. Ces mesures avaient l'avantage de couvrir le poste de Sebdou vers le Sud, lequel, par suite de la défection des Hamyan, se trouvait entièrement dégarni.

Quelques jours après, 12 septembre, l'agha du Djebel du Sud, Si Ben Abdallah ould Si Ali, se rendant en diligence de Tlemcen à Oran, où il était mandé par le général de division, était, vers le village de Négrier, assassiné dans la voiture qui le transportait. Les circonstances qui accompagnèrent ce crime firent inculper dans l'affaire le capitaine Doineau, chef du Bureau arabe de Tlemcen, qui fut traduit en conseil de guerre et condamné à mort [1].

---

1 L'assassinat de l'agha Si Ben Abdallah ould Si Ali se serait produit dans les circonstances suivantes :

L'agha Bel Hadj ould Merah, des Oulad Riah (Montaganc) et le caïd Bel Kheïr, des Beni Ournid, étaient les ennemis de l'agha Si Ben Abdallah ould Si Ali. Ils craignaient que par son influence il n'obtint le commandement de toutes les tribus de la province d'Oran.

Le capitaine Doineau, chef du Bureau arabe de Tlemcen, avait pris parti dans la querelle pour l'agha Bel Hadj ould Merah et le caïd Bel Kheir.

L'agha Si Ben Abdallah ould Si Ali se rendait à Oran pour assister à des fêtes données par le général commandant la Division d'Oran.

Il était au plus mal avec le capitaine Doineau, parce que ce dernier, ayant été invité, avec nombre d'autres officiers et de chefs indigènes, au mariage de son fils, Si Mohammed, avait tenté d'avoir des relations intimes avec sa femme par l'intermédiaire de l'agha Bel Hadj ould Merah.

La femme de l'agha Si Ben Abdallah avait prévenu son mari de cette tenta-

Pour rétablir la sécurité dans le Sud du cercle de Sebdou et pour punir de leur défection les Oulad Nehar qui étaient campés avec les Mehaya à Oglat El Hamra et à Oglat Brazzia, dans la partie Sud-Ouest du Chott Gharbi, le capitaine Leroux, commandant supérieur du cercle de Sebdou, fut envoyé pour razzier ces dissidents. Un escadron de Chasseurs et un goum de 200 chevaux des tribus de Tlemcen et de Sebdou furent mis à sa disposition. A ce moment, il y avait au Chott Gharbi une agglomération considérable de Beni Guil, de Hamyan, de Mehaya et d'Oulad Nehar insoumis. Au moment du départ, ni l'agha de Tlemcen, Bel Hadj, ni le khalifa de l'agha du Djebel du Sud, Moulay Seddik, ni les caïds des Oulad Nehar ou des Angad ne se trouvèrent au rassemblement (22 septembre). Le capitaine Leroux se mit en route sur El-Aricha et y attendit les chefs indigènes jusqu'au lendemain à midi. Voyant qu'ils n'arrivaient pas il partit pour l'Oued Bouterkfine, et envoya ses éclaireurs sur El Hamra. En cours de route (exécutée la nuit), il apprit que son convoi ne l'avait pas suivi. Très inquiet de ce retard, il essaima des cavaliers dans toutes les directions ; ceux-ci ne purent le retrouver. Le point du jour approchant, il continua sa marche pour chercher à surprendre les dissidents. Vers 6 ou 7 heures du matin, il arriva sur le bord nord du Chott Gharbi et reconnut que ses guides s'étaient trompés de direction. Cependant, il aperçut sur sa droite une agglomération considérable de troupeaux. Il donna l'ordre au sous-lieutenant Crouzet d'envoyer quinze cavaliers choisis pour s'emparer des bergers afin de savoir à qui appartenait ce bétail.

Le goum des Oulad Nehar soumis, au lieu d'obéir aux recommandations qui lui avaient été faites, se précipita sur les troupeaux, tira sans aucune raison des coups de feu de tous côtés et, au lieu de s'emparer des bergers, les

---

tive et ce dernier avait publiquement chassé de la réunion le capitaine Doineau et l'agha Bel Hadj ould Merah.

L'agha des Oulad Riah ne cessa pas, à la suite de ces faits, d'exciter le capitaine Doineau contre l'agha Si Ben Abdallah et lui fit croire que ce dernier le desservait près du général de division. Il lui persuada, en dernier lieu, qu'il se rendait à Oran pour le faire renvoyer du Service des Affaires indigènes. Lui-même prétendit qu'il allait être destitué.

C'est là, racontent des notables indigènes, la raison véritable qui aurait amené l'assassinat de l'agha Si Ben Abdallah.

laissa s'échapper. Cette partie du goum resta alors sur le plateau dominant la rive nord du Chott et ne rejoignit la colonne qu'ultérieurement, à El-Aricha.

Le capitaine Leroux descendit dans le Chott et se dirigea du côté de Brazzia, en faisant aviser les Mehaya qu'ils n'avaient rien à craindre, et les Hamyan Djemba que l'aman leur était accordé, mais qu'ils devaient se porter sur Oglat Naja (à l'Est du Chott Gharbi). Mais les bergers qui s'étaient enfuis lors de l'attaque imprévue du goum des Oulad Nehar soumis avaient allumé de tous côtés de grands feux pour prévenir leurs coreligionnaires et, d'autre part, un nommé Djelloul ould El Yamani, des Oulad Nehar, avait prévenu les dissidents qui s'étaient repliés avec leurs campements.

La colonne ne put, par suite, que ramasser une certaine quantité de troupeaux qui se trouvaient dans le Chott et s'arrêta pendant quelques heures à Brazzia. Peu après, des Mehaya qui étaient les propriétaires des animaux razziés amenèrent un cheval de « gada » et demandèrent la restitution des troupeaux qui leur avaient été enlevés. Le cheval fut reconnu comme ayant appartenu à l'un des fils de l'agha des Hamyan Mebkhout, assassiné précédemment. Il ne fut pas accepté. Les Mehaya furent alors avertis que nous leur reprochions d'avoir donné asile aux Oulad Nehar dissidents et que s'ils tiraient un seul coup de fusil contre la colonne, ils seraient considérés comme ennemis.

Pendant ce temps, des feux s'allumaient de toutes parts; les cavaliers des Mehaya, des Hamyan et des Beni Guil se rassemblaient sur les hauteurs et semblaient préparer une attaque pour la nuit. Voyant toutes les populations mises en garde, n'ayant plus de bagages et sentant l'impossibilité de continuer, dans de pareilles conditions, l'opération prévue, le capitaine Leroux résolut de sortir du Chott avant la nuit. Il se mit en marche et put s'apercevoir que plusieurs groupes de cavaliers le suivaient à distance. Il arriva, sans être inquiété, vers 6 heures du soir, sur la rive nord du Chott Gharbi. A ce moment, son arrière-garde fut assaillie et, jusque vers 11 heures du soir, la fusillade se continua, pendant que la colonne continuait sa marche vers El-Aricha où elle arriva le 25, vers midi, ramenant avec elle 6.500 moutons.

Quoique cette razzia ait été peu réussie, les Mehaya qui,

pour récupérer leurs pertes, avaient pillé les Oulad Khelif (Hamyan Chaafa), demandèrent l'aman.

A la suite de cette opération, le caïd des Oulad Nehar, Si El Bachir Ben Abdallah, fut révoqué une seconde fois de ses fonctions pour sa mollesse et son manque d'aptitude au commandement et remplacé par Djillali ould Ahmed, de la fraction Torch, ex-cavalier de l'agha du Djebel du Sud (4 octobre 1856).

Les Hamyan, dont certaines fractions avaient timidement demandé à revenir près de nous, modifièrent de nouveau leur attitude ; sous l'impulsion d'un marabout de Kerzaz, ils oublièrent momentanément leurs dissensions intestines, se réunirent tous, Chaafa et Djemba, en un seul groupement et campèrent au Chott Tigri, menaçant de nouveau notre sécurité dans le Sud.

Au même moment, les Beni Snassen obligeaient le général commandant la Subdivision de Tlemcen à venir, avec une colonne, se placer en observation à Ras el Mouïlah.

Le général commandant la Division d'Oran fit alors exécuter, au mois de novembre, un large mouvement ayant pour but de faire attaquer les dissidents dans leurs campements du Chott Tigri et du Djebel Tendrara par tous les goums de Sebdou, de Daya et de la Subdivision de Mascara. Le Commandant Supérieur du cercle de Géryville (capitaine de Colomb) s'avança tout d'abord sur le Chott Tigri, mais les Hamyan, ayant eu connaissance de ce mouvement, se rapprochèrent des ksour de Figuig où ils avaient ensiloté une partie de leurs approvisionnements et s'installèrent au Djebel Lakhdar. La colonne de Géryville marcha sur leurs traces et atteignit les Hamyan Chaafa qui se rendirent sans grande difficulté.

Pendant ce temps, une autre colonne composée de 600 chevaux, d'un détachement de spahis et d'une compagnie d'infanterie, sous le commandement du capitaine Leroux, commandant supérieur du cercle de Sebdou, quittait Aïn Ben Khelil le 5 novembre et, passant par Oglat El Maïzer (Chott Tigri), rejoignait le 9 la colonne de Géryville à Haci El Aricha. Elle quittait ce point le lendemain pour se diriger, par l'Oued Bou Arfa, sur la plaine

de Tamlelt où de grands rassemblements avaient été signalés.

Les renseignements donnés à ce sujet étaient exacts. Lorsque la colonne déboucha dans la plaine du Tamlelt, elle put apercevoir les campements des Hamyan dissidents et des Beni Guil disséminés sur un vaste espace et semblant dans la plus parfaite quiétude. Dans le lointain, du côté de Mengoub, se trouvaient les tentes des gens de Sidi Cheikh Ben Tayeb. Tous semblaient dans la plus parfaite sécurité.

Le capitaine Leroux prit comme objectif les campements installés au pied du Djebel Aouaria (près du Djebel Lakhdar). Il avait pour l'attaque les effectifs suivants :

62 Spahis commandés par le lieutenant Desmolens,

80 Tirailleurs commandés par le lieutenant Darras,

350 hommes des goums de Saïda et de Tiaret, avec l'agha Kaddour ould Adda, des Hassassna, commandés par le lieutenant Nicolas, chef du Bureau arabe de Saïda,

300 hommes des goums de Sebdou et de Daya, avec El Hadj Mustapha ould Mazari, commandés par le sous-lieutenant Crouzet, adjoint au Bureau arabe de Sebdou.

Aussitôt que ses éclaireurs lui eurent indiqué, par leurs mouvements, la présence des douars qu'il cherchait, le capitaine Leroux laissa les Tirailleurs et le convoi en arrière et, prenant le trot, fonça sur les campements qui s'étendaient sur environ quatre kilomètres de largeur.

Le lieutenant Nicolas et l'agha Kaddour ould Adda, qui occupaient la droite, se jetèrent sur les tentes les plus rapprochées pendant qu'avec les spahis et les autres goums le capitaine Leroux tentait de couper aux dissidents la retraite vers l'Ouest, en se dirigeant sur le douar de gauche le plus éloigné. Les dissidents essayèrent de résister, mais ils n'eurent même pas le temps d'abattre leurs tentes et durent s'enfuir avec leurs biens les plus précieux dans une gorge d'accès très difficile, située à proximité et où ils firent entrer une partie de leurs troupeaux. Le lieutenant Nicolas et l'agha Kaddour ould Adda se jetèrent dans ce ravin espérant pouvoir atteindre les fuyards. Ils furent suivis par les autres goums et un peloton de Spahis commandé par le sous-lieutenant Djillali, qui avait fait mettre pied à terre à ses hommes et les avait déployés en tirailleurs.

Mais la gorge était trop abrupte et dominée de toutes parts par des rochers au milieu desquels des fantassins ennemis tiraient sans aucun risque sur nos gens. Le capitaine Leroux donna l'ordre à tout le monde de rétrograder; il installa sa troupe à une portée de fusil de la montagne pour pouvoir attendre l'arrivée des Tirailleurs et recommencer l'attaque dans de meilleures conditions. Il fit tout d'abord filer ses prises, puis donna l'ordre à cent hommes du goum des Angad et des Oulad Nehar de mettre pied à terre et de se déployer pour continuer le feu. Ces goumiers se montrèrent assez mous et l'on dut envoyer un certain nombre de Spahis pour les soutenir.

L'ennemi ayant usé une partie de sa poudre commença à reculer et à se replier sur ses troupeaux. Il avait une quarantaine de morts et près de 70 blessés. A ce moment, les Tirailleurs arrivaient et le forçaient à continuer son mouvement de retraite. De plus, la colonne de Géryville, avec le capitaine de Colomb, venait à l'aide du capitaine Leroux, lequel avait pu d'ailleurs achever son opération sans avoir besoin de secours. La colonne ramena dix-huit cents chameaux et 15.000 moutons. Quatre à cinq douars des Hamyan et des Beni Guil avaient été razziés à fond.

Les deux colonnes firent partir toutes leurs prises vers Aïn Ben Khelil et reprirent le chemin de l'Oued Bou Arfa. Arrivés à Souf Kesseur, les Hamyan Djemba, poursuivis par les Beni Guil qui, à leur tour, venaient les piller, se présentèrent pour faire leur soumission. Le capitaine Leroux installa son camp près d'Hadjar El Hadjer, sur l'Oued Ouissert, où il fut surpris par la neige qui persista pendant quelques jours. Il reçut tous les chefs des Hamyan Djemba qui arrivèrent le 13 novembre à ce camp et qui demandèrent l'aman en assurant qu'ils n'étaient partis en dissidence que pour éviter les exactions de l'agha Mebkhout. La colonne revint à Aïn Ben Khelil, puis rentra à Sebdou.

Après cette expédition, il ne restait plus à châtier que les Amour et ceux des Oulad Nehar partis en dissidence.

A peine revenus du Nord du Chott, les Hamyan razzièrent les Mehaya dans le simple but de se refaire des pertes qu'ils avaient subies. Cette action, contraire aux promesses de paix que nous avions faites aux Mehaya, amena des représailles de ces derniers qui enlevèrent 3.000 moutons

et 5 chameaux aux Akerma, au moment où nous nous entremettions pour leur faire restituer ce qui leur avait été pris.

Des tractations furent faites auprès des Oulad Nehar dissidents pour les inviter à réintégrer le territoire de leur tribu. A cet effet, le caïd des Oulad Nehar se rendit chez eux dans les premiers jours de janvier 1857, avec Tayeb Ben Slimane, chef des Oulad Serour (Hamyan Djemba), et avec quelques chioukh des Mehaya. Les Oulad Nehar dissidents se laissèrent convaincre et, à la fin de janvier 1857, cinquante de leurs tentes rentrèrent avec leurs troupeaux sur le territoire algérien. En cette circonstance, le caïd Djillali ben Ahmed avait fait preuve d'une intelligente activité qui lui valut un fusil d'honneur.

A la même époque, les Hamyan, pour chercher à réparer la ruine presque complète que leur défection leur avait causée, enlevèrent 3.000 moutons aux Amour et 1.500 moutons aux Beni Guil.

Les Amour jugèrent prudent de venir se soumettre pour éviter une seconde razzia.

La tranquillité semblait donc rétablie pour longtemps, lorsqu'un coup de main exécuté par le Zegdou, le 7 avril 1857, sur des douars des Oulad Nehar, vint de nouveau jeter l'émoi et l'agitation dans les tribus.

Depuis un mois, le bruit qu'une harka considérable, composée d'Oulad Djerir, de Doui Menia et de Beni Guil, se préparait à faire une incursion sur le territoire des Hamyan, avait circulé dans le pays. Les Hamyan, les Angad et les Oulad Nehar avaient cru devoir déplacer leurs campements et se placer au Nord des Chotts.

Les Oulad Nehar étaient venus s'établir à Biteur (à environ 55 kilomètres au Sud d'El-Aricha. Quelques-uns de leurs douars seulement se trouvaient sur ce point. Les autres étaient échelonnés plus à l'Ouest, aux redirs de l'Oued Bouterkfin.

Chacun croyait que le Zegdou voulait agir contre les Hamyan pour se venger de la razzia opérée par cesderniers en 1856, et non pas contre les Oulad Nehar. Mais les Hamyan, prévenus, s'étaient enfuis en toute hâte au Nord du Chott Chergui, d'une part, et vers les ksour d'Asla, Bou Semghoun, etc., d'autre part. Lorsque le Zegdou arriva à El-Itima (au Sud du Djebel Antar), il vit que la

surprise qu'il méditait sur les Hamyan ne pouvait être exécutée. Ayant aperçu des feux vers le Chott Gharbi, il se mit immédiatement en marche dans cette direction et, le 7 avril 1857, au point du jour, il tombait sur les douars des Oulad Nehar installés à Biteur, lesquels ne s'attendaient guère à être attaqués surtout du côté de l'Est où ils se croyaient protégés par notre poste d'Aïn Ben Khelil et par les Hamyan. Les pertes éprouvées par les Oulad Nehar furent les suivantes : douar Oulad Ayad, 12 troupeaux, 75 chameaux ; douar Oulad Sidi Moussa, 240 moutons et 20 chameaux. Les autres douars se virent enlever leurs tentes et leurs ghraras [1].

Les goums des Oulad Nehar et des Angad se réunirent et essayèrent de poursuivre leurs ravisseurs ; mais ne se sentant pas en force pour lutter avantageusement, ils durent se retirer. Il fut établi que c'était des gens des Mehaya qui avaient conduit le Zegdou sur les Oulad Nehar. Ce coup de main causa une forte émotion dans tout le Sud. Il rendait inévitables des représailles de notre part. Dès le 12 avril 1857, un petit camp d'observation était formé à El-Aricha et, dans la première quinzaine de mai, trois colonnes se mettaient en route pour aller châtier les Mehaya, les Beni Guil, les Oulad Djerir et les Doui Menia, jusqu'aux montagnes d'Aïn Chaïr et au Djebel Grouz. La première colonne, dite « de Géryville », passa au Sud de Figuig ; la deuxième, dite « de Saïda-Tiaret », partit d'Aïn Ben Khelil et marcha sur Galloul et le Chott Tigri ; enfin la troisième, dite « de Tlemcen » et dont faisaient partie les goums du cercle de Sebdou, s'en fut d'abord, par Oglat Naja et Oglat El Hamra (Chott Gharbi), razzier à Bled Trarid (près d'Oglat Cedra) les Oulad Saïd, fraction importante des Mehaya. Environ 4.000 moutons, 400 chameaux, une grande quantité de laine et des approvisionnements de toute espèce furent razziés.

Après avoir expédié ses prises sur El-Aricha et Sebdou, la colonne de Tlemcen se dirigea vers le camp d'Aïn Ben Khelil et, de ce point, alla faire sa jonction avec la colonne de « Saïda-Tiaret » à Oglat El-Aricha (au Nord du Djebel Lakhdar).

---

1 Ghrara, sac en laine servant au chargement des marchandises et objets de toute sorte transportés à dos de chameau.

Pendant ce temps, les Mehaya, revenus de leur surprise, cherchaient à prendre leur revanche en attaquant les Oulad Nehar. Mais le général commandant la Subdivision de Tlemcen, prévenu à temps, partait immédiatement avec une colonne légère qui, après être passée le 22 mai, à Sidi Aïssa, tombait le 25, à Ghoutibat (près de l'Oued Aï), sur les Mehaya et sur quelques douars des Hamyan dissidents et leur faisait éprouver des pertes sensibles en hommes et en bétail.

Ces deux échecs exaspérèrent les Mehaya qui organisèrent des groupes de cavaliers chargés de battre toute la région du Chott Gharbi, afin d'inquiéter nos tribus dégarnies de leurs goums et de rendre difficiles les communications avec les colonnes opérant dans le Sud. Ils surprirent ainsi et massacrèrent, à Oglat Naja (Chott Gharbi), un poste de goumiers qui assurait la liaison entre El-Aricha et Aïn Ben Khelil et obligèrent l'autorité française à choisir une nouvelle ligne de communication par Bou Guern (Chott Chergui) et Dayet El Hamra.

Les colonnes opérant dans le Sud ne purent d'ailleurs rejoindre ni les Oulad Djerir, ni les Doui Menia, ni les Beni Guil et rentrèrent dans la première quinzaine de juin.

A leur retour, une nouvelle organisation fut donnée aux Hamyan qui, comme ils le désiraient, n'eurent plus d'agha. A la même époque, une partie des Amour partait de nouveau en dissidence et gagnait les environs de Figuig.

Au mois d'août, les Mehaya manquant de grains et de pâturages nous demandèrent l'aman. Mais, en même temps, les fractions des Amour en dissidence nous faisaient connaître qu'elles se considéraient comme sujets marocains et qu'elles ne voulaient pas revenir sous notre domination.

Du côté de l'Ouest, les tribus marocaines continuaient à se battre et à se razzier mutuellement et, au mois de novembre, un parti marocain pénétrant chez les Beni Bou Saïd assassinait un Européen qui se rendait aux mines de Gar Rouban.

Une tournée fut faite dans les premiers jours du mois de mars 1858, dans tout le Sud, par le général commandant la Subdivision de Tlemcen. A la suite de cette inspection, l'évacuation du poste d'Aïn Ben Khelil, par nos troupes, fut effectuée et la garde en fut confiée aux

Hamyan qui négligèrent d'y exercer la moindre surveillance et y laissèrent enlever la grande porte d'entrée, vingt-deux fenêtres, ainsi que les ferrures de seize portes. Tout ce matériel fut retrouvé plus tard au ksar de Tiout.

Dans la nuit du 7 au 8 juin, trois tentes des Oulad Nehar partirent en dissidence et allèrent rejoindre celles de certains de leurs parents qui se trouvaient chez les Zekkara depuis 1845.

Cependant une sérieuse détente se fit progressivement sentir dans la situation jusqu'ici si troublée de la région. Peu à peu, isolément ou par groupes, les dissidents commencèrent à rentrer dans leurs tribus et, parmi eux, neuf tentes des Oulad Nehar, (malgré une petite agitation causée par la venue, à Oudjda, de Si Mohammed Ben Ali, marabout de Kerzaz, auquel, malgré notre défense, un certain nombre de nos indigènes allèrent rendre visite et porter des offrandes).

Au mois de décembre 1858, certains bruits d'agitation des Beraber, des Doui Menia et des Oulad Djerir nous firent réunir le goum des Hamyan à Aïn Ben Khelil et installer en observation, à El-Aricha, un escadron de Spahis et une compagnie de Tirailleurs. Le convoi de ravitaillement d'El-Aricha fut attaqué en retournant sur Sebdou par le bandit El Hadj El Askari qui, en compagnie de deux de ses compagnons, enleva cinq mulets et se réfugia sur le territoire des Beni Yala pour échapper à notre poursuite. Les Beni Yala, inquiets de la présence de troupes à El-Aricha, jugèrent prudent de prendre fait et cause pour nous : ils continuèrent la poursuite contre El Hadj El Askari, l'atteignirent et le blessèrent mortellement, débarrassant ainsi le pays d'un brigand qui, depuis de longues années, avait commis au détriment de nos tribus soumises un nombre prodigieux de vols et d'assassinats.

Au commencement de l'année 1859, les Hamyan ayant razzié, contrairement à nos ordres, les fractions des Mehaya et des Amour, tous les chefs des djemaas furent convoqués à El-Aricha, au courant du mois d'avril, afin d'y régler à l'amiable les différends existant entre les Hamyan, les Beni Guil, les Mehaya et les Amour. Des engagements solennels furent pris par cette assemblée et nous espérions avoir ramené le calme dans le Sud, quand quelques jours après, les Beni Guil protestèrent contre

l'arrangement consenti par eux, sous prétexte que leurs envoyés n'étaient que des fondés de pouvoirs qui n'avaient pas su défendre leurs intérêts. Une colonne légère commandée par le Commandant Supérieur de Sebdou se rendit alors dans le Sud, dans le but de régler sur place les querelles existant entre les différentes tribus. Une partie des Amour dissidents se soumit ; certaines fractions des Beni Guil et des Mehaya ainsi que des Oulad Djerir vinrent protester de leurs bonnes intentions à notre égard et l'on put croire qu'il ne subsistait plus aucun prétexte à l'exercice de représailles entre tous ces gens. La situation semblait donc bonne, lorsque les premières nouvelles de la guerre d'Italie circulèrent dans le pays. Elles y furent tout d'abord universellement commentées dans un sens peu favorable à notre cause. Nos voisins du Maroc surtout les dénaturèrent complètement. Le départ de plusieurs régiments de Zouaves et de Ligne qui occupaient la colonie leur permit de faire croire que cette guerre allait absorber toutes nos ressources militaires et que l'Algérie serait prochainement livrée à elle-même. Les populations de l'Ouest acceptèrent d'autant mieux ces racontars qu'un nouveau faux Sultan était venu s'installer dans leur région.

Pendant le courant du mois de juillet, des partis de cavaliers Sedjaa vinrent faire des incursions dans nos campements. Le 2 juillet, ils réussirent à enlever 300 chameaux aux Hamyan dans la région du Chott Gharbi. Peu de jours après, ils étaient de nouveau signalés près du Djebel Sidi El Abed.

Un petit goum des Oulad Nehar se lança à leur poursuite, échangea quelques coups de feu et les repoussa jusqu'au delà de la frontière. Il fut établi que des Beni Guil avaient servi de guides aux Sedjaa.

D'autre part, des faits plus sérieux mettaient aux prises les Beni Bou Saïd, du cercle de Marnia, et les Marocains voisins de la frontière. Un faux chérif, originaire d'Ouezzan, Si Mohammed Ben Abdallah [1], se prétendait appelé à nous chasser d'Algérie ; il avait réussi à rassembler de nombreux contingents fournis principalement par les Mehaya, les Angad marocains et les Beni Snassen et, après

1 Il est à remarquer que de faux sultans et de faux chérifs prennent, le plus souvent, le nom de Mohammed ould Abdallah.

avoir surpris et mis en déroute deux escadrons de cavalerie et les goums de Marnia, était venu attaquer, le 1er septembre 1859, le poste de Sidi Zaher. Il avait trouvé là une sérieuse résistance effectuée par une compagnie d'infanterie et, après six heures de combat, avait dû se retirer sur la région de Nemours.

Après avoir razzié les Msirda, il s'était lancé, le 11 septembre, sur une de nos colonnes d'observation rassemblée sur l'Oued Tiouli ; battu, il s'était enfui dans le Sahara.

Ce mouvement agressif avait laissé une grande agitation parmi les tribus. Pour ramener le calme, le général de Martimprey, commandant en chef des forces de terre et de mer de l'Algérie, organisa une expédition contre les Beni Snassen et les Zekkara.

Pendant ce temps, les Beni Snouss avaient à repousser toute une série de tentatives effectuées par des gens des Sedjaa conduits par des dissidents des Oulad Nehar et des Oulad Ouriach. Une colonne, commandée par le général Durrieu, fut réunie à Sebdou et, à partir du 21 septembre, rayonna dans toute la région. Nos troupes parcoururent le pays compris entre Sidi Djillali et Ras el Aïn des Beni Mathar (Berguent). Leur séjour sur ce dernier point, en plein territoire chérifien qui n'avait jusqu'ici jamais été visité par nos colonnes, fit se disperser tous les rassemblements marocains, lesquels gagnèrent les montagnes en laissant nos goums capturer leurs troupeaux et leur faire des prisonniers.

Les Beni Mathar se virent enlever 5.000 moutons et demandèrent l'aman.

Les Beni Hamlil, qui étaient dépositaires d'une grande quantité de grains appartenant aux Mehaya, nous livrèrent leurs silos d'où nous sortîmes 500 charges de chameau de blé et d'orge, pendant qu'une grande partie du goum des Oulad Nehar et des Angad razziait les Beni Hamdoun qui, depuis peu, s'étaient ralliés aux Angad marocains.

Les Mehaya s'étaient retirés en désordre à Meridja et, dans la crainte d'une poursuite de nos goums, avaient fui si précipitamment qu'une partie de leur cheptel était mort en route.

La cavalerie du corps expéditionnaire du général de Martimprey s'était, après son succès chez les Beni Snassen et les Zekkara, rabattue sur les montagnes limitrophes du cercle de Sebdou, dans le but de pousser vers

le Sud les tribus qui n'avaient pu encore être châtiées et qui s'étaient réfugiées dans les massifs du Sud-Ouest d'Oudjda. Ces tribus devaient être prises à revers par la colonne du général Durrieu.

Le 5 novembre 1859, cinquante douars, dont dix appartenant aux Mehaya et quarante aux Angad marocains, débouchèrent sur les Hauts-Plateaux par le col du Metroh (au Sud du Djebel Ladjraf et du Djebel Zekkara et à environ quinze kilomètres au Nord de Guefaït). A ce moment, la cavalerie et les goums de la colonne du général Durrieu arrivèrent à l'entrée du défilé et attaquèrent isolément les émigrants. Acculés dans une vallée étroite et difficile, les Angad et les Mehaya tentèrent en vain de résister.

Poussés par nos escadrons, femmes, enfants et combattants s'entassèrent sur un plateau. Une charge vigoureuse pénétra dans ce pêle-mêle où tout ce qui portait un fusil fut sabré. Les Marocains perdirent environ 300 hommes et il fut fait sur eux des prises considérables. Ils s'empressèrent de demander l'aman qui leur fut accordé moyennant une contribution de guerre de 100 francs par fusil.

En même temps, une petite colonne dirigée de Géryville par le colonel Colonieu opérait une forte razzia sur les Beni Guil qui demandaient à leur tour l'aman, lequel leur fut accordé moyennant le paiement d'une contribution de guerre de 74.000 francs.

Les Mehaya, se sentant isolés, sollicitèrent à leur tour la paix. Elle leur fut accordée par le général Deiigny, commandant la Subdivision de Tlemcen, au prix d'une contribution de guerre de 500 francs par tente et avec l'obligation d'installer leurs campements entre El-Aricha et Mengoub (Chott Gharbi).

Les Mehaya établirent leurs tentes sur notre territoire et prirent les dispositions nécessaires pour se libérer envers nous, le plus tôt possible, de leur contribution de guerre. Manquant de numéraire, ils furent autorisés à faire, à notre profit, des ventes de bestiaux aux indigènes du cercle de Sebdou. De plus, pendant le cours de février 1860, ils versèrent 30.000 francs provenant d'un emprunt qu'ils avaient négocié auprès de Si Hamza, chef des Oulad Sidi Cheikh Cheraga et Khalifa du Sud. Le 18 mars 1860, le chiffre de leurs versements atteignait la somme de 96.856 fr. 58. A cette époque, quelques contestations s'élevèrent dans leurs douars au sujet de la répartition de

cet impôt de guerre. Pour échapper à ce payement, ils prirent la fuite dans l'Ouest, abandonnant leurs chefs qui, impuissants à contenir ce mouvement, refusèrent énergiquement d'y prendre part et restèrent chez les Oulad Nehar avec trente-trois tentes. Quant aux Beni Guil, ils ne payèrent pas les 74.000 francs qu'ils avaient promis de verser comme contribution de guerre et ne tardèrent pas, soit isolément, soit en se mêlant aux contingents d'autres tribus du Sud-Ouest, à se livrer contre nos gens à de nouveaux actes de pillage. Dans les premiers jours du mois de mai, une centaine de cavaliers des Beni Guil et du Zegdou tombaient sur des douars des Hamyan et leur enlevaient quelques troupeaux qui leur étaient d'ailleurs repris après une vigoureuse poursuite.

Le 19 mai, un parti de maraudeurs des Sedjaa, accompagnés de quelques Beni Guil, se montrait à hauteur du Djebel Sidi El Abed. Le caïd des Oulad Nehar, se lançant à leur poursuite, les obligeait à repasser la frontière.

Le 21 mai suivant, dix-huit cavaliers des Sedjaa et des Beni Bou Zeggou tombaient, au Kheneg El Adda, sur la tente du cheikh des Mehaya, Bou Derrah, et capturaient quinze chameaux qui étaient repris quelque temps après par les poursuivants.

Ces incursions témoignaient de nouveau des intentions agressives des gens de l'Ouest. On apprit, en effet, bientôt que de nombreux contingents de Beraber, de Doui Menia, d'Oulad Djerir et d'Oulad El Hadj se disposaient à attaquer les campements des Hamyan.

Moulay Seddik, devenu caïd des caïds de l'aghalik du Sud, fut envoyé immédiatement au centre de son commandement et reçut l'ordre de grouper tous ses douars. Il rassembla les Hamyan Djemba au Teniet Chiakkha et les Amour vers El Itima.

A peine ce mouvement était-il terminé que 300 cavaliers et 200 fantassins marocains pénétraient sur notre territoire et attaquaient les Amour et les Sendan.

Le 23 juin 1860, tous les goums Hamyan, conduits par Moulay Seddik et par deux spahis du Bureau arabe de Sebdou, marchèrent résolument contre leurs agresseurs, les attaquèrent à Daya Sekkakine et les mirent en déroute en leur tuant une centaine d'hommes et en leur enlevant

140 chevaux, 110 chameaux chargés de vivres pour les fantassins, 150 fusils, 100 sabres, 200 haïks ou burnous.

Ce succès n'amena pas le calme dans la région. Au commencement d'août, quelques fantassins des Beni Bou Zeggou cherchèrent à voler, près du Djebel Sidi El Abed, quelques troupeaux aux Oulad Nehar. Le 18 du même mois, un autre parti enlevait, à Missiouïne, une vingtaine de bœufs à des gens de la même tribu.

Le 29 août suivant, 200 fantassins Beni Guil tombaient, à Saadoua, sur les troupeaux des Hamyan Djemba et les razziaient, mais immédiatement poursuivis par tous les cavaliers de ce groupement, ils se voyaient arracher leurs prises et perdaient 166 des leurs. Pendant ce temps, un autre contingent de Beni Guil, Oulad Djerir et Doui Menia prenait quelques autres troupeaux aux mêmes Hamyan Djemba et parvenaient à se retirer avec leurs prises dans la région du Djebel Beni Smir, à l'Ouest du ksar d'Ich.

Les Djemba se mirent à leur poursuite, les rejoignirent, récupérèrent les animaux volés et leur tuèrent 27 hommes.

En même temps, les Hamyan Chaafa, opérant plus à l'Ouest, tentaient un coup de main sur les Beni Guil Ghomeracène, les razziaient et les forçaient à s'enfoncer dans le Sud-Ouest marocain, où, à leur tour, les Beraber les attaquaient et leur tuaient près de deux cents hommes.

Remontant vers le Nord-Ouest, les Beni Guil envoyaient, le 7 novembre suivant, une quarantaine de leurs cavaliers tenter un coup de main sur les Oulad Nehar campés au Sud du Djebel Sidi El Abed. A la tombée de la nuit, ils leur enlevaient environ 500 moutons, mais de suite les Oulad Nehar montaient à cheval et, conduits par leur caïd, rejoignaient au point du jour leurs agresseurs dans l'Oued Messaksa et reprenaient leurs troupeaux.

Le 13 novembre, un éclaireur des Oulad Nehar arrivait le soir et annonçait qu'un parti considérable de gens à pied et à cheval s'avançait pour attaquer, à la pointe du jour, leurs campements installés à Saheb El Kerrouche (entre le Djebel Sidi El Abed et l'Oued Messaksa) et couverts par les Mehaya du cheikh Bou Bekeur.

A cette nouvelle, les Oulad Nehar et les Mehaya soumis abattirent leurs tentes qu'ils dirigèrent, avec leurs troupeaux, vers Tameslouta, sous l'escorte d'une partie de leurs fantassins.

A l'aube, l'ennemi parut, s'avançant à toute bride et croyant surprendre nos gens endormis sous leurs tentes. C'étaient des Beraber du Haut-Guir conduits par le vieux cheikh M'Hammed Ben Abid, des Oulad El Hadj. Le caïd Djillali Ben Ahmed, dissimulé non loin de là avec tout le goum de sa tribu, contint son monde afin d'avoir ses chevaux frais pour le combat. Il laissa même les Beraber atteindre et entamer la queue de la colonne dirigée sur Tameslouta. Lorsqu'il vit ceux-ci s'éparpiller pour faire du butin, il se rua sur l'ennemi, le mit en déroute et l'obligea à se replier sur ses fantassins qui escortaient des chameaux de vivres, en laissant huit cadavres sur le terrain. Puis, craignant un piège et n'ayant que 160 cavaliers et 150 fantassins contre environ 350 cavaliers et 600 fantassins Beraber, le caïd Djillali Ben Ahmed évita un nouvel engagement et se contenta de harceler l'ennemi.

Alors un parlementaire se détacha des Beraber et demanda, pour enterrer ses morts, une trêve qui lui fut accordée et à la suite de laquelle le cheikh M'Hammed Ben Abid jura de vivre désormais en bonne intelligence avec les Oulad Nehar.

A la suite de ces diverses rencontres, un certain nombre de tentes des Mehaya revinrent s'installer près de leurs chioukh et les Beni Guil proposèrent une trêve aux Hamyan. Mais nous leur fîmes répondre que, tant qu'ils n'auraient pas versé la contribution de guerre de 74.000 fr. qui leur avait été imposée l'année précédente, nous ne tolèrerions pas qu'ils pussent conclure une paix quelconque avec leurs voisins de l'Est.

Les Beni Guil, qui ne voulaient à aucun prix tenir leurs engagements, nous répondirent qu'étant sujets marocains, il ne leur serait possible de faire cet acte de soumission envers nous que lorsqu'ils y auraient été autorisés par les caïds d'Oudjda et de Taza.

Ordre fut donné aux Hamyan de repousser toute ouverture qui viendrait de leur part.

Toutes ces luttes amenèrent les diverses tribus des Hamyan à avoir entre elles un esprit de solidarité qui leur avait manqué jusqu'alors et grâce auquel elles purent se montrer redoutables pour leurs adversaires.

Le 10 janvier 1861, le Commandant Supérieur du cercle de Sebdou partit dans le Sud avec 400 goumiers et un peloton de Spahis pour protéger les caravanes qui allaient

revenir du Gourara, visiter les ksour et étudier le pays montagneux des Amour. Il rentra le 13 février suivant sans avoir éprouvé, en cours de route, la moindre difficulté. Les chefs des Mehaya l'accompagnèrent avec leurs meilleurs cavaliers et, au retour, versèrent une somme de 33.750 francs comme complément de la part de contribution de guerre qui incombait aux 255 tentes revenues sous leur commandement.

Dans le courant de mai, des Angad d'El Gor qui s'étaient rendus chez les Beni Mathar de Ras el Aïn, pour y acheter des laines, furent surpris, à leur retour, par un parti de Beni Guil qui leur enleva six chameaux chargés de marchandises. Ils tentèrent d'obtenir amiablement la restitution de leur bien. N'ayant pu y arriver, ils furent autorisés à opérer une contre-razzia : une soixantaine d'entre eux tombèrent, à Tizkennit (20 kilomètres au Nord-Ouest de Meridja) sur une fraction des Beni Guil, lui prirent 100 chameaux et 2.400 moutons et lui tuèrent quatre cavaliers, sans avoir éprouvé aucune perte.

A peu près à la même époque, les Amour qui s'étaient éparpillés entre Taërziza, Fekarine et El Maroug, c'est-à-dire sur un front de 150 kilomètres, se virent enlever un certain nombre de troupeaux par un groupe composé de Mehaya dissidents et de quatre Sedjaa.

Au mois d'août suivant, quelques tentes des Oulad Nehar, après avoir contracté, à des conditions très onéreuses, des emprunts considérables auprès de certains négociants de Tlemcen, ne purent ou ne voulurent pas tenir leurs engagements; elles partirent en dissidence pour éviter des poursuites judiciaires. Beaucoup de commerçants tlemcéniens, qui étaient intéressés dans cette affaire, s'émurent à cette nouvelle et un certain nombre d'entre eux accoururent à Sebdou, afin de chercher à sauvegarder leurs intérêts pour le cas où l'ensemble de la tribu aurait tendu à suivre ce mouvement, ainsi que le bruit en avait couru. Une enquête faite à ce sujet démontra que les négociants de Tlemcen avaient employé des modes de transactions fort peu honnêtes et que leurs procédés commerciaux, tout en mettant en péril leurs propres capitaux, avaient le grave inconvénient de compromettre la tranquillité des tribus et la sécurité du pays.

Par suite d'une intervention de l'autorité, des arrange-

ments amiables furent pris entre créanciers et débiteurs et le commerce de la laine reprit son activité [1].

Au mois d'octobre, 100 cavaliers des Hamyan Djemba (auxquels s'étaient joints un nombre égal de gens de l'annexe de Daya (Oulad Balagh, Djaafra et Beni Mathar) désireux de participer à une occasion de butin) se mettaient sous le commandement d'Abdelouahab ould Lakhdar, des Ghiatra Oulad Messaoud, ex-caïd des caïds des Hamyan, à la poursuite d'un parti marocain de Beraber et d'Oulad Naceur qui s'était avancé jusqu'au cœur de leur pays pour piller.

Abdelhouahab ould Lakhdar rencontra ses agresseurs à Tanekrout (25 kilomètres du ksar d'Aïn Chaïr), les razzia, puis, avec une audace inouïe, poussa jusqu'au Tafilalet et atteignit El Bega, enlevant sur sa route 1.300 chameaux aux Beraber.

Pendant ce temps, les Beni Guil, qui voulaient se venger de la razzia faite sur eux par les Angad d'El Gor, lançaient sans succès deux bandes sur notre territoire.

De leur côté, les Mehaya dissidents et les Oulad El Hadj attaquaient les Beni Metharef (des Hamyan Chaafa), pendant qu'une de leurs bandes venait enlever 150 chèvres aux gens du Khemis et que quatre hommes des Oulad Nehar, qui étaient allés à la chasse de l'autruche, étaient tués ou blessés par un djich des Oulad El Hadj.

Pour répondre à ces diverses agressions, quelques Hamyan tombèrent d'abord sur des Beni Guil dans la région de Figuig et leur prirent une cinquantaine de

---

1 L'année suivante, au mois de septembre 1862, la situation économique des Oulad Nehar fut de nouveau très gênée. Afin d'échapper aux poursuites judiciaires dont ils étaient journellement menacés par leurs créanciers de Tlemcen, et pour ne pas voir leurs dettes se grossir de plus en plus, par suite des intérêts énormes qui leur étaient imposés, ils amenèrent à Sebdou des chameaux, des chevaux, des bœufs et des chèvres pour les donner en payement des sommes dont ils étaient débiteurs, en attendant que leurs moutons aient eu le temps de remonter du Chott Gharbi vers le Nord.

Un représentant des principaux créanciers, le nommé El Kissi, se rendit de son côté de Tlemcen à Sebdou pour traiter avec eux, Mais l'intention d'El Kissi était de n'accepter le bétail qu'à vil prix. Pour remédier à cette façon de procéder, il fut posé en principe que la valeur des animaux serait fixée par voie d'expertise. Cette décision ne répondant pas à ses espérances, El Kissi quitta brusquement Sebdou, laissant les Oulad Nehar fort embarrassés du bétail qu'ils avaient amené inutilement loin de leurs pâturages.

On put craindre un instant de voir toute la tribu partir en dissidence pour éviter des poursuites judiciaires de la part de ses créanciers.

chameaux, puis tous les goums des Hamyan Chaafa se mirent en mouvement et cherchèrent à surprendre l'ensemble des tribus Beni Guil. N'ayant pu y parvenir, ils changèrent de direction et tombèrent sur les Haouara, campés à Aïn Dekakna, auxquels ils tuèrent sept hommes et enlevèrent 4.000 moutons.

Une colonne composée de 300 cavaliers pris dans les tribus des Oulad Nehar, des Angad, des Oulad Ouriach et des Hamyan et d'un peloton de spahis partit le 24 décembre 1861, sous les ordres du Commandant Supérieur du cercle de Sebdou, pour protéger le retour de la caravane annuelle du Gourara et pousser jusqu'à Djarf El Keheul, sur l'Oued Namous.

Profitant du départ de ces cavaliers, une quarantaine de fantassins Beni Guil pénétrèrent sur notre territoire par le Djebel Dough et poussèrent jusque chez les Trafi du cercle de Géryville auxquels cinq ou six troupeaux de moutons furent volés.

Ces Beni Guil furent à leur tour rencontrés par le caïd El Habib ould Mebkhout, des Oulad Mansourah (Hamyan Chaafa), qui conduisait au ksar de Sfissifa un convoi de vivres destiné au ravitaillement de la colonne. Un engagement assez vif eut lieu, au cours duquel les moutons furent repris et deux Beni Guil tués.

Une série de petits coups de main se continua pendant toute l'année, en même temps qu'un certain nombre de tentes des Hamyan (Meghaoulia et Oulad Messaoud) allaient rejoindre le marabout Sidi Cheikh Ben Tayeb pour échapper au payement de l'impôt.

Les tribus marocaines limitrophes de notre frontière continuaient à se déchirer entre elles. Beni Mathar, Beni Snassen, Mehaya et Angad marocains étaient en luttes constantes. En passant près des Oulad Nehar, les Angad marocains leur enlevèrent une douzaine de chameaux que le caïd Djillali ould Ahmed leur reprit peu de temps après.

Vers la fin du mois de septembre 1862, un goum composé d'environ 115 cavaliers des Angad d'El Gor, des Oulad Nehar et des Oulad Khelif (Hamyan Chaafa) se réunissait sans aucune autorisation du commandement français et, partant de Taërziza (à 30 kilomètres au Nord-Est d'El-Aricha), alla se livrer à des représailles sur les Mehaya. Il rentra le 1er octobre avec un chameau et 1.400 moutons pris sur la fraction des Oulad Barka.

Les Oulad El Hadj tentaient au commencement du mois de décembre une attaque sur des Oulad Nehar campés au Chott Gharbi, et n'ayant pas rencontré leurs adversaires tombaient sur des Mehaya (Oulad Barka) installés dans l'Oued Messaksa et leur emmenaient 60 chameaux.

Au mois de mars 1863, 500 cavaliers des Beraber, des Oulad El Hadj et des Haouara s'avançaient jusqu'à Foum Bezouz, avec l'intention d'attaquer les campements des sujets algériens installés à Tannekouft, près de Mengoub (Chott Gharbi) et sur l'Oued Harmel, mais, par suite des bonnes dispositions prises par les Oulad Nehar, les Hamyan et les Mehaya soumis, ils durent se retirer sans avoir pu commettre aucune déprédation.

L'autorité française s'efforça alors d'empêcher nos ressortissants d'attaquer sans motif leurs voisins de l'Ouest afin de tâcher de mettre fin à ces éternelles représailles. Mais les Hamyan, et surtout les Djemba, depuis qu'ils avaient appris à se grouper et à s'entendre pour résister à leurs agresseurs, c'est à dire depuis qu'ils étaient les plus forts, trouvaient trop d'avantages à piller leurs voisins, pour se plier à notre action pacificatrice.

Le 15 juillet, 60 indigènes de la tribu des Oulad Embarek (Hamyan Djemba) partaient de Taoussera (S.-E. d'Aïn Ben Khelil) et, après dix jours de marche, arrivaient au Tafilalet, dans le district du Ghorfa, aux puits de Tazought Nehara. Profitant de ce que tous les chefs de tente des campements des Aït Atta étaient dans le district de Reteb (où ils prenaient part à la guerre civile rallumée depuis la fin de juin 1863), ils enlevaient 450 chameaux et tuaient cinq bergers des Beraber.

A la suite de ces faits, dix des propriétaires des chameaux volés vinrent jusqu'à Tlemcen demander justice. C'était la première fois que les Beraber du Tafilalet entraient en relations avec l'autorité française. Il fut fait droit à leur réclamation et le général commandant la Division d'Oran, tout en punissant d'amende les auteurs du coup de main, prescrivit la restitution des animaux razziés. Trente-sept chefs de tente des Oulad Embarek qui avaient participé à l'expédition partirent en dissidence et se réfugièrent près de Sidi Cheikh Ben Tayeb.

Au mois de mai précédent, quarante-six tentes des Hamyan Djemba s'étaient également réfugiées près de ce marabout pour échapper au payement de l'impôt.

Chez nos voisins du Maroc l'anarchie la plus absolue régnait et, en l'absence de toute autorité, chacun se livrait au désordre et au pillage.

Une caravane d'Oulad Sidi Cheikh, de Beni Guil et de Mehaya s'étant rendue dans l'Ouest pour s'approvisionner en grains, était attaquée près de Fez par les Hayana qui lui enlevaient 700 chameaux.

Dans l'oasis de Figuig, les habitants des ksour d'El Hammam étaient attaqués par leurs voisins des autres ksour qui leur tuaient quatre hommes et leur coupaient cent palmiers. Peu de temps après, des gens du ksar d'Oudaghir (Figuig) demandaient au commandant de la Subdivision de Tlemcen à faire partie des populations soumises à l'autorité française.

Les Oulad Djerir razziaient les Oulad Naceur, les Mehaya attaquaient les Beni Yala, les Oulad El Hadj pillaient les Beraber, les Sedjaa dévalisaient les Oulad El Hadj, etc., etc.

A l'instigation d'El Hadj Mimoun, des Beni Snassen, le caïd d'Oudjda arrêtait par trahison le cheikh El Aïd ould Bou Djemaa, des Mehaya et quatre chioukh des Beni Mathar. Au bout de quatre mois, le cheikh El Aïd ould Bou Djemaa sortait de prison et, le 4 septembre 1863, assassinait El Hadj Mimoun. Le frère de la victime, El Hadj Mohammed, réunissait à deux reprises différentes des goums pour venger la mort de son parent, mais ne parvenait pas à surprendre les Mehaya.

Au Tafilalet, après trois mois de lutte, les Aït Khebbach et les Aït Aïssaoui Ahlim concluaient une trêve et s'unissaient contre les Cheurfa qui trouvaient un appui chez les tribus arabes des Beni M'Hammed, ainsi que chez les Doui Menia, les Beni Guil, etc., etc.

En somme tout le Maroc oriental était en feu.

Le sultan Moulay M'Hammed investit alors le marabout Sidi Cheikh Ben Tayeb d'un commandement sur les tribus nomades marocaines voisines de notre frontière et désigna à son nouveau khalifa, parmi les groupements soumis à son autorité, celui des Hamyan Djemba.

Ce fait devait provoquer à notre encontre, de la part de Sidi Cheikh Ben Tayeb, des actes d'hostilité qui, joints aux graves évènements se produisant à la même époque dans le cercle de Géryville, allaient constituer l'insurrection des Oulad Sidi Cheikh.

(A suivre.)

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE ZOOLOGIQUE

sur la Berbérie

III. — LES HIPPOTRAGINÉS

J'ai reconnu, il y a quelques années déjà, parmi les nombreux ossements que j'avais recueillis dans le Pliocène supérieur de Constantine, l'existence de restes indiscutables d'un *Hippotraginé*, l'*Oryx leucoryx* Pallas. Aucun ossement de cette Antilope n'avait, jusqu'à ce jour, été recueilli en Algérie.

Depuis, M. Doumergue, professeur au Lycée d'Oran, a bien voulu me communiquer deux dents trouvées par M. le lieutenant Campardou dans une grotte de Taza (Maroc), dents que leurs caractères et leurs dimensions permettent d'attribuer avec certitude à l'*O. leucoryx*.

Ces découvertes m'ont conduit à rechercher dans les auteurs anciens et modernes les passages de leurs ouvrages où était mentionnée la présence de cette espèce, soit dans l'Afrique Mineure, soit dans les régions qui l'avoisinent. Les documents que j'ai pu ainsi rassembler et que je publie aujourd'hui, avec la description des pièces fossiles, rentrent dans le cadre de mes *Etudes de géographie zoologique sur la Berbérie*, dont l'impression a commencé en 1912, dans la *Revue Africaine*, par un travail sur les *Cervidés* de l'Algérie et de la Tunisie et se continue dans ce même périodique par un mémoire sur les *Bovinés* de ces contrées.

Dans l'exposé qui va suivre, je traiterai successivement de l'*O. leucoryx* en Berbérie, au Pliocène, au Quaternaire, à l'époque romaine, au Moyen Age et dans les temps modernes. Je discuterai ensuite les conditions de la semi-domestication de cette Antilope par les anciens Egyptiens et par les Israélites et serai ainsi amené à établir la limite de l'extension vers l'E. de l'aire de dispersion des formes du groupe auquel il appartient. Puis j'envisagerai la distribution des diverses espèces du groupe de l'*Oryx beisa* Rüppel, ce qui me conduira à déterminer la zone de

contact de chacun de ces groupes au sud du Sahara. Je préciserai, en outre, les régions extrêmes où l'*O. leucoryx* s'est avancé dans le Nord de l'Afrique.

Je continuerai mon exposé par une révision sommaire des données que l'on possède sur la géographie d'une Antilope barbaresque apparentée de très près à l'*Oryx*, l'*Addax nasomaculata*.

Puis je montrerai qu'une troisième espèce du même groupe, l'*Hippotragus equinus*, a très vraisemblablement habité l'Afrique Mineure à une époque relativement peu éloignée des temps actuels.

Dans la conclusion de cette note, je rechercherai quel peut être le pays d'origine des *Hippotraginés*.

1. — L'Oryx leucoryx au Pliocène en Berbérie : Différentiation à cette époque des deux phylums de l'O. leucoryx et de l'O. beisa.

La cheville osseuse de corne de l'*O. leucoryx* (fig. 1), que j'ai trouvée dans les sables du Pliocène supérieur (Villafranchien) du Mansoura, près de Constantine, est relativement allongée et diminue insensiblement de diamètre en allant de la racine à la pointe. Elle décrit, dans son ensemble, une large courbure à convexité dorsale. Sa section est très rapprochée d'une ellipse à grand axe dirigé d'avant en arrière. Sa longueur, suivant la courbure antérieure, est de 27 centimètres ; la pointe en est brisée : complète, elle devait atteindre 30 centimètres environ. Son diamètre antéro-postérieur, à la base, est de 44 millimètres, son diamètre transversal de 30 et sa circonférence de 135 environ. Ces trois dernières dimensions sont précisément celles que j'ai relevées sur un *O. leucoryx* actuel faisant partie des collections du Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille.

Une forme très voisine de l'*O. leucoryx*, l'*O. ardea* Croizet [1], a été trouvée dans le Pliocène supérieur d'Ardé (Puy-de-Dôme) et de Sénèze (Haute-Loire).

L'autre groupe des *Oryx* vivants, qui a pour type, dans l'Afrique orientale, l'*O. beisa* Rüpp. aux cornes relative-

---

1 Depéret. — *Bull. Soc. Géol. de France*, 3 xiii, 1884, p. 252, pl. viii, fig. 3. — *Mém. Soc. Géol. France, Paléont.*, ii, 1891, 3, p. 97. — *Ass. Franç. Avanc Sc.*, xl, Dijon, 1911 (1912). Mém. hors vol., p. 10.

ment courtes, minces, dont les axes prolongent en droite ligne le plan du front, est aussi connu du Pliocène supérieur d'Europe : il y est représenté par l'*O. Meneghinii* Rütimeyer [1] d'Olivola (Italie).

2. — L'Oryx leucoryx au Quaternaire en Berbérie : sa présence dans les dépôts de remplissage des grottes ; sa figuration parmi les gravures rupestres.

Les dents d'*O. leucoryx* [2] de Taza présentent les caractères ci-après :

L'une d'entre elles, une première molaire supérieure gauche, est forte, à fût très élevé, de forme prismatique, à colonnette interlobaire moins haute que la couronne, distincte du fût presque jusqu'à sa base et divisée en deux par un sillon relativement profond, à émail chagriné, à surface d'usure oblique en dedans, à muraille externe portant en avant et en arrière de chaque denticule des plis d'émail plus saillants que les côtes médianes, ainsi que cela se produit chez les Chèvres. (Fig. 2, 3, 4.)

L'autre dent est une deuxième molaire inférieure gauche, également remarquable par la grande hauteur de son fût, par la rugosité de son émail, par son plan de mastication oblique en dehors, par les dimensions de sa colonnette interlobaire, qui est pointue et détachée du fût sur presque toute sa longueur, enfin par le repli d'émail de sa partie antérieure, qui rappelle celui des Chèvres ; à la face externe, ce repli forme une colonnette marginale nettement individualisée. (Fig. 5, 6, 7.)

La première de ces dents de Taza (M1s), a 25 millim. de long sur 15 de large, vers le niveau de la surface d'usure de la couronne et la seconde (M2i) a 26 sur 11. J'ai retrouvé exactement les mêmes dimensions sur les dents correspondantes d'un *O. leucoryx* faisant partie des collections ostéologiques du Muséum d'Histoire Naturelle de Marseille.

La figuration de l'*O. leucoryx* a été reconnue en divers points de l'Algérie, dans les gravures rupestres : 1° aux environs de Constantine, à El Aria, par MM. Bosco

---

1 *Mém. Soc. Paléont. Suisse*, 1877-78, p. 86, pl. VII, fig. 13-14.
2 Campardou. — *La Grotte de Kifan bel Ghomari (Taza)*, in *Bull. Soc. Géogr. Archéol. Oran*, 1917, p. 17.

Pl. I.



Fig. 2



Fig. 5





Fig. 3.

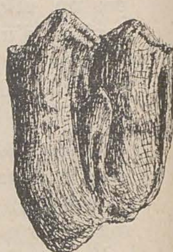


Fig. 6.



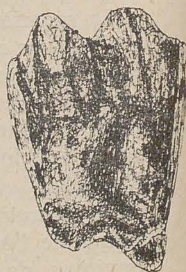


Fig. 1.

Fig. 4.

Fig. 7

EXPLICATION DE LA PLANCHE I

Fig. 1. — Noyau osseux de corne d'*Oryx leucoryx* Pallas du Pliocène supérieur de Mansoura (Constantine). Réduit de moitié.

Fig. 2, 3, 4. — Première molaire supérieure gauche (M1s) de la grotte de Taza. (Grandeur naturelle.)

Fig. 2 : Face orale de la dent (0,025).
Fig. 3 : Face externe.
Fig. 3 : Face interne.

Fig. 5, 6, 7. — Deuxième molaire inférieure gauche (M2i) de la grotte de Taza. (Grandeur naturelle.)

Fig. 5 : Face orale (0,026).
Fig. 6 : Face externe.
Fig. 7 : Face interne.

---

et Solignac [1] (fig. 1) ; 2° dans les Ksours sud-oranais, par M. Flamand [2].

La présence d'un *Oryx* peut paraître surprenante au premier abord dans des régions montagneuses. On ne doit pas oublier cependant qu'aujourd'hui encore l'*O. beisa* s'élève en Abyssinie jusqu'à 1.000 mètres d'altitude [3].

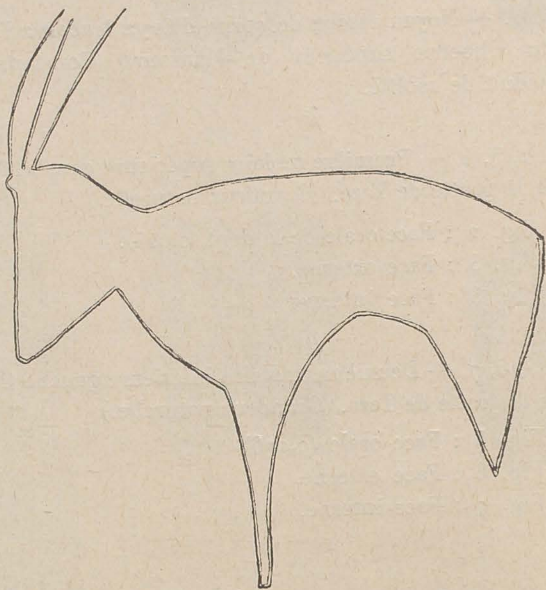


Fig. 8
Gravure rupestre d'*Oryx leucoryx*, El Aria (Constantine)
(*Réduction :* 0,03 pour 0,20.)

---

1 *Rec. Soc. Archéol. Constantine*, 5, II (XLV), 1911 p. 337, pl. III. fig. 2.

2 POMEL. — *Les Antilopes. Carte Géol. Algérie, Paléont.*, 1895, p. 52, pl. XIV, fig. 1-4.

3 Le noyau osseux de corne d'une grotte d'Oran désigné dans la légende de la planche VI (figures 4-5) de la Monographie des Antilopes quaternaires d'Algérie de POMEL (*Carte Géol. Algérie*, 1895) sous le nom d'*Oryx troglodytorum* et dans le texte du même ouvrage (p. 35) sous celui d'*Œgoceros troglodytorum* me semble n'avoir appartenu ni à un *Oryx*, ni à un *Œgoceros* ou *Hippotragus*. J'y verrai plus volontiers un *Cervicapra* analogue au *Nagor* actuel du Sénégal (*C. redunca* Pall.) ; une Antilope de ce genre a, d'ailleurs, été indiquée par POMEL (p. 38) d'une grotte d'Oran sous le nom de *Nagor Maupasi*.

La cheville osseuse de corne d'une grotte d'Oran appelée par POMEL dans

3. — *L'Oryx leucoryx à l'époque romaine en Berbérie : l'oryx des Romains.*

Diverses mosaïques de l'époque romaine rencontrées à Hippone, près de Bône [1], à Cherchel [2], à Oudna, entre Tunis et Zaghouan [3], à Sousse [4], représentent l'*O. leucoryx*. Elles montrent que cette Antilope habitait encore la Berbérie aux temps historiques.

Un certain nombre d'auteurs anciens, Pline [5], Juvénal [6], Martial [7], mentionnent, d'ailleurs, sous le nom d'*Oryx*, un quadrupède de l'Afrique Mineure, qui semble bien aussi avoir été l'*O. leucoryx* des zoologistes modernes [8].

L'*Oryx*, dit Pline, vit dans les parties de l'Afrique dépourvues d'eau et se passe de boire. Juvénal nous apprend que sa chair était appréciée des gourmets et que de sa peau l'on faisait des *cituras* (petits boucliers des Maures). Ces trois assertions concordent parfaitement avec ce que nous savons de l'*O. leucoryx* actuel, dont on mange la chair, dont le cuir sert à la fabrication de boucliers réputés et qui vit loin de l'eau, semblant se

---

sa Monographie, tantôt *Œgoceros selenocera* (pl. VI, fig. 1-3), tantôt *Œ. lunata* (p. 36) ne me paraît pas davantage provenir d'un *Œgoceros* : elle pourrait être attribuée avec plus de raison à un *Kobus* apparenté au *Sing sing* (*K. unctuosus* Laurill.) ; c'est peut-être au même type que l'on pourrait rattacher la dent du Taya rapportée par BOURGUIGNAT (*Histoire du Djebel Taya*, 1870, p. 85, pl. X, fig. 12-13) à sa *Gazella atlantica.*

1 DE PACHTERE. — *Inventaire des Mosaïques de l'Algérie*, n° 45. — *Mélanges de l'école de Rome*, XXXI, 1911, pl. XIX-XX.

2 DE PACHTERE. — *Loc. cit.*, n° 425. — *Revue Africaine*, XLVIII, 1904, pl. III.

3 GAUCKLER. — *Inventaire des Mosaïques de la Tunisie*, n° 359.381. — *Monuments* PIOT, III, p. 198, fig. 5, p. 218, fig. 12. — v. aussi JOHNSTON. *Proc. Zool. Soc.*, 1898, p. 352. — SCLATER et THOMAS. *The Book of the Antelopes*, IV, 1900, p. 48, fig. 92.

4 GAUCKLER. — *Rev. Archéol.*, 1897, II, p. 17, pl. X-XII ; *Inventaire des Mosaïques de Tunisie*, n° 136. — GAUCKLER, GOUVET et HANNEZO. *Musée de Sousse*, 1902, p. 30, pl. VII, fig. 1.

5 VIII, 214 ; X, 201 ; XI, 255.

6 XI, 140.

7 XIII, 95.

8 OPPIEN. (*Cynegeticôn*, v. 445-481) dit que « les *Oryx* sont blancs, avec du noir seulement sur le pourtour de la face » et qu'ils « ont deux cornes pointues et noires », caractères qui concordent parfaitement avec ceux de l'*O. leucoryx*, sauf que les taches du pourtour de la face sont brun foncé au lieu d'être noires.

désaltérer uniquement des sucs qu'il trouve dans les bulbes juteux de divers végétaux [1].

Sur une stèle dédiée à Saturne et trouvée à Ksar el Haïmeur, entre Aïn Beïda et Kenchela [2], sont représentés un *O. leucoryx*, un Taureau sans cornes, des Moutons, etc. Ces animaux sont placés devant des auges. L'*Oryx* était donc alors domestiqué, comme le Bœuf ou le Mouton.

4. — *L'Oryx leucoryx au Moyen-Age en Berbérie : le Lamt des anciens Berbères.*

Un certain nombre d'auteurs qui se sont occupés de l'Afrique Mineure au Moyen Age, Bekri [3], Edrici [4], Ibn Khaldoun [5], l'anonyme du Kitab el Istibsar [6], Léon l'Africain [7], Marmol [8], mentionnent sous les noms de *Lamt*, *Lante*, *Dant*, *Dante*, un animal dans lequel Buffon a cru voir un Zébu, où de Slane, le traducteur d'Ibn Khaldoun, a pensé reconnaître un Bubale, où Schafer, un des commentateurs de Léon l'Africain, s'est imaginé retrouver le Mohor. En réalité, je suis convaincu que cet animal était l'*O. leucoryx*. La comparaison des différents textes médiévaux me paraît absolument probante à ce sujet.

Bekri (milieu du XIe siècle) s'exprime en ces termes à son sujet : « Parmi les animaux qui habitent le désert, « on remarque le *Lamt*, quadrupède moins grand qu'un « Bœuf et dont les mâles, ainsi que les femelles, portent « des cornes minces et effilées. Plus l'individu est âgé, « plus ses cornes sont grandes ; quelquefois elles attei- « gnent une longueur de quatre empans (90 centimètres « environ). Les boucliers les meilleurs et les plus chers

1 Les textes anciens où il est fait mention de l'*Oryx* ont été minutieusement relevés par BOCHART (*Hierozoicon*, p. 945-8 et 968-72).

2 *Rec. Soc. Archéol. Constantine*, XI, 1867, p. 223-224, pl. I. — GSELL. *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille n° 28, Aïn-Beïda, 1906, n° 69.

3 *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. DE SLANE, *Journ. Asiat.*, 5, XIII, 1859, p. 499.

4 *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. DOZY et DE GOEJE, 1866, p. 68-69.

5 *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. DE SLANE, 1856, III, p. 243 ; IV, p. 241.

6 Trad. FAGNAN. *Rec. Soc. Archéol. Constantine*, 4, II (XXXIII), 1899 (1900), p. 188, 193.

7 *Description de l'Afrique tierce partie du monde*, édit. SCHEFER, III, p. 437-438.

8 *L'Afrique*, 1667, I, p. 52.

« sont faits de la peau des vieilles femelles, dont les « cornes, avec l'âge, sont devenues assez longues pour « empêcher le mâle d'effectuer l'accouplement.

Edrici (milieu du XII[e] siècle), parlant de la ville de Noul, qui est située sur une rivière (oued Noun), vers les confins des pays des *Lemta* et des *Lemtouna*, s'exprime ainsi : « On y fabrique des boucliers connus sous le nom de « boucliers *lamtiens*, qui sont les plus parfaits qu'on « puisse imaginer à cause de leur solidité et de leur « élégance. Ces boucliers étant d'une très bonne défense « et très légers à porter, les peuples du Moghreb s'en « servent dans les combats. »

Ibn Khaldoun (2[e] moitié du XIV[e] siècle), mentionne deux fois le *Lamt* :

1° Le prince Ziri Ibn Atia, en 991 ,annonce à El-Mansour Ibn Abi Amer qu'il a étendu son autorité depuis le Moghreb el Aksa jusqu'au Zab et lui envoie comme présent : « 200 chevaux, 50 mehari, 1.000 boucliers en « peau de *Lamt*, quelques Genettes, une Girafe, quelques « *Lamt*, etc.

2° Abou l'Hacen, sultan mérinide de Fez, envoie de même en 1341, à El Melek en Nacer, roi d'Egypte, « 500 chevaux, plusieurs boucliers tirés des régions du « désert et enduits de ce fameux vernis qui les rend si « solides (on les appelle *lamtiens* du nom de l'animal dont « la peau sert à leur fabrication). »

Le *Kitab el Istibsar* (XII[e] siècle) nous apprend qu'« au « pays des *Lamtouna* (région de l'oued Targa, aujourd'hui « saguiet El Hamra), l'on rencontre un animal dont le « cuir est employé pour faire des boucliers ; c'est le « *Lamt*, plus petit que le Bœuf et qui, tant mâle que « femelle, a des cornes minces et effilées, lesquelles « s'allongent avec l'âge et arrivent à dépasser quatre « empans. Les boucliers les meilleurs et les plus chers « sont faits de la peau de vieilles femelles, dont les cornes, « avec l'âge, se sont assez allongées pour qu'elles puissent « empêcher les mâles de les saillir. »

Parlant de la ville d'Aoudaghast, toujours dans le pays des *Lamtouna*, l'auteur du même ouvrage dit encore : « Un autre objet d'exportation est constitué par les excel- « lents boucliers noirs mêlés de blanc fabriqués avec la « peau du *Lamt*, animal très commun dans ces régions. »

On ne peut douter que le *Lamt* soit l'*O. leucoryx*, bien reconnaissable dans les descriptions des géographes

arabes, à son pelage blanc, tacheté, à ses cornes très allongées, qui vont en diminuant insensiblement de la racine à la pointe et qui atteignent jusqu'à un mètre, soit à peu près la moitié de la longueur du corps.

C'est cette longueur remarquable des cornes qui a suggéré aux auteurs du moyen âge des réflexions sur la difficulté, évidemment très exagérée, du rapprochement sexuel entre les vieux sujets de cette espèce. Une peinture égyptienne de la paroi ouest de la tombe de Khnoun Hotep (XIIe dyn.), à Beni Hassan [1], représente précisément l'accouplement de deux *O. leucoryx* avec la tête du mâle passant sous la pointe des cornes de la femelle. Plus ses organes se développent, plus ils s'infléchissent vers le dos, ce qui doit nécessairement causer quelque gêne au mâle [2].

Nous avons déjà vu qu'à l'époque romaine, les boucliers faits en peau d'*Oryx* étaient renommés et nous constaterons, par la suite, dans les récits d'explorateurs modernes, qu'ils le sont encore et justement comme autrefois dans le Sahara occidental.

Enfin au Moyen Age des *Lamt* étaient peut-être encore élevés à l'état de semi-domestication chez les Berbères du désert comme les Genettes. Au temps de l'ancien et du moyen empire, il en était de même en Egypte et la tradition en avait persisté jusqu'à l'époque romaine, comme on le verra par la suite.

Léon l'Africain (début du XVIe siècle) dit du *Lant* ou *Dant* : « Cet animal est de corpulence semblable à un « Bœuf, mais il est de plus petite taille et de poils blancs, « ayant les ongles des pieds très noirs et fort légers à la « course tellement qu'autre animal ne s'y pourroit à luy « parangonner, hors mis (comme nous avons déjà dit) « le cheval barbe. On le prend en été facilement, à cause « que tant pour la chaleur que rend l'arène, comme pour « hâter ses pas, les ongles s'écrolent, qui luy retardent « sa course, et se prennent par même moyen que les Cerfs « et les Chevrils. Du cuir de cet animal se font aucunes « targues, fortes à merveille, de sorte qu'elles ne sauroyent « être trépercées par un pistolet à feu au moyen de quoy « elles se vendent chèrement. »

---

1 CHAMPOLLION. — *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, 1845, IV, pl. CCCLXXXII.

2 Dans *O. beisa*, les cornes des femelles sont sensiblement plus longues (0m330) que celles des mâles (0m 305).

Marmol (milieu du XVIe siècle) décrit ainsi le *Dante* : « Le *Dante*, que les Africains appellent *Lampt*, est de « la forme d'un petit Bœuf ; mais il a les jambes courtes « et le col fort long. Ses oreilles ressemblent à celles des « Chèvres. Il a une corne noire au milieu de la teste, qui « se courbe en rond comme un anneau, et est façonnée. « Il est blanchâtre et a les ongles des pieds fort noirs et « fendus. Du reste il est si viste que nul animal ne le peut « atteindre, si ce n'est peut-être un Barbe. On les prend « plus aisément en esté, qu'il use ses ongles sur les sablons « brûlans à force de courir et la douleur les arrête tout « court, comme elle fait les Cerfs et les Daims de ces « déserts. Il y a quantité de ces animaux dans les déserts « de Numidie et de Lybie, particulièrement aux terres des « Marabitains (les Almoravides de la saguiet El Hamra), « et l'on fait de leur peau de belles rondaches dont les « meilleures sont à l'épreuve des flèches, aussi sont-elles « fort chères et on les blanchit avec du lait aigre. La « chair de cet animal est très bonne et les Mores en « emplissent des saloirs. Elle a le goût de chair de Bœuf, « hormis qu'elle est un peu plus douce. »

La corne unique du *Dante*, dans la description de Marmol, est évidemment une réminiscence de la fable rapportée par les auteurs grecs et latins, Aristote [1], Pline [2], etc., à propos de l'*Oryx*.

Les cornes fortement courbées, la peau blanchâtre, la rapidité de la course, la localisation dans les régions steppo-désertiques, l'utilisation de la peau pour faire des boucliers, l'emploi de la chair dans l'alimentation, tous ces traits des descriptions de Léon l'Africain et de Marmol confirment l'assimilation du *Lamt* à l'*O. leucoryx*.

Les descriptions des autres animaux africains dans le livre de Marmol permettent, d'ailleurs, d'éliminer à priori l'hypothèse du *Lamt* synonyme de Bubale. Immédiatement, en effet, après le paragraphe qui traite du *Lamt*, il est question du « *Guahex*, la Vache sauvage des Chrétiens « d'Afrique ». A « sa couleur de chataigne obscure », à sa taille « un peu moindre que celle d'un petit Bœuf », à son mode de vie « en troupes de cent à deux cents têtes », à son habitat dans « les provinces de Duquéla (Doukala)

1 *Hist. anim.*, II, I, 9. — *Part. anim.*, III, 2.
2 XI, 255.

« et de Trémécen (Tlemcen) et dans les déserts de « Numidie », on reconnaît le *Bubalis boselaphus*.

Il est probable que le Mohor est la bête appelée par Marmol Cerf ou Daim [1]. En tous cas l'assimilation du *Lamt* au Mohor est impossible pour de nombreuses raisons. Le Mohor, en effet, a les pointes dirigées en avant; son dos et ses flancs sont roux châtains et l'on verra par la suite qu'il cohabite avec l'*Oryx* dans le Sahara occidental, où sa peau sert à faire des boucliers.

L'assimilation du *Lant* ou *Dant* avec le Zébu que propose Buffon [2] est aussi inacceptable : elle ne peut même retenir la discussion en présence des textes des écrivains arabes.

C'est sans doute de leurs célèbres boucliers en peau de *Lamt* que tiraient leur nom les *Lamta* et les *Lamtouna* [3], Berbères du Sahara occidental habitant entre le Sous, le Sénégal et le Niger. Aujourd'hui encore, comme il sera montré plus loin, l'*Oryx* habite ces mêmes contrées.

Barth a fait remarquer que le nom des *Aouelimmiden*, tribu berbère des régions situées à l'E. de Tombouctou, est la forme pluriel de *Lemmed*, *Lemet*, *Lamt*. Ainsi les *Aouelimmiden* devraient être identifiés avec les *Lamta* des géographes arabes [4]. Il est curieux de constater que Barth signale précisément la rencontre qu'il fit à Gao, dans la contrée habitée par les *Aouelimmiden*, de « gens portant des boucliers charpentés en cuir d'*O. leucoryx* [5]. »

---

1 Une telle confusion se retrouve dans GATELL (*Bull. Soc. Géogr. Paris*, 5, XVIII, 1869, p. 262), dans MASQUERAY (*Arch. Miss. Scient. litt.*, 3, V, 1879), dans FOUREAU (*Mission chez les Touaregs*, 1895, p. 18) et dans PEASE (*Proc. Zool. Soc.*, 1896, p. 809). — Voy. L. JOLEAUD, *Bull. Soc. Zool. France*, XLIII, 1918, p. 95, n° 1 et *Bull. Soc. Géol. France*, 4, XVII, 1917.

2 Edit. Soc. Public. Illustr., 1839, IV, p. 518.

3 Les *Lamtouna* étaient, suivant Edrici, une tribu des *Lamta*.

4 D'après BARTH et DE BARRY, ce seraient les *Aouelimiden* qui seraient les Touaregs les plus purs de race. Ces Berbères se disent, d'ailleurs, originaires du Sahel saharien et apparentés aux Ouled Dehim, qui errent aujourd'hui entre l'oued Draa et l'Adrar.

5 D'ailleurs déjà au Xe siècle, la tribu berbère des *Madassa*, qui fréquentait les terrains de parcours des *Aouelimiden* actuels, entre Djenné (Gana), l'Aïr, le Sokoto et les pays haoussa, était une tribu de *Lamta*, comme l'a montré CARETTE (*Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale. Explor. Scient. Algérie*, 1853, pp. 217, 233).

Le mot *Lamta* se retrouve encore aujourd'hui dans la toponymie d'une toute autre région de l'Afrique du Nord. Il désigne, en effet, un bourg de la banlieue de Sousse, situé entre Monastir et Mehdia. Il est pour le moins curieux de retrouver ainsi l'ancien nom berbère de l'*Oryx* justement dans une région où l'on a découvert une très exacte figuration de cet animal sur une belle mosaïque romaine : il semble que l'on en puisse conclure que l'*Oryx* a jadis vécu dans les steppes du Sud tunisien. D'ailleurs il semble y avoir subsisté jusqu'à une époque rapprochée de la nôtre, comme j'aurai l'occasion de le dire par la suite.

Peut-être convient-il de rapprocher de *Lamta*, le nom de *Lemdia* que Ibn Khaldoun [1] donne à Médéa [2]. Ce nom qui se retrouve dans l'ethnique actuelle *Lemdani* sert à désigner un homme originaire de Médéa [2]. Il était déjà usité dans le même sens à l'époque romaine et nous a été transmis ainsi sous la forme adjective *Lambdienses* [3]. Et l'on ne peut s'empêcher de rapprocher les termes géographiques de *Lambdia*, *Lemdia* du nom de l'*Oryx*, *Lampta*, *Lamt*.

Convient-il de conclure de ces données toponymiques à la présence de l'*Oryx* aux environs de Médéa aux temps historiques. Le fait paraît très vraisemblable pour cette région située un peu plus au sud, qu'au début de la conquête nous appelions le « Petit Sahara ». Elle l'est peut-être moins pour la cuvette enserrée entre le Titteri et l'Atlas de Blida. Cependant une figure de l'*Oryx* a été relevée encore sur une mosaïque découverte bien plus au nord dans le département d'Alger, à Cherchell.

5.—*L'Oryx leucoryx dans les temps modernes en Berbérie : le Beker el ouach ou Ouerk des Arabes, l'Isem des Berbères modernes.*

Plusieurs zoologistes ou explorateurs ont affirmé que l'*O. leucoryx* habite les confins méridionaux de la Tunisie et du Maroc.

1 *Loc. cit.*, II, p. 6.

2 MASQUERAY. — *Bull. Corresp. Afric.*, I, p. 21.

3 *C. I. L.*, 22. 567.

M. Sclater [1], de passage à Tunis en 1898, vit au palais du bey, à La Marsa, un jeune *O. leucoryx* empaillé, qu'on lui dit provenir de la frontière sud de la régence.

Blyth [2], en 1841, avait, d'ailleurs, indiqué, après Crowther, la présence de cette espèce au Maroc, où elle serait appelée بقر الوحش *Beker el ouach* (litt. bœuf sauvage).

Plus au sud, dans le Rio de Oro, l'*O. leucoryx* a été signalé par Martinez y Saez [3] : il y est appelé ورك *Ouerk* par les Arabes.

J'ai retrouvé ce même mot dans l'ouvrage de Bissuel sur « Les Touaregs de l'Ouest » [4]. D'après cet explorateur, les boucliers *(arhar)* des Touaregs sont faits, soit avec la peau du Mohor (*Gazella mhorr* Bennett), soit « avec la « peau d'un autre animal que les Arabes de l'Ouest dési- « gnent sous le nom de *Ouerk* et les Touarges sous celui « d'*Isem*. Bien qu'*Isem* soit le nom du Lion en langue « tamahaq (*Izem* en kabyle zouaoua du Djurjura), ce « n'est pas du roi des animaux qu'il s'agit.... L'*arhar* « se fabrique dans l'Aïr [5]. »

6. — *L'Oryx leucoryx semi-domestiqué par les anciens Égyptiens sous les noms de Ma hez, Ran ma, Ran : limite sud-orientale de son aire de dispersion*

Cette curieuse homonymie euphonique des noms de l'*Oryx* et du Lion se retrouve dans l'ancien égyptien : Loret [6] a particulièrement appelé l'attention sur cette singularité. L'*Oryx* s'appelait, en effet, *Ma hez* [7] ; le Lion *Ma hes*, et souvent par abréviation Ma. Loret traduit *ma*

---

1 *Proc. Zool. Soc.*, 1898, p. 280.

2 *Id.*, 1841, p. 6.

3 *Ann. Soc. Españ. Hist. Nat.*, xv, 1886, p. 522.

4 P. 95.

5 Le mot *Isem* se retrouve sous une forme un peu différente dans le livre *Les Touaregs* (1911) du capitaine Aymard (p. 76) : les boucliers des Aouelimiden sont, dit-il, fabriqués avec la peau d'une grande Antilope appelée *Echam*.

6 *Arch. Mus. Hist. Nat. Lyon*, x, 1909, p. 175.

7 Stèles des Chiens du roi Antouf (xiᵉ dyn.) (*Musée du Caire, Catal. génér.* n° 20.512. — Lange et Schaeler. *Grab-und Denksteine des mittleren Reichs*, ii, p. 100). — Papyrus Koller (époque des Ramessides) (Wiedecann. *Hieralische Texte ausden Museen zu Berlin und Paris*, pl. xii, l. 6). — Grand papyrus Harris (xxᵉ dyn.) (Piehl. *Dict. du Pap. Harris* ns 9, p. 36).

par désert et dit que *ma hez* est la bête blanche du désert et *ma hes* la bête fascinatrice du désert. Le Lion, roi du désert, c'est une fiction de littérateur, qui fait sourire les zoologistes au courant des mœurs et des possibilités physiologiques de cet animal. En réalité *ma* semble s'opposer à *ran* en égyptien ; le premier de ces mots peut être rendu par le qualificatif français « sauvage », le second, par « domestique ». Si, dans certains textes, l'*Oryx* est appelé *Ran hez* [1], c'est que l'on avait spécialement en vue alors, étymologiquement parlant, du moins, l'*Oryx* domestiqué. Ailleurs l'*Oryx* est nommé *Ran ma* [2], c'est-à-dire l'espèce animale qui est à la fois « domestique et sauvage ». Enfin il est appelé quelquefois simplement Ran [3], qui répondait sans doute à l'idée d'animal dès longtemps domestiqué.

L'*Oryx* est certainement, en effet, avec le Bœuf, l'un des plus anciens animaux de boucherie qu'aient apprécié les Égyptiens : il figure à ce titre sur les parois des tombes de la IIIe dyn. et est inscrit, toujours avec le Bœuf d'ailleurs, au chapitre des viandes dans les plus anciennes listes d'offrandes que l'on connaisse [4].

Quoiqu'il en soit, je crois devoir insister sur l'analogie de l'égyptien *Ma hez, Ma hes,* désignant l'*Oryx* et le Lion avec le berbère *Izem, Isem,* qui a la même signification : si dans les premiers vocables, en effet, l'on renverse l'ordre des mots composants, on a *hez ma, hes ma,* presqu'identique à *Izem, Isem* [5].

Sans trop insister sur ce rapprochement, reconnaissons qu'il est au moins curieux de constater de telles survivances. Elles se retrouvent également à l'ouest et à l'est

---

1 Tombe de Merab (*Aegypt. Inschr. K. Museen Berlin*, pp. 90, 97). — Tombe 63 de Gizeh.

Lepsius. — *Denkmaeler*, Enganz, pl. xxxii.

2 Tombeau d'un Ptah hotep à Sakkara (Lepsius. *Denkmaeler*, ii, pl. cii).

3 Tombes de Meidoun (Pétrie. *Medum*, 1892, pl. xi, xiii, xiv, xx). — Tombe de Merab, ive dyn. (*Aegypt. Inschr. K. Museen Berlin*, p. 91).

4 Tombe d'Anten (*Aegypt. Inschr. K. Museen Berlin*, p. 81). — Tombes de Meidoun (Pétrie. *Medum*, pl. xiii, xvi, xx). — Mastaba du prince Aï Noufirouf à Dahchour (*Ann. Serv. Antiq.*, iii, p. 198, pl. i).

5 On peut se demander s'il n'y a pas aussi quelque rapport entre le mot *Ouerk* employé par les Arabes et le mot *Oryx* jadis en usage chez les Grecs et les Romains.

de l'Afrique. Loret [1], en effet, a relevé de son côté les mots *Behiza Beiza* (Khordofan, Massoua, Tigré), *Bahida Baida* (Danakil) [2], *Beheit*, *Beit* (Somali) [3], qui tous désignent l'*Oryx* auquel nous avons donné ce nom spécifique sous la forme *beiza* [4].

La région la plus au nord que semble atteindre de nos jours l'*O. beisa* est le pays de Souakim et de Dongola, où il est appelé *Damah* [5]. Là, comme aussi au Khordofan, l'aire d'habitat de l'*O. beisa* chevauche celle de l'*O. leucoryx* [6] ; mais celui-ci s'avance plus au nord, dans la Nubie et la Haute Égypte [7].

Jadis l'*O. beisa* et l'*O. leucoryx* vivaient l'un et l'autre en Égypte, où ils étaient vraisemblablement confondus sous les mêmes noms : les deux espèces, en effet, ont été fréquemment représentées sur des objets remontant aux temps prédynastiques [8], tandis que l'*O. leucoryx* figure à peu près seul sur les monuments de l'ancien et du moyen

---

1 *Loc. cit.*

2 HEUGLIN. — *Systematische Uebersicht der Saugethiere Nordest-Afrika's*, 1866, p. 62.

3 GHIKA. — *Cinq mois au pays des Somalis*, 1898, p. 183. — V. aussi SWAYNE. *Proc. Zool. Soc.*, 1892, p. 300.

4 En égyptien le nom du Lion est précisément orthographié quelquefois *Bahes* (BRUGSH. *Dictionnaire hiéroglyphique*, p. 422). — D'autre part, *Bahika*, le nom des Chiens du roi Antouf, signifiait *Ma hez*, comme nous l'explique le texte de la stèle de ce souverain.

5 RUPPEL. — *Neue Wirb.*, 1835, p. 14, pl. v.

6 *Antilope ensicornis*. HEMPRICH et EHRENBERG. *Symb. Phys.*, I, pl. III.

7 *Antilope gazella* et *algazella* RUPPEL. *Neue Wirb.*, 1835, pp. 16, 26. — V. aussi HEUGLIN. *Fauna Rothmeer*, p. 16.

8 Je considère comme se rapportant à l'*O. beisa* les figures ci-après : DE MORGAN. *Recherches sur les origines de l'Egypte*, I, 1891, p. 115, fig. 136 ; II, 1897, pp. 126, 263 et suiv., fig. 864, pl. II-*d*. — PÉTRIE. *Naqada and Ballas*, 1895, p. 44, pl. LI, fig. 17. — HEUZEY. *Compt. rend. Acad. Inscr, Bell. Lettres*, 1889, pp. 66-7, pl. — LEGGE. *Proc. Soc. Biblic. Archeol.* XXII, 1900, pp. 125-139, 9 pl., p. 270-1, 1 pl. — PÉTRIE. *Journ. Soc. Arts*, XLIX, 1901, p. 595. — CAPART. *Les débuts de l'art en Egypte*, 1904, p. 68 (fig. 33), p. 134 (fig. 101-19), p. 222 (pl. I), p. 224 (fig. 155), p. 225 (fig. 156). — QUIBELL et GREEN. *Hierakonpolis*, II. *Egyptian Reseach Account*, V, 1902, p. 41, pl. XXVIII. — Je vois au contraire l'*O. leucoryx* dans les représentations ci-dessous : PÉTRIE. *Naqada and Ballas*, 1895, pp. 44, 51, pl. LI, fig. 18 a, pl. LXXVII. — DE MORGAN. *Recherches sur les origines de l'Egypte*, II, 1897, pp. 126, 169, fig. 560, p. 267, fig. 865. — QUIBELL et GREEN. *Hierakonpolis*. II. *Egyptian Reseach Account* V, 1902, pl. XII-XXII, LXXV-LXXVIII. — CAPART. Les débuts de l'art en Egypte, 1904, p. 70, fig. 35, p. 131, fig. 98, p. 132, fig. 99, p. 200-1, fig. 146, p. 204, fig. 148.— V. aussi SCHWEINFURTH. *Verhandl. Gesellsch. Anthrop. Ethnol.*, 1897, p. 339.

empire [1]. L'*O beisa* aurait ainsi disparu de cette contrée à l'aurore des temps historiques [2], tandis que l'*O. leucoryx* n'a cessé de s'y maintenir jusqu'à notre époque.

Les peintures murales d'une tombe prédynastique d'Hiéraconpolis [3] nous font voir des *O. leucoryx* déjà semi domestiqués, en compagnie de divers autres Ruminants.

Pendant les premières dynasties, les Égyptiens s'efforcèrent de maintenir dans leurs troupeaux : 1° l'*O. leucoryx* ; 2° l'*Addax nasomaculata* Blainv. (égypt. : *Noudou* [4], *Djebnou* [5]) ; 3° les *Gazella dorcas* L. et *isabellina* Gray (égypt. : *Gabes*) ; 4° le *Bubalis boselaphus* Pallas (égypt : *Shesaou* [6] ; 4° l'*Ibex nubiana* J. Cuv. = *I. sinaitica* Hempr. et Ehrenb. = Bouquetin Beden (égypt. : *Naa*) ; 5° l'*Ammotragus lervia* ou Mouflon à manchettes (égypt. : *Abou*),

---

1 Rosellini. *I monumenti dell'Egitto e della Nubia*, 1832, i, pl. xxvii. — — Champollion. *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, 1845, iv, pl. cccxxxix. — Lepsius. *Denkmaeler*, ii, pl. xvii b., xxxiii, cii, cxxxii. — Pétrie. *Medum*, 1892, pl. xiv. — De Morgan. *Loc. cit.*, 1896, p. 171, fig. 509, 513, 521. — Paget, Pytrie et Quibell. *Saqqara. The tomb of Ptah Hotep. Egyptian Reseach Account*, ii, 1898, pl. xxxii. — Davies. *The Mastaba of Ptah Hotep and Akhetep*. ii. *Archaeological Survey of Egypt*, x, 1901, pl. x. — Newberry. *El Berseh*, i, 1904, pl. vii.

2 Bonnet. — *Archiv. Mus. Lyon*, x, 1909, p. 159, pl. ii.

3 Quibell et Green. — *Hierakonpolis*, ii, pl. lxxv-lxxviii.

4 Le *Noudou* a été indiqué par F. Lenormant (*Les premières civilisations*, i, 1874, p. 323) comme étant le *Kobe defassa* (*Kobus ellipsiprimnus* Ogilby), dont l'aire d'habitat s'étend de l'Abyssinie au Limpopo. Comme pour les autres animaux semi-domestiques représentés sur les monuments égyptiens, il n'y a pas lieu de rechercher le *Noudou* dans la faune équatoriale, mais bien dans la faune steppo-désertique. Aussi l'attribution à l'*Addax* proposée par Loret (*L'Egypte au temps des Pharaons*, 1889, p. 95) et par M. Gaillard (*Rev. Ethnogr. Sociol.*, 1912) doit-elle être adoptée.

5 Dans le *Djebnou* des anciens Egyptiens Lydekker (*Nature*, 1904, p. 207, fig. 3) voyait le *Coudou* (*Strepsiceros kudu* Gray), qui habite depuis l'Abyssinie jusqu'au Cap. Mais les cornes des figures égyptiennes indiquent deux torsions en spirale assez peu prononcées, comme dans l'*Addax* et non point très prononcées comme dans le *Coudou*. De plus le *Coudou* ne se plaît que dans les forêts ; il aurait donc été singulièrement dépaysé en Egypte. Je pense donc qu'il faut s'arrêter à l'interprétation de M. Gaillard. (*Rev. Ethnogr. Sociol.*, 1912) qui voit dans le *Djebnou* un *Addax*.

6 Le *Shesaou* avait été interprété par F. Lenormant (*Les premières civilisations*, i, 1874, p. 325) comme se rapportant au *Nangueur* (*Damalis senegalensis* Smith). Il est bien plus naturel de l'assimiler au Bubale, dont les restes ont été retrouvés par M. de Morgan (*Recherches sur les origines de l'Egypte*, 1897, p. 99) dans les débris de cuisine énéolithiques de Toukh, près d'Abydos (Haute-Egypte) et par MM. Lortet et Gaillard (*Arch. Mus. Hist. Nat. Lyon*, viii, 1903, p. 72, fig. 39-40) dans les momies de Saqqara.

Ces animaux étaient conduits le jour aux pâturages et enfermés le soir dans les étables, où finalement on les engraissait pour la boucherie. Ils se reproduisaient facilement sans doute dans un tel milieu. C'est ainsi qu'un bas-relief du tombeau de Noubhotep à Gizeh (IVe dyn.) nous montre, en effet, une Gazelle allaitant son petit parmi les bêtes d'un troupeau et ailleurs des pâtres portant dans leurs bras ou sur leurs épaules des faons d'Antilopes.

L'élevage de ces animaux ne semble avoir été florissant autrefois que sous les premières dynasties. C'est du moins ce qui paraît résulter des peintures qui ornent les tombeaux de l'ancien empire.

Celui de Sabou découvert à Sakkara par Mariette (début de la VIe dyn.) énumère comme se trouvant dans les propriétés du mort, à côté de 5.378 Bœufs d'âges et de races diverses, 1.308 *Oryx*, 1.244 *Addax* et 1.135 Gazelles.

Tous ces Ongulés ne semblent pas avoir joué un rôle égal chez les Égyptiens. L'*Oryx*, les *Gazelles*, l'*Addax* et le Bouquetin sont très fréquemment représentés, en tant qu'animaux privés, sur les monuments de l'ancien empire. Le Bubale ne semble avoir été observé que sur le tombeau de Manefer, à Sakkara (V^{e} dyn.), où un bas-relief nous montre des pâtres amenant aux scribes qui les enregistrent, avec les *Oryx*, *Addax* et Bouquetins, un *Bubalis boselaphus*. Mais, en général, le Bubale, comme le Mouflon à manchettes, ne nous est connu que par ses momies, qui voisinent avec celles des Gazelles dorcades et isabelles, des Bœufs, des Moutons et des Chèvres de races africaines : on aurait donc surtout élevé le Bubale et le Mouflon dans les parcs dépendant des temples [3]. L'un et l'autre, il est vrai, ont été reconnus par M. de Morgan [4] dans la station énéolihique de Toukh et là encore en compagnie du Bœuf, du Mouton et de la Chèvre, mais cette découverte ne va pas à l'encontre de ce que je viens de dire.

---

1 WILKINSON. *Manners and customs of the ancient Egyptians*, III, 7 et 8. — F. LENORMANT. *Les premières civilisations*, I, 1874, p. 326 et *Notes d'un voyage en Egypte*, p. 17. — LORET. *L'Egypte au temps des Pharaons*, 1889, p. 95. — DE MORGAN. *Recherches sur les origines de l'Egypte*, II, pp. 68, 97. LORTET et GAILLARD. *Arch. Mus. Hist. Nat. Lyon*, VIII, 1903, p. 77. — GAILLARD. *Rev. Ethnogr. Sociol.*, 1912.

2 LEPSIUS. — *Denkmaeler*, II, 69, 70.

3 LORTET et GAILLARD. — *Arch. Mus. Hist. Nat. Lyon*, VIII, 1903 p. 77.

4 *Recherches sur les origines de l'Egypte*, II, p. 99.

L'*Oryx* paraît avoir été, comme on l'a vu ci-dessus, semi-domestiqué antérieurement aux autres Antilopes, au Bouquetin et au Mouflon, si l'on s'en rapporte aux plus anciennes listes d'offrandes. Il demeura un animal privé à l'époque du moyen empire, alors qu'avait complètement cessé l'élevage de l'*Addax* et de la Gazelle. Les tombeaux des Beni Hassan (XIIe dyn.) nous montrent, en effet, des troupeaux de cette Antilope conduits par leurs bergers [1] ; celui de Noum hotep, en particulier, représente une scène d'engraissement de l'*Oryx* [2].

Nous savons par Columelle (Ier s. après J. C.) [3] que les Romains, continuant la tradition des Égyptiens, élevaient encore différentes espèces d'*Oryx*, de Cerfs et de Sangliers, avec des Daims et des Chevreuils, dans leurs *vivaria* [4]. Et, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, une reine d'Éthiopie, Persina, offrait, aussi bien pour les sacrifices aux dieux que pour les repas de ses convives, des troupeaux (ἀγέλας) d' Ορὐγων *Oryx* et de Γρύπων (litt. animaux courbés, bossus : Bubales), en même temps que des Bœufs, des Chevaux et des Moutons [5]. Le souvenir de l'élevage de l'*Oryx* par les Égyptiens subsistait, d'ailleurs, encore à cette époque, comme en témoignent les *Hieroglyphica* [6] d'Horapollo : il est dit, en effet, dans cet ouvrage que l'Ορυγος ἄσφράγισος (l'*Oryx* qui n'est pas marqué du nom de son maître) est seul mangé par les prêtres égyptiens. Enfin il n'est pas jusqu'au sens de son nom égyptien dont on ne trouve la trace dans les écrits des auteurs latins. Pline [7] fait précisément remarquer que l'Égypte appelle l'*Oryx feram* (la bête sauvage) : tel est bien, comme on l'a vu, le sens du mot *Ma*.

M. Gaillard [8] a très heureusement démontré, dans un travail récent, que sur le bas-relief du tombeau de Méra, à Sakkara (VIe dyn.), les sculptures représentent, lorsqu'on les examine de haut en bas, les différents stades d'amélioration, dans le temps, des principaux animaux domes-

---

1 Lepsius. — *Loc. cit.* 129.
2 *Id.*, 132.
3 *De re rustica*, IX.
4 V. aussi Varron. *De re rustica*, III, 2, 3, 13.
5 Héliodore, X.
6 I, 46.
7 I, 46.
8 *Rev. Ethnogr. Sociol.*, 1912.

tiques : aux registres supérieurs, l'on voit, tenus en laisse par des serviteurs, la Chèvre et le Bœuf, qui étaient certainement alors des animaux parfaitement domestiqués [1], plus bas viennent l'*Oryx*, l'*Addax*, le Bouquetin et la Gazelle, retenus par un collier et un lien attaché à une boucle fixée dans le sol ; enfin au registre inférieur sont figurées des Hyènes ligotées ou muselées, maintenues fortement par les esclaves chargés de les gaver [2].

L'ordre dans lequel sont placés les animaux du registre superposé à celui des Hyènes dans le mastaba de Méra ne me paraît pas lui-même dû au hasard. De même que l'écriture égyptienne se lisait de gauche à droite, de même il faut placer dans la liste des animaux domestiques, immédiatement après le Bœuf, l'animal figuré le plus à droite sur le registre suivant, à savoir l'*Oryx ;* viennent ensuite l'*Addax*, le Bouquetin, la Gazelle.

On retrouve, en effet, exactement le même ordre sur un bas-relief du tombeau de Râ hotep, à Meidoum (IIIe dyn.) [3] :

Au registre supérieur, l'*O. leucoryx*,

Au registre intermédiaire, l'*Addax nasomaculata*.

Au registre inférieur, l'*Ibex nubiana*.

Il est bien naturel que l'*Oryx*, dont la domestication était presqu'aussi ancienne que celle du Bœuf et qui devait continuer à être nourri dans les étables égyptiennes bien plus tard que l'*Addax* ou que le Bouquetin, figure dans les listes avant ces animaux.

---

1 Comme, d'ailleurs aussi le Mouton, dont un troupeau est gravé avec des Bœufs, sur la plaque de schiste du Musée du Caire.

2 Je crois qu'il convient de rapprocher de l'usage égyptien de se nourrir de Hyène, la coutume qu'ont les Berbères sédentaires du Sud tunisien de manger de la viande de chien. Cette habitude remonte au Moyen Age : elle était répandue au XIIe s. dans toutes les oasis sahariennes, depuis le Djerid jusqu'au Tafilalet ; on y engraissait ces animaux avec des dattes et l'on y mangeait non seulement du Chien, mais aussi du Chacal. La cynophagie, dans l'Afrique du Nord, pourrait même remonter à une époque bien plus ancienne : au commencement du Ve s. av. J. C., Darius aurait, suivant Trogue-Pompée, envoyé aux Carthaginois des ambassadeurs pour leur interdire, entre autres choses, l'usage de la viande de chien ; peut-être faut-il entendre ici, non les colons phéniciens eux-mêmes, mais bien leurs sujets lybiens (par la suite la confusion des uns et des autres sous l'épithète punique fut très fréquente dans les auteurs classiques, comme, dans nos ouvrages modernes, sont taxés d'Arabes les Berbères même berbérophones d'Algérie).

3 PETRIE. — *Medum*, pl. XIV.

Il semble bien que si ces listes avec figures à l'appui indiquaient le degré de domestication des animaux élevés en vue de l'alimentation du peuple, elles donnaient aussi la notion de la valeur de ces animaux au point de vue religieux.

On a vu que le mot *ran* voulait dire animal domestique (élevé dans une étable). Mais ce mot veut dire aussi, suivant Loret, animal vierge, et c'est dans ce dernier sens qu'il s'est conservé en copte. J'interprète ce dernier sens comme exprimant l'idée d'animal convenable pour le sacrifice.

Ainsi à l'origine même de la domestication apparaît une idée religieuse.

Et ce pourrait bien être cette idée que nous voyons se perpétuer dans la momification d'animaux qui, comme le Bubale ou le Mouflon, étaient encore élevés dans les enceintes sacrées des temples à une époque où ils ne semblaient plus l'être dans les étables.

7. — *L'Oryx leucoryx semi-domestiqué par les Hébreux sous le nom d'Iachmour : limite nord-orientale de son aire de dispersion.*

La même idée pourrait bien aider à l'interprétation des versets 4 et 5 du chapitre XIV du *Deutéronome*. Les animaux prévus pour l'alimentation y sont classés dans l'ordre suivant : d'abord les animaux domestiques les plus communs et les plus anciens, le Bœuf, le Mouton, la Chèvre, puis l'*Aial*, le *Tsebi*, l'*Iachmour*, l'*Akko*, le *Dison*, le *Theo*, le *Zemer* [1]. Seuls l'*Aial*, le *Tsebi* et l'*Iachmour* se retrouvent, toujours après le Bœuf et le Mouton, dans la liste donnée par le premier livre des Rois [2], des viandes fournies journellement à la maison de Salomon. C'est donc que l'on consommait plus souvent de leur chair que de celle de l'*Akko*, du *Dison*, du *Theo* et du *Zemer*.

J'ai montré ailleurs [3] qu'il ne pouvait s'agir, dans le

1 A la suite de cette énumération il est dit : « Et vous mangerez d'entre les animaux tous ceux qui ont l'ongle divisé et le pied fourchu et qui ruminent. » (*Deutéronome*, XIV, 6). C'est donc que la liste précédente, *loin de comprendre tous les animaux dont les Israélites pouvaient se nourrir, ne renfermait que les noms de ceux dont la consommation était la plus fréquente.*

2 V, 3.

3 *Rev. Africaine*, 1912, p. 494.

texte des Rois, que d'animaux domestiques, ou au moins semi-domestiques. Je tends maintenant à étendre cette conclusion à toutes les bêtes figurant dans la liste du *Deutéronome*. Je crois de plus que, dans cette liste, les Ruminants sont classés suivant l'état d'avancement de leur domestication, comme sur les bas-reliefs du tombeau de Mera.

Je me suis longuement étendu dans l'article publié par la *Revue Africaine* en 1912 sur l'ancienneté de la domestication du Daim, l'*Aial* des Hébreux et des Phéniciens. Je n'y reviendrai pas ici.

Il ne fait guère de doute que le *Tsebi*, qui vient après l'*Aial* dans les listes de la Bible, ne soit une Gazelle. L'on sait avec quelle facilité l'on élève cet animal encore aujourd'hui. L'on a vu, d'autre part, qu'il avait été domestiqué par les anciens Egyptiens. Il n'y a rien d'étonnant dès lors à ce qu'il l'ait été également en Syrie et en Palestine.

Nous possédons, d'ailleurs, un témoignage irrécusable de l'élevage de la Gazelle en Palestine. Les fresques du tombeau de Khnoumhotpou, à Beni Hassan (XIIe dyn.), nous montrent, en l'an 6 de Sesostris II, (3.000 ans av. J. C. suivant les uns, 1.900 suivant les autres), le cheikh Abisa, accompagné de son clan d'Amou (Chananéens), aux traits sémitiques accentués, se présentant devant Khnoumhotpou, comte de Menaatchoufou, et lui apportant en présent une Gazelle (Gazella dorcas L.) et un Bouquetin (*Ibex nubiana* J. Cuv.) tenus attachés en laisse[1].

La détermination zoologique d'*Iachmour* a fait lobjet de nombreuses discussions : le nom de cet animal a été traduit par Bubale, par Chèvre sauvage, par Buffle, par Daim, par Onagre.

L'*Iachmour*, l'animal dont la semi-domestication chez les Hébreux était la plus avancée avec celle de l'*Aial* et du *Tsebi*, doit être un de ceux qui figurent le plus communément comme bête privée sur les monuments égyptiens, à savoir l'*Oryx*, l'*Addax* ou le Bouquetin.

Damir inscrit اليحمور le *Iachmour* ou يامعور *Iamur* au nombre des espèces de بقر الوحشي *Beqer el Ouahch*, avec ال يل l'*Ail*, المها le *Maha* et الثيثل

1 MASPERO. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, I, pp. 468, 469.

le *Taithal*. Il le décrit comme habitant les bords de l'Euphrate et changeant de bois chaque année : il aurait donc en vue le *Cervus (Dama) Mesopotamiae* Brook.

Aujourd'hui les Arabes confondent sous le nom de *Beker el Ouach*, le *Cervus elaphus barbarus*, l'*Addax nasomaculata*, le *Bubalis boselaphus* et l'*Oryx leucoryx*. Or *Maha* est le nom de l'*Addax* dans tout le Sahara, *Aial*, celui du Cerf en Berbérie, du Daim en Palestine et *Teitel* serait l'appellation du Bubale chez les Arabes du Bornou, si l'on s'en rapporte à Nachtigal. Quant au *Iamur* dont Ibn Saida dit qu'il n'a qu'une seule corne, ce qui est un souvenir de la légende de l'*O. leucoryx* d'Aristote, de Pline, etc., ce pourrait être, dans les pays à l'ouest de la Mésopotamie, l'*O. leucoryx*.

Cette conclusion serait bien en harmonie avec les déductions auxquelles conduit l'examen des monuments égyptiens. L'*Oryx*, le plus ancien des animaux semi-domestiques de l'ancienne Égypte, celui qui continua à être élevé dans cette contrée, alors que l'*Addax*, la Gazelle et le Bouquetin ne l'étaient plus, devait tout naturellement figurer à l'une des premières places dans l'énumération des animaux privés des Hébreux.

Des objections de divers ordres n'en peuvent pas moins être opposées contre cette manière de voir.

Il semble y avoir en quelque sorte contradiction entre l'interprétation que je donne de l'hébreu *Iachmour* (litt. animal rouge) correspondant à l'*O. leucoryx* et celle de l'égyptien *Ma hes* (litt animal blanc) dont l'identité avec l'*O. leucoryx* est parfaitement démontrée. Mais cette contradiction est plus apparente que réelle. L'*O. leucoryx*, en effet, a le pelage blanchâtre, relevé de *couleur rouille ou rougeâtre* sous le cou, aux épaules, à la naissance des jambes antérieures et sur les côtés latéraux de l'abdomen ; cette teinte devient diffuse vers la croupe et sur les cuisses.

L'analogie des mots *Iachmour* et *Chmour* (arabe : *Hamar*), ce dernier désignant l'Ane, confirme en quelque sorte mon interprétation. L'Ane d'Orient qui, par l'Egypte, a pénétré jusque dans le Sahara constantinois, a son pelage qui varie d'une teinte blanchâtre à une teinte rosée, voir même bleutée.

Une autre objection peut être tirée de la répartition géographique actuelle de l'*O. leucoryx*. Cette espèce a bien été indiquée par Tristram dans sa *Fauna Palestinae*

(1884)[1], mais elle n'a plus été rencontrée depuis en Syrie. Aussi Lydekker[2] a-t-il récemment contesté sa présence dans cette contrée, comme aussi celle de l'*Addax nasomaculata*. Cependant il demeure infiniment probable que l'*O. leucoryx*, comme la plupart des formes caractéristiques du milieu steppo-désertique saharien, *Gazella dorcas*, *Bubalis boselaphus*, etc., a dû habiter, au cours des temps historiques, l'Aram, si même il ne l'habite pas encore. En tous cas une forme très voisine de l'*O. leucoryx*, l'*O. beatrix* Gray[3], vit actuellement dans le sud de l'Arabie (Mascate, etc.)[4].

8. — La distribution géographique des Oryx actuels : limite sud-occidentale et nord-occidentale de l'aire de dispersion de l'O. leucoryx.

L'*O. beatrix* est la plus petite espèce du genre (hauteur au garot : $0^m 87$). Par la forme de ses cornes légèrement courbées en arrière, elle est intermédiaire entre les deux groupes de l'*O. beisa* à cornes rectilignes et de l'*O. leucoryx* aux cornes infléchies en arrière et en bas.

En raison de ces caractères, l'*O beatrix* pourrait être tenu comme relativement voisin du type ancestral des *Oryx*. Et l'Arabie serait donc plus proche du centre originel des *Oryx* que les diverses contrées de l'Afrique.

En dehors de l'*O. beatrix*, le genre *Oryx* compte actuellement quatre espèces, dont deux *O. beisa* Rüppel et *O. callotis* Thomas peuvent être considérées comme de simples variétés d'une même espèce. Avec l'*O. Oryx* Pallas (*O. Capensis* Ogilby, *O. gazella* Gray, le *Gemsbock*), elles forment un groupe qui s'oppose à celui des *O. leucoryx* et *beatrix* par ses cornes rectilignes *(O. beisa)* ou presque rectilignes *(O. oryx)* et par son pelage foncé, gris roux laqué *(O. beisa)* ou jaune doré *(O. oryx)* au lieu d'être blanc pur *(O. beatrix)* ou blanc jaunâtre avec des zones roux marron clair *(O. leucoryx)*.

---

1 P. 5.

2 *Field*, cx, 1908, p. 249.

3 Trouessart (*Catalogus mammalium tom viventium quam fossilium*, 1898-9, 1904-5) considère même l'*O. beatrix* comme une simple variété d'*O. leucoryx*.

4 Les autres animaux de la liste du *Deutéronome* peuvent être, l'*Akko*, l'*Ibex nubiana* ou *Beden*, et plus dubitativement, le *Dison*, l'*Addax nasomaculata*, le *Theo*, le *Bubalis boselaphus*, le *Zmer*, l'*Ammotragus lervia* ou Mouflon à manchettes.

A ces différences de nuance correspondent des habitats distincts : régions steppo-désertiques *(O. beatrix, O. leucoryx)*, savanes *(O. beisa, O. oryx)*.

O. beisa et *O. callotis* sont localisés dans l'Afrique orientale, la première entre Dongola-Souakim et la rivière Tana, dans l'Erythrée, l'Abyssinie, le pays des Somali et des Galla, la seconde, entre la rivière Tana et le Kilimanjaro, dans le pays des Massaï.

O. oryx type semble habiter toute l'Afrique australe ; sa variété *gazella* (l'Algazelle) ne se trouverait que dans les régions du Sénégal et du Niger.

Immédiatement au nord de ces fleuves, ainsi que dans l'Aïr, les aires des *O. oryx (gazella)* et *leucoryx* entrent en contact, comme l'a indiqué Barth.

Suivant cet explorateur, « la grande Antilope aux longues cornes *(Antilope leucoryx)*, dont la peau sert aux Touaregs pour confectionner leurs boucliers, a pour véritable patrie les vastes plateaux qui s'étendent au-delà des plaines sablonneuses de la bordure sud du Sahara. L'*Antilope oryx*, plus grande, moins belle, ne s'avance guère que jusqu'aux limites méridionales de l'Aïr » [1].

L'*O. leucoryx* se retrouve plus à l'ouest au voisinage de Gao, où elle est connue des Touaregs sous les noms de *Lymbe* et de *Aschamel*. Plus à l'est, Nachtigal [2] l'indique au Tibesti, où elle est appelée *Touroui Zode* et au Borkou, où on la nomme *Beker el Ouach* et *Bou Rakaba* (père du cou).

Nachtigal fait remarquer que le cuir de l'*O. leucoryx* sert dans l'Aïr à la fabrication, non seulement de boucliers, mais aussi de semelles de souliers destinées à l'exportation dans les pays voisins, tels que le Fezzan, où l'on marche chaussé. Il semblerait donc que l'aire de dispersion de l'*O. leucoryx* n'atteignit pas le Fezzan, de nos jours tout au moins.

Par contre, cette Antilope vit sûrement dans le Sud marocain, dans l'ancien pays des *Lamta*, et peut-être se retrouve-t-elle dans l'Extrême Sud tunisien.

---

[1] *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855.* Traduction ITIER, 1860, 1, pp. 202, 288-9. V. aussi FOUREAU. *Documents scientifiques de la Mission saharienne*, 1905, p. 1.006 et suiv.

[2] Le *Wadan* dont parle également BARTH et qu'il rapporte à l'*O. gazella* est en réalité l'*Ammotragus lervia*, le Mouflon à manchettes.

Au Quaternaire, elle remontait dans l'Atlas jusqu'à Taza, dans les Ksours et à Constantine ; il en était déjà ainsi au Pliocène supérieur. Le même fait se vérifie, d'ailleurs, pour la plupart des espèces de la faune steppo-désertique, *Gazella dorcas*, *G. isabella*, *G. dama*, *Bubalis boselaphus*, *Ammotragus lervia*. Seules les formes spécialement adaptées à la vie dans les dunes, *Gazella leptoceros*, *Addax nasomaculata*, sont inconnues dans la faune quaternaire barbaresque.

Des découvertes ultérieures pourront modifier les limites de la dispersion de l'*O. leucoryx*, telles que je viens de les indiquer, tant en ce qui concerne son habitat actuel, que son extension au Pliocène et au Quaternaire, mais il m'a semblé opportun, vu le rôle considérable que cette espèce a joué et joue même encore dans une certaine mesure au point de vue utilitaire en attendant des précisions qui nous manquent de fixer dans l'état actuel de nos connaissances, ce que nous savons de son passé et de son présent.

9. — *L'Addax nasomaculata en Berbérie.*

Si l'*Addax* est inconnu à l'état fossile en Berbérie, sa présence aux confins de l'Algérie, du Maroc et du Sahara, pendant l'ère quaternaire, est attestée par une gravure rupestre relevée par M. le lieutenant Voinot [1] à la station d'Aïn Memnouna, entre la Zousfana et le Guir.

L'*Addax* a, d'ailleurs, été signalé par la plupart des auteurs anciens qui se sont occupés de l'Afrique Mineure. Hérodote [2], qui l'appelle Ορυες [3], dit qu'il habite le pays des Lybiens nomades, c'est-à-dire le Sahara, et que l'on l'on se sert de ses cornes pour faire des lyres. Cette dernière affirmation se retrouve dans Pline [4], qui lui donne le nom de *Strepsiceros* [5] et qui nous apprend que *Addax* était la désignation que lui donnaient les Africains.

L'*Addax* figure également sur une mosaïque romaine de Tébessa [6].

1 Gautier. — *Sahara algérien*, 1908, p. 99, fig. 18-1.

2 iv, 192.

3 Gsell. — *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, i, 1913, pp. 120-121.

4 viii, 214 ; xi, 124.

5 Ce nom se retrouve dans Symmaque, *Lettres*, ix, 144.

6 De Pachtere. *Inventaire des mosaïques d'Algérie*, n° 3. — Gsell. *Musée de Tébessa*, pl. ix.

Il habite actuellement le Sahara septentrional et central [1] jusqu'à la hauteur de l'Adrar des Iforas [2] et de l'Aïr [3], vers le 18e de latitude N. Vers le nord, son habitat paraît limité par les localités de Rhadamès, Bir Aouïn (S. de Douz), Beresof (S. d'El Oued), Aïn Tabia (S. d'Ouargla) [4]. Vers le N.-O., sa présence, certaine dans le Sud oranais [5], reste douteuse dans le Sud marocain. Vers l'ouest, Bissuel [6] indique la région de l'Arref Ahnet. Du côté de l'est, Duveyrier [7] le signale du pourtour du Tassili des Azzer. De là, son aire d'extension atteint l'Égypte (régions à l'ouest du Caire et lacs Natron), la Nubie, le Dongola, le Nord de l'Arabie et la Syrie.

Il est confiné dans les pays de grandes dunes, que ses larges sabots lui permettent de parcourir rapidement sans s'enfoncer dans le sable : il y vit en hardes parfois assez nombreuses. Comme l'*Oryx*, il se passe assez facilement de boire pendant l'été, se contentant des principes aqueux contenus dans les végétaux dont il se nourrit.

Les Arabes du Sud algérien et tunisien l'appellent *Meha* [8] ou *Beqer el Ouach*, les Touareg, *Amellal* [9] (Azger),

---

1 TRISTAN. *Great Sahara*, 1860, p. 387. — FOUREAU. *Documents scientifiques de la Mission saharienne*, 1905, pp. 997, 1.001. — HARTERT. *Novit. Zool.* XX, 1913, p. 35.

2 CHUDEAU. — *Sahara oranais*, 1909, p. 201.

3 BARTH. — *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, 1866, II, p. 77. — NACHTIGAL. *Sahara et Soudan*, 1881, p. 289.

4 SHAW. *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, 1743, I, p. 314. — LOCHE. *Catalogue des Mammifères et des Oiseaux observés en Algérie*, 1858, p. 13 ; — *Rev. marit. et coloniale*, 1860, p. 154 ; — *Mammifères de l'Exploration scientifique de l'Algérie*, 1867, p. 69. — LATASTE. *Actes Soc. Linnéenn Bordeaux*, XXXIX, 1885 sep., p. 171 ; — *Mammifères de l'Exploration scientifique de la Tunisie*, 1887, p. 37. — VALÉRY MAKET. *Bull. Soc. Languedocienne Géogr.*, 1886, p. 129. — PEASE. *Proc. Zool. Soc.*, 1896, p. 810-1, fig. 1. — JOHNSTON. *Proc. Zool. Soc.*, 1898, p. 352. — CORNETZ. *Bull. Soc. Géogr. Alger*, III, 1898, p. 159, carte. — RIVIÈRE et LECQ. *Manuel pratique de l'agriculteur algérien*, 1900, p. 795. — PLANCHARD. *La Tunisie au début du XXe siècle, Zoologie*, 1904, p. 137. — TROUESSART. *Caus. Soc. Zool. France*, I, n° 10, 1905, p. 410.

5 MARÈS in PUCHERAN. *Bull. Soc. Philom.*, 1857, p. 103. — DE COLOMB. *Exploration des Ksours et du Sahara de la province d'Oran*, 1858.

6 *Les Touaregs de l'Ouest*, 1888, p. 66.

7 *Les Touaregs du Nord*, 1864, p. 225.

8 LIAMEE SHAW. — *Voyage dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, I, 1743, p. 314.

9 Litt. blanc. Aussi LYON (*Voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale en 1818, 1819 et 1820*, 1821, p. 237-9), qui l'a observé dans les régions du Fezzan et des monts Ouadan (N.-E. de Sokna), l'appelle-t-il le *Buffle blanc*.

Tihammin (Taitoq), *Tamita*, les Toubous, *Touroue tchongi*, les Arabes du Senaar et du Kordofan, *Abou akash* ou simplement *Akash*, nom que l'on a rapproché de celui d'*Addax* donné par Pline.

De même que l'*Oryx*, il avait été semi-domestiqué par les anciens Egyptiens qui l'appelaient *Noudou* ou *Djebnou* [1].

Il est assez probable que l'*Addax* a été également connu des Hébreux qui le nommaient *Dison*, comme l'a proposé Bochart [2].

10. — L'Hippotragus equinus en Berbérie.

La présence du genre *Hippotragus* (= *Œgoceros*) en Berbérie, au Quaternaire, n'a pas été jusqu'à ce jour clairement démontrée. C'est à tort, semble-t-il, que Pomel [3] a attribué à ce genre divers noyaux osseux de cornes des grottes d'Oran. Ces restes fossiles proviendraient plutôt d'un *Cervicapra* et d'un *Kobus*. De même, la gravure rupestre rapportée par ce paléontologiste à un *Œgoceros* me semble correspondre en réalité à une Gazelle, *Gazella isabellina* Gray.

Par contre, il est possible que l'*Hippotragus equinus* ait été figuré sur des gravures rupestres étudiées par M. Solignac au Khanguet el Hadjar, au sud de Guelma [3], gravures rupestres que notre confrère se propose de faire connaître dans un important mémoire en préparation. (Fig. 9.)

L'*Hippotragus equinus* n'est d'ailleurs pas totalement inconnu à l'état fossile dans l'Afrique du Nord : sa variété *Bakeri* Heuglin, qui vit encore dans la Haute Nubie, a été reconnue parmi les ossements trouvés dans les kjoekkemmoeddings de Toukh (Haute Egypte) par M. de Morgan [4].

Au Pliocène, un *Hippotragus* habitait déjà l'Égypte, l'*H. Cordieri* Gerv., qui est également connue de France. Cette espèce est aussi connue du Miocène supérieur d'Italie.

---

1 GAILLARD. — *Loc. cit.*

2 *Hierozoïcon*, III, 2.

3 Ces gravures avaient déjà été publiées par DE VIGNERAL (*Ruines romaines du cercle de Guelma*, 1867, pl. IX-X). Les dessins très schématiques donnés par cet auteur ne permettaient guère d'assimilations zoologiques. Ils avaient induit en erreur POMEL (*Caméliens et Cervidés*).

4 *Recherches sur les origines de l'Egypte*, 1897, p. 99.

L'aire de dispersion du genre s'étendait jusqu'à l'Inde au Miocène supérieur (*H. sivalensis* Lydekker du Penjab

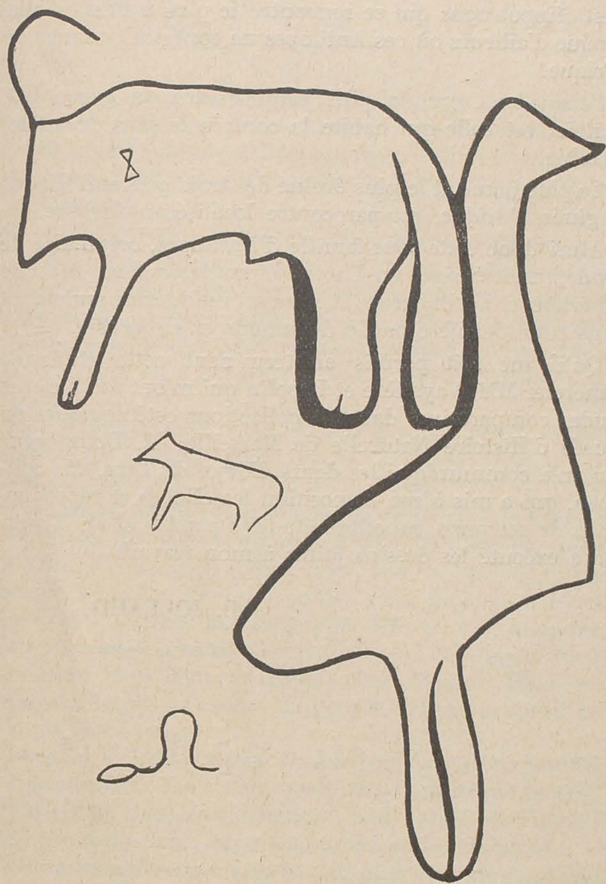


Fig. 9

Gravure rupestre d'*Hippotragus equinus* (?) Khanguet el Hadjar, près de Guelma, à l'état fossile. *Réduction* au 1/10e.)

et des Sivalik). Aujourd'hui elle est limitée à l'Afrique depuis la Nubie jusqu'au Cap (*H. equinus* Smith et ses variétés, *H. leucopheus* Pallas et *H. Bakeri* Heuglin).

11. — *Conclusions*

Des trois genres de la sous-famille des Hippotraginés, c'est *Hippotragus* qui se rencontre le plus à l'Est, à une époque d'ailleurs où ces Antilopes ne sont pas connues en Afrique.

Parmi les *Oryx*, la plus petite espèce du genre l'*O. beatrix*, est celle qui habite la contrée la plus orientale, l'Arabie.

Le plus jeune et le plus évolué des trois genres d'Hippotraginés, l'*Addax*, est par contre localisé en Afrique.

Ainsi donc cette sous-famille d'Antilopes, originaire de l'Inde, aurait émigré en Europe et en Afrique au Miocène supérieur et au Pliocène, et se serait maintenue seulement dans cette dernière partie du monde et en Arabie.

Qu'il me soit permis en terminant cette étude de remercier MM. Vayssière et Repelin qui m'ont facilité mes études comparatives dans les collections ostéologiques du Musée d'Histoire Naturelle de Marseille, M. Doumergue qui m'a communiqué les dents d'Oryx de Taza, M. Solignac, qui a mis à ma disposition les clichés et reproductions de gravures rupestres étudiées par lui et M. Tissot, qui a exécuté les dessins joints à mon travail.

L. JOLEAUD,

Docteur ès-sciences.

LE FILALI . . .

Sa Préparation

Les peaux de caprins (chèvres, boucs, chevrettes et chevreaux) provenant de la boucherie ou des dépouilles de bêtes mortes accidentellement, sont l'objet d'un commerce très actif entre l'Algérie, la Métropole et même l'étranger.

Depuis la guerre, la France seule utilise ces sous-produits de notre élevage colonial. Les peaux manchons, c'est-à-dire celles que les bouchers ou les pasteurs offrent au commerce, sont salées et séchées. C'est sous cette forme-là qu'elles sont livrées au négoce qui les achète à la douzaine et à des cours variant avec le poids à la douzaine.

Mais si une grosse partie de nos peaux de caprins est absorbée par l'exportation, un stock assez notable est utilisé en Algérie par l'industrie du *Filali.*

Le *Filali* est un cuir rouge garance provenant de la peau de bouc ou de chèvre, ouvrée, c'est-à-dire tannée après épilation et colorée en rouge. C'est avec le filali que l'on fabrique les selles de nos spahis, leurs houzeaux, leurs « djebiras ». Depuis quelque temps, les peaux de moutons délainées sont transformées en filali ; on les reconnaît à leur grain et à leur épaisseur plus réduite. Elles ne sauraient remplir le même usage que le filali en peau de bouc ou de chèvre.

Jusqu'ici le Tafilalet seul semblait détenir le monopole de la production de ce cuir, mais, depuis quelque temps, l'industrie du filali s'est installée à Beni-Ounif, au Figuig, et à Colomb-Béchar, importée par les juifs tafilaliens.

Nos tanneurs reconnaissent au filali des qualités de tannage incontestables ; aussi, en cette période de cherté des cuirs, la demande en filali semble dépasser l'offre ; les peaux, à peine en fosse, sont retenues, avant même que d'être achevées. On commence même à demander à nos fabricants de filali des peaux non teintes. Les manipulations qui vont de l'épilage à la teinture s'arrêtent à la teinture exclusivement. Les peaux convenablement tannées et souples sont ainsi livrées blanches au commerce.

L'industrie de la chaussure, qui ne dispose plus de matière première suffisante pour fabriquer les tiges et les empeignes, utilise avec avantage le cuir de nos caprins dont la résistance et la souplesse les rendent propres à la fabrication des chaussures.

Tannage et Teinture des Peaux de Caprins destinées à fournir le cuir filali

Les peaux de caprins, retournées en doigt de gant lors du dépouillage des animaux, forment ce que, dans le commerce, on appelle des peaux « manchons », c'est-à-dire ayant la surface poils en dedans et la surface cuir ou chair en dehors.

Ces peaux, telles qu'elles proviennent de la boucherie ou des mains du pasteur, sont salées du côté cuir et mises à sécher à l'ombre. Elles deviennent alors rigides et peuvent se conserver très longtemps.

C'est dans cet état que le tanneur filalien les achète pour son industrie lorsqu'il ne dispose pas de peaux fraîches venant directement des tueries. De toutes façons, il s'agit de faire subir à ces peaux, qu'elles soient fraîches ou déjà salées et séchées, toutes les manipulations utiles, sans que, dans l'intervalle, elles subissent la moindre détérioration.

Épilage. — Les poils, qui tiennent très bien sur les peaux fraîches et sur les peaux sèches, doivent pouvoir s'arracher à la main. Pour arriver à ce résultat, les peaux sont entassées dans une fosse : chaque couche est séparée de la couche immédiatement supérieure par une couche de gros sel ordinaire. Puis, la fosse est remplie d'eau de façon à ce que toute la masse soit immergée. Le sel ne tarde pas à se dissoudre et à transformer l'eau en une saumure dont on peut assurer la saturation par une addition complémentaire de sel marin. Le liquide est de temps en temps agité pour le faire entrer en contact plus intime avec les peaux qu'il recouvre. La durée d'immersion est reconnue suffisante quand une des peaux retirée se laisse facilement épiler par un simple raclage. En général, quatre ou cinq jours après immersion dans la saumure, les peaux peuvent être épilées.

On tend la peau sur une table ou une planche et l'on procède au raclage épilatoire. Les poils sont, au fur et à mesure, recueillis.

Notons que les Filaliens sont tout à fait primitifs dans leurs procédés. Leurs fosses sont constituées par des baquets ou par des tonneaux enclavés dans le sol jusqu'au bord. En outre, pour racler les peaux, ils les étendent sur le sol, alors que, par un dispositif simple, ils pourraient employer un chevalet sur lequel ils se placeraient devant une planche inclinée. La peau serait étendue sur cette planche et l'opérateur, à cheval sur le chevalet, et armé d'une lame incurvée, à bord émoussé, maniée des deux mains, raclerait le côté poils en manœuvrant de haut en bas.

Tannage. — Les peaux, ainsi épilées, plus ou moins parfaitement, sont rincées convenablement soit dans la saumure, soit dans l'eau ordinaire. On les entasse ensuite dans une deuxième cuve ou baquet, en les enduisant sur les deux faces avec de la pâte de dattes mûres, mielleuses, à raison de un kilogramme de dattes pour six peaux. A Colomb-Béchar, les tanneurs filaliens emploient de préférence la variété de dattes dites *Feggouse* qu'ils trouvent sur place à raison d'environ 0 fr. 50 le kilogramme. Tous les jours on pétrit les peaux ainsi enduites, en les saupoudrant de sel sur une face puis sur l'autre : les peaux sont toujours en manchons, mais épilées. Elles se gonflent, prennent de l'épaisseur et offrent la consistance du gras-double que l'on a blanchi. Le contact avec la purée de dattes doit avoir une durée de douze jours en moyenne.

Après ce contact avec la purée de dattes, on rince les peaux soit avec de la saumure, soit avec de l'eau ordinaire, puis on les place dans une troisième fosse renfermant un bain tannant.

On emploie le « tacahout » ou ââbda » que surtout le Tafilalet fournit et qui se vend en ce moment à Béchar à raison de 60 francs les cent kilogs. Pour six peaux, il en faut, suivant leur taille, de 6 à 10 kilogrammes. Les peaux sont saupoudrées de « tacahout », préalablement pulvérisé, sur leur face cuir et empilées. On les recouvre ensuite d'eau jusqu'à immersion et on laisse le tout macérer de six à dix jours.

On retire ensuite les peaux, on les ouvre suivant la ligne ventrale et on les expose sur des cordes, au soleil, durant une demi-heure à une heure.

Le tannage est terminé.

Huilage et Teinture

Huilage. — Une fois séchées, on enduit les peaux, du côté épilé, d'huile alimentaire, en opérant avec la main des pressions pour incorporer la matière grasse dans la trame. On passe ensuite une lame de champ, en râclant l'excès d'huile. On sèche un peu les peaux ainsi traitées et on les recoud la face épilée en dedans, à la manière d'outres.

Teinture. — On verse ensuite dans la peau environ un demi-litre d'eau dans laquelle on a fait dissoudre trente grammes de garance par litre et une pincée d'alun comme mordant. On agite le liquide pour qu'il arrive au contact de toute la surface interne de cette sorte d'outre. La coloration rouge se réalise en quelques minutes.

On répète l'opération en introduisant dans la peau une solution de « cheb el koheul » alun noir. Ce « cheb el koheul » se présente sous la forme d'une pierre noire plus compacte et plus lourde que le machefer, son odeur rappelle un peu celle du pentasulfure de potassium. C'est encore au Tafilalet qu'on fabrique le « cheb el koheul ».

Ce produit est tiré d'une grande salsolacée, bien connue en Algérie, le *guettaf* (*Atriplex Halimus* L.). Le guettaf est brûlé et réduit en cendres que l'on fait bouillir dans l'eau jusqu'à épuisement du liquide. On laisse ensuite refroidir ; la masse pâteuse se solidifie et prend l'aspect décrit plus haut.

L'alun ordinaire et le «cheb el koheul» agissent comme mordants.

Telles sont les différentes manipulations que l'on fait subir aux peaux de caprins pour obtenir le cuir filali.

A. BEN DANOU, C. BEN DANOU.

Vétérinaires.

13 Octobre 1917.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 1er Décembre 1917 au 31 Mai 1918

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION barométrique moyenne (1)	TEMPÉRATURE			TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en m/m	PLUIE		VENTS		NÉBULOSITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum	moyenne (2)				NOMBRE en millimètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Décembre (1917).....	728,2	7,0	13,4	10,2	5,6	64,0	403,2	79,5	14	E.	2,8	3,9	17,0	17
Janvier (1918)........	728,6	7,1	14,5	10,8	5,6	58,0	341,9	23,0	3	E.	2,3	2,7	16,5	22
Février —	726,4	7,5	15,3	11,4	6,8	70,0	222,3	15,0	3	E.	1,8	2,1	15,0	20
Mars —	725,3	7,7	14,7	11,2	6,6	68,0	282,6	111,3	11	E.	2,8	4,0	17,5	19
Avril —	725,4	9,1	17,7	13,4	8,1	65,0	244,0	48,1	11	E.	3,0	2,9	15,5	18
Mai —	725,2	11,1	21,1	16,1	9,4	74,0	227,0	25,0	5	S. E.	2,3	2,4	15,0	22
TOTAUX.....							1.721,0	301,9	47					118

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles *corrigées à zéro.*
(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles *corrigées.*

A. GUILLAUME.

STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

Étude des Vents du 1er Décembre 1917 au 31 Mai 1918

ROSE des VENTS	Décembre			Janvier			Février			Mars			Avril			Mai			TOTAUX du 1er juin au 30 novembre 1916	TOTAUX du 1er juin au 30 novembre 1917
	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir		
N.	17	2	0	15	0	0	11	0	0	14	2	1	4	0	1	2	0	0	70	69
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. E.	13	3	1	16	3	1	15	1	1	13	0	0	22	2	2	25	0	0	50	118
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	0	16	20	0	18	19	1	15	17	3	22	20	2	15	15	0	10	10	69	203
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	1	9	10	0	8	9	1	11	9	0	6	7	0	13	12	4	21	21	113	142
S. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S.	0	0	0	0	2	2	0	1	1	1	1	2	2	0	0	0	0	0	178	12
S. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	16	0
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	33	2
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	17	0
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	31	31	31	31	31	31	28	28	28	31	31	31	30	30	30	31	31	31	546	546

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

Séance du 7 Janvier 1918

Présents : MM. Doumergue, Général Baschung, Flahault, Commandant Bérenger, Pock, Tournier, Dangles, Kriéger, Lemoisson, Pellet, Pérez.

Absents excusés : MM. Arambourg, Huot, Roux-Freissineng, mobilisés ; René-Leclerc.

Absents : MM. Déchaud, Abbé Fabre, Pontet, Dr Sandras.

Le procès-verbal de décembre est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président exprime au Comité et à tous les membres de la Société ses meilleurs souhaits de Nouvel An. Il forme des vœux pour que l'année 1918 voie la fin de l'horrible guerre qui désole le monde et que la victoire impose la paix à laquelle nous avons droit.

Le Président donne des nouvelles de M. le Commandant Voinot, sur le front, de M. le Capitaine Bernard, remis de ses glorieuses blessures, décoré de la Légion d'Honneur et de la Croix de guerre, du capitaine Arambourg, de M. Levain, notre ancien collègue. Tous se rappellent à nos bons souvenirs.

Il renouvelle ses condoléances à notre collègue M. Dupuy qui vient de perdre un de ses beaux-frères.

Après l'examen de quelques questions d'ordre intérieur, le Président présente les ouvrages entrés en bibliothèque :

De M. Rallier du Baty : *Voyage aux Kerguelen* (édition anglaise).

De M. le docteur Carton : Cinq brochures sur l'archéologie de la Tunisie.

De M. le Général Poeymirau : *Notice sur la région de Meknès.*

De la librairie Leroux : *Le Croissant sur la tranchée*, par M. Enfrey.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Le Secrétaire général,
Signé : BÉRENGER.

Le Président,
Signé : DOUMERGUE.

Séance du 4 Février 1918

Présents : MM. Doumergue, Général Baschung, Flahault, Commandant Bérenger, Pock, Tournier, Dangles, Dupuy, Abbé Fabre, Kriéger, Pellet, Pérez.

Absents excusés : MM. Arambourg, Huot, Roux-Freissineng, mobilisés ; René-Leclerc.

Absents : MM. Déchaud, Pontet, Dr Sandras.

Le procès-verbal de janvier est lu et adopté.

En ouvrant la séance, le Président propose au Comité d'envoyer une adresse de respectueuse bienvenue au nouveau Gouverneur Général de l'Algérie, M. Jonnart.

La proposition est acceptée.

Le Président rappelle ensuite le décès de l'un de nos sociétaires, M. le docteur Lebon, médecin principal de 1re classe, directeur du Service de Santé du 20e Corps, ancien médecin-chef de l'hôpital militaire d'Oran.

Il donne des nouvelles de M. le Commandant Anfré, qui, après avoir été grièvement blessé, est heureux de pouvoir encore rendre des services à l'arrière.

Le Trésorier présente le projet de budget pour 1918. Pour l'équilibrer, le Comité est obligé d'engager les dernières ressources disponibles. Dans l'impossibilité de réunir l'Assemblée générale, il décide de faire entrer en recettes les intérêts de la réserve, aussi bien pour parfaire le déficit de 1917 que pour équilibrer le budget de 1918. Ce dernier se balance en recettes et dépenses à la somme de 4.064 francs.

La Bibliothèque a reçu deux ouvrages du plus haut intérêt :

De M. le Général Lyautey : *Annuaire économique et financier du Maroc* pour l'année 1917.

De M. le Gouverneur Général de l'Afrique équatoriale française : *Rapport général sur la Mission de délimitation de l'Afrique équatoriale française : Cameroun.*

Des remerciements sont renouvelés aux deux éminents administrateurs.

Le Secrétaire général, Signé : BÉRENGER.

Le Président, Signé : DOUMERGUE.

Séance du 6 Mars 1918

Présents : MM. Doumergue, Général Baschung, Flahault, Commandant Bérenger, Pock, Tournier, Dangles, Kriéger, Lemoisson, Pellet, Pérez.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, HUOT, ROUX-FREISSINENG, mobilisés ; Abbé FABRE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DÉCHAUD, DUPUY, PONTET, Dr SANDRAS.

Le procès-verbal de février est lu et adopté.

Le Président félicite d'abord notre très estimé et dévoué collègue M. FLAHAULT, vice-président, à l'occasion de la nomination de son frère Charles FLAHAULT, l'éminent professeur de botanique de la Faculté des Sciences de Montpellier, comme Membre non résidant de l'Académie des Sciences de Paris. Très sensible à cette manifestation, M. FLAHAULT remercie le Comité des marques de sympathie qu'il veut bien lui témoigner en cette circonstance.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. le docteur LESONNEUR, présenté par MM. Flahault et le docteur Jarsaillon.

Le Bureau des Affaires indigènes d'El-Aricha, présenté par MM. Doumergue et Pock.

Le Président entretient le Comité des multiples difficultés que nous aurons à surmonter pour continuer la publication du Bulletin. Le courant électrique fait défaut, le gaz manque et les cours des papiers subissent une hausse dont on n'entrevoit pas la fin.

La Bibliothèque a reçu :

De M. G. MARÇAIS : *Art musulman. Album de pierre, plâtre et bois sculptés.*

Les Poteries et Faïences de la qual'a des Beni Hammad, XIe siècle. — *Les Poteries et Faïences de Bougie* (Collection Debruge).

Des remerciements sont votés à l'auteur dont les savantes études sont toujours fort appréciées.

Le Secrétaire général, Signé : BÉRENGER.

Le Président, Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU 8 AVRIL 1918

Présents : MM. DOUMERGUE, Général BASCHUNG, FLAHAULT, Commandant BÉRENGER, POCK, TOURNIER, DANGLES, DUPUY, Abbé FABRE, KRIÉGER, PELLET, PÉREZ.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, HUOT, ROUX-FREISSINENG LEMOISSON, mobilisés ; RENÉ-LECLERC.

Absents MM. DÉCHAUD, PONTET, Dr SANDRAS.

Sont admis comme membres tiulaires : M. le docteur LESON-

NEUR et le BUREAU DES AFFAIRES INDIGÈNES d'El-Aricha présentés à la dernière séance.

Le Président donne lecture de la lettre par laquelle M. le Gouverneur Général remercie la Société des félicitations qu'elle lui a adressées.

Il fait part de la visite d'adieux de M. Raymond RALLIER DU BATY. Obligé de rentrer en France pour raisons de santé, l'intrépide explorateur et aviateur l'a chargé de remercier le Comité du bon accueil qu'il lui avait réservé. Nos meilleurs vœux l'accompagnent.

Au sujet du Bulletin, le Président n'a pu encore se mettre d'accord pour les prix. Il faudra attendre la venue en permission de M. Fouque, mobilisé en France.

Le Comité, pour témoigner de l'intérêt qu'il porte à l'Association des Familles nombreuses, demande à M. KRIÉGER, président, d'inscrire comme membre notre Société. Il est aussi souscrit un abonnement au journal « Pour la Vie » dont le but est le relèvement de la natalité en France.

La Bibliothèque a reçu :

De M. Jean MELIA : *L'Algérie et la Guerre.*

De M. CARCOPINO : *Les Castellas de la plaine de Sétif.*

De M. TRABUT : *Le Takaout et sa galle.*

De MM. BATTANDIER et TRABUT : *Plantes nouvelles du Maroc* recueillies par M. DUCELLIER.

De M. le Dr GUEBHARD : La suite de ses *Notes Provençales.*

Cette savante publication devra être lue aussi bien par les géologues que par tous ceux qui s'intéressent à l'origine de notre planète et de la constitution de son écorce terrestre.

M. FLAHAULT a offert : A. DOURS, *Hyménoptères du Nord de la France.*

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Comme les années précédentes, la séance de mai tiendra lieu d'Assemblée générale. Il ne sera pas procédé au renouvellement des membres sortants du Comité.

Le Secrétaire général,	*Le Président,*
Signé : BÉRENGER.	Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU 6 MAI 1918

Présents : MM. DOUMERGUE, Général BASCHUNG, FLAHAULT, Commandant BÉRENGER, POCK, LEMOISSON, PELLET, PÉREZ.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, HUOT, ROUX-FREISSINENG, mobilisés ; TOURNIER, DANGLES, Abbé FABRE, KRIÉGER, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. Déchaud, Dupuy, Pontet, Dr Sandras.

Le procès-verbal d'avril est lu et adopté.

Le Président rappelle que nous avons perdu un sociétaire, M. Chapelin, beau-père de M. Auzas ; que M. Pontet, notre collègue, vient d'être frappé par la mort de sa sœur. Aux familles en deuil, il renouvelle les condoléances du Comité.

Le monde géographique vient de perdre R. Vidal de La Blache, dont l'enseignement, les publications ont contribué à révolutionner la géographie. L'éminent géographe, en appliquant à la géographie les méthodes scientifiques, en lui donnant pour base la géologie, en a fait une science plus vivante, plus intéressante.

M. le Gouverneur Général ne peut encore, à son grand regret, nous accorder la subvention ordinaire, les Délégations n'ayant pas inscrit au budget les crédits destinés à subventionner les Sociétés savantes.

L'*Union Algérienne*, société amicale des Algériens résidant au Maroc, nous demande le service de notre Bulletin et le concours de notre publication. Satisfaction lui est donnée.

M. Flahault traduit et résume deux notices nécrologiques que la *Société Royale de Géographie* de Madrid a consacrées à deux de ses éminents directeurs : le R. P. Fita et l'ingénieur géographe D. E. Mier y Miura.

La présente séance tenant aussi lieu d'Assemblée générale, la parole est donnée à M. le Secrétaire général pour la lecture du rapport annuel. Comme d'ordinaire, ce rapport résume les travaux publiés dans notre Bulletin et expose la situation morale et financière de la Société pour l'année 1917.

M. le Trésorier donne ensuite communication du compte administratif pour l'année 1917.

Les recettes se sont élevées à	4.737f 90
Les dépenses —	4.352f 45
Excédent	385f 55

Le montant des cotisations recouvrées a atteint 2.952 fr. 45.

L'excédent de 385 fr. 55 ne représente nullement un boni réel, car il n'a été obtenu qu'en faisant entrer en recettes, conformément à la décision de février 1917, les intérêts de la réserve. En 1918, par suite de la suppression de la subvention du Conseil général, l'excédent sera remplacé par un déficit.

Aussi, à l'avenir, jusqu'au rétablissement des subventions, ce ne sera qu'avec beaucoup de difficulté que nous arriverons à joindre les deux bouts. En attendant, des économies ne

peuvent être réalisées que sur le Bulletin ; mais le coût en est si élevé que la réduction du nombre des fascicules n'est guère compensée par une diminution des dépenses. Nous ferons de notre mieux.

Quelle que soit la situation que nous imposeront les évènements, il nous restera la satisfaction de constater que le concours dévoué du plus grand nombre des sociétaires non mobilisés nous reste acquis ; aussi, que parmi les Sociétés savantes de France et d'Algérie, la nôtre est une de celles qui, jusqu'ici, ont le mieux tenu. Que tous ceux qui nous ont continué leur concours en soient remerciés.

Des félicitations sont votées au Secrétaire général et au Trésorier pour le zèle et le dévouement qu'ils apportent à remplir leurs fonctions. Le Président se fait un devoir d'associer à cet hommage les membres du Comité dont l'assiduité aux séances est un stimulant précieux pour ceux qui ont la charge d'assurer l'administration quotidienne de la Société.

Le Secrétaire général, *Le Président,*

Signé : BÉRENGER. Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU 6 JUIN 1918

Présents : MM. DOUMERGUE, Général BASCHUNG, FLAHAULT, Commandant BÉRENGER, POCK, TOURNIER, DANGLES, DUPUY, Abbé FABRE, KRIÉGER, LEMOISSON, PÉREZ.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, HUOT, ROUX-FREISSINENG, mobilisés ; RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DÉCHAUD, PELLET, PONTET, Dr SANDRAS.

Le procès-verbal de mai est lu et adopté.

Le Président renouvelle à notre dévoué Trésorier, M. POCK, les condoléances du Comité à l'occasion du deuil qui vient de le frapper en la personne de son beau-père. M. POCK remercie.

M. JOLEAUD, membre actif, demande à être admis comme membre à vie. Adopté.

A l'occasion d'une correspondance échangée avec M. le docteur CARTON, l'éminent archéologue félicite notre Société d'avoir pu, malgré les difficultés de l'heure présente, continuer à publier son Bulletin.

Le Président fait connaître l'état des pourparlers au sujet de

l'impression du Bulletin. Il est de nouveau décidé d'attendre l'arrivée prochaine de M. Fouque [1].

Le *Syndicat Commercial et Industriel* d'Oran a, par l'intermédiaire de M. DUPUY, son président et notre collègue, attiré l'attention de notre Société sur les lacunes que présente le Bulletin du *Service météorologique de l'Algérie.* Depuis de longs mois, les relevés concernant Oran, Mostaganem, Sidi-Bel-Abbès, etc. ne sont plus donnés. M. DOUMERGUE s'est empressé de saisir de la question M. Lasserre, directeur du Service météorologique. De la réponse du directeur, il résulte que le Service des observations météorologiques, assuré surtout par les stations des hôpitaux militaires, se heurte à des difficultés matérielles résultant de l'état de guerre. Le directeur fait tout son possible pour essayer de remédier à cette fâcheuse situation ; il nous laisse espérer que la solution désirée interviendra à brève échéance. M. DOUMERGUE rend hommage à la bonne volonté de M. Lasserre, qui est le premier privé de documents précieux et espère que ses efforts seront couronnés de succès. Le Comité donne mission à M. le Général BASCHUNG de faire une démarche auprès de M. le Directeur du Service de Santé pour obtenir une solution favorable.

La Bibliothèque a reçu de M. le docteur P. Russo et par l'obligeant intermédiaire de M. Ch. Dépéret, l'éminent doyen de la Faculté de Lyon : *Esquisse géologique du Maroc central.* (2 feuilles). Cette belle carte résume les études géologiques faites jusqu'ici dans le Maroc central.

M. KRIÉGER fait don d'une petite brochure : *La Question d'Alsace-Lorraine*, par E. Lavisse et Christian Pfister.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Le Secrétaire général,
Signé : BÉRENGER.

Le Président,
Signé : DOUMERGUE.

---

1 Dès son arrivée, M. Fouque a apporté toute sa bonne volonté à régler cette question. Une entente est intervenue. Dans la séance du 1er juillet, le Comité a accepté le nouveau tarif qui hélas ! ne peut avoir qu'un caractère provisoire. Malgré le taux élevé des prix imposés, le Comité a décidé de faire un nouvel effort et de publier deux fascicules pour l'année 1918. Jusqu'à des temps meilleurs, les communications d'un intérêt secondaire seront supprimées, en particulier les bibliographies, mouvement de la bibliothèque, etc.

Aussi, à notre grand regret, devons-nous nous borner à signaler dans les procès-verbaux les ouvrages offerts à la Bibliothèque. Que nos généreux donateurs, que nos savants et dévoués critiques veuillent bien nous en excuser. Ils savent combien nous les tenons en haute estime et combien nous leur sommes reconnaissants de leur précieuse collaboration.

F. D.

DOCTEUR LEBON

Le corps médical, si éprouvé pendant cette guerre, vient encore d'ajouter, à sa longue liste funèbre le nom du docteur Lebon, médecin principal de 1[re] classe, directeur du Service de Santé du 20[e] corps d'armée, mort dans la nuit du 10 au 11 janvier, frappé par une congestion pulmonaire.

Cette nouvelle inattendue a vivement impressionné les nombreux amis oranais qui avaient su apprécier ses qualités de cœur et professionnelles.

Né en 1863, il était jeune encore et avait devant lui un brillant avenir.

Son pays ayant été annexé, il avait opté pour la France, s'était fixé à Nancy où il fit de brillantes études et entra au Val-de-Grâce avec le numéro 1. A sa sortie, il fut affecté à un corps de France, mais il ne tarda pas à venir en Algérie où il a passé une grande partie de sa carrière.

Nommé, en juillet 1913, médecin chef de l'hôpital militaire d'Oran, il était à ce poste à la déclaration de guerre.

Son talent d'organisation le fit nommer, en 1915, directeur du Service de Santé de la Division de Constantine qui recevait une grande partie des blessés et malades des Dardanelles.

Affecté ensuite à la 6[e] armée comme médecin chef des étapes, il devint le précieux collaborateur de M. le Médecin Inspecteur Général. Ses connaissances spéciales le font nommer, en 1916, à la tête de la D. E. et, en mai 1917, directeur de la D. E. Est du groupe d'armée du Nord, puis à la direction du 20[e] corps.

C'est à ce poste que le mal le frappa et au moment où le 20[e] corps allait bénéficier de sa merveilleuse activité et apprécier sa valeur organisatrice. Les services rendus par M. le Médecin principal Lebon ont été hautement appréciés. Nommé médecin principal en septembre 1916, il avait été promu peu après officier de la Légion d'Honneur.

La mort l'a frappé au moment où il allait recevoir un avancement mérité et aussi avant d'avoir vu le retour à la France de son pays qu'il aimait tant.

La *Société de Géographie*, aux justes hommages qui lui ont été rendus, se fait un devoir d'y joindre les siens en déposant sur sa tombe le tribut de son admiration, de tous ses regrets, et en présentant à sa veuve éplorée et à ses enfants ses vives et sympathiques condoléances.

P. BÉRENGER.

41[e] ANNÉE

TOME XXXVIII

FASCICULE CLI (3[e] et 4[e] TRIM.)

SEPTEMBRE 1918.
DÉCEMBRE 1918.



Bulletin Trimestriel

de la

Société de Géographie

et

d'Archéologie

d'Oran



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ : Rue Schneider, 7

ORAN

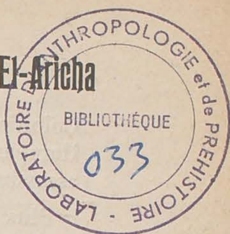
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
4 et 8, Rue Thuillier (Place Kléber)

SOMMAIRE

La Société n'est pas responsable des opinions émises par les auteurs dont les travaux sont insérés dans le bulletin.

Documents Historiques sur les Tribus de l'Annexe d'El-Aricha

(Suite)



CHAPITRE IX

LES OULAD NEHAR, LES ANGAD ET LEURS VOISINS SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE, DE 1864 A 1870

Lorsque le sultan Moulay Mohammed avait donné à Sidi Cheikh Ben Tayeb le commandement des nomades marocains des frontières de l'Est de son empire, il n'ignorait pas qu'en confiant cette fonction à un homme aussi connu que l'était le chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba pour son esprit d'hostilité à notre égard, il prenait une mesure contraire à nos intérêts.

Les résultats fâcheux de cette désignation ne tardèrent pas à se faire sentir.

Dans la liste des tribus désormais soumises à son commandement, remise par le Maghzen au nouveau khalifa, se trouvaient les Hamyan Djemba et les Amour, lesquels, à s'en tenir à la lettre du traité de 1845, étaient évidemment marocains, mais qui, en fait, s'étaient ralliés à nous depuis plusieurs années.

Les Amour, croyant pouvoir trouver auprès de Sidi Cheikh Ben Tayeb une protection assez efficace pour rompre avec ceux de leurs ennemis soumis à la France, s'empressèrent de lui rendre hommage, puis, dans la nuit du 3 au 4 février 1864, firent assassiner dans sa tente l'ancien caïd des caïds des Hamyan Djemba, Abdelouahab ould Lakhdar [1], des Ghiatra Oulad Messaoud.

Depuis longtemps ils haïssaient Abdelouahab qui, malgré sa révocation de caïd des caïds, avait conservé toute son influence et réglait les querelles et les litiges se produisant sans cesse entre les Djemba et leurs voisins.

C'était à la suite de son intervention que le commandant

---

1 Abdelouahab ould Lakhdar avait été nommé caïd des caïds des Hamyan en juillet 1854 par le général Pélissier, en même temps que Mebkhout était investi des fonctions d'agha des Hamyan.

Il avait été révoqué en 1856, à la suite de l'opposition qu'il avait faite à l'agha Mebkhout.

Colonieu avait obligé, en 1859, les Amour à remettre aux Hamyan 2.400 moutons à titre d'indemnité pour des assassinats et des vols commis antérieurement.

Plus tard, en 1861, à Moghar Foukani, ses jardiniers avaient tué trois maraudeurs des Amour venus pour voler des dattes et le chef des Djemba avait défendu ses serviteurs contre les prétentions des Amour qui réclamaient le prix du sang de leurs frères.

Enfin, au commencement de janvier 1864, des Amour avaient blessé à coups de fusil deux hommes des Oulad Djerir campés avec les Meghaoulia (Hamyan Djemba). L'autorité française avait refusé d'intervenir dans cette affaire sous le prétexte qu'Amour et Oulad Djerir étaient sujets marocains, mais Abdelouahab avait invité les notables des Amour à faire verser une indemnité aux blessés, faute de quoi il les razzierait pour dédommager leurs victimes.

Les notables des Amour, au reçu de cette mise en demeure, se réunirent à Figuig et décidèrent de faire assassiner l'ancien caïd des caïds des Djemba. Quoique prévenu de cette décision par des amis de Figuig et par Kaddour Bel Ksaïer, caïd des Oulad Chami (Amour), Abdelhouahab ne prit aucune précaution et continua de manifester pour les Amour le plus profond mépris.

Dans la nuit du 3 au 4 février, un de ses bergers, originaire de cette confédération, conduisit à sa tente les meurtriers, au nombre de trois. Il fut tué pendant qu'il dormait et sans avoir pu se défendre.

Dans la matinée du 4 février, dès la découverte du crime, ses parents des Oulad Messaoud, accompagnés d'une vingtaine de cavaliers des Oulad Djerir campés avec eux, suivirent les traces des trois assassins et arrivèrent à un douar des Souala (Amour) installé entre les deux Moghrar. Ils attaquèrent les gens de ce douar, leur tuèrent cinq hommes et leur enlevèrent dix chameaux et trois troupeaux de moutons. Puis, suivis de loin par les Souala qui se contentèrent de tirer contre eux quelques coups de feu à très longue distance, sans oser les attaquer, ils se dirigèrent avec leurs prises sur Es Sen.

Ils furent rejoints en ce point par Djelloul ould Lakhdar, frère de feu Abdelouahab, qui arrivait pour les secourir en amenant avec lui 25 cavaliers des Oulad

Messaoud et 4 mokhaznis du Bureau arabe de Sebdou, qui se trouvaient chez les Djemba.

Djelloul ould Lakhdar fit immédiatement avertir les Ghiatra Oulad Ahmed, campés près du ksar d'Asla, de venir à sa rencontre à Gaheb-Et-Tsour, entre Tiout et Aïn-Sefra ; ceux-ci se rendirent à cette convocation et la jonction des deux groupes s'effectua dans la nuit du 4 au 5 février. Dans la matinée du 5, ces contingents tombèrent sur un autre douar des Souala où ils tuèrent deux hommes et enlevèrent 40 bœufs, 60 moutons et 20 ânes. Deux Hamyan furent blessés au cours de cette opération.

Djelloul ould Lakhdar se porta ensuite au devant des Meghaoulia (Hamyan Djemba), qu'il avait également convoqués et dont les tentes étaient entre Aïn-Sefra et Sfissifa. Lorsqu'il les eut rejoints, il tenta avec leur aide d'attaquer une nouvelle fraction des Amour, mais il échoua. Les Amour perdirent quatre hommes dans l'affaire, mais les Meghaoulia et les Oulad Djerir eurent chacun trois tués.

D'autre part, le jour de l'enterrement d'Abdelouahab ould Lakhdar, trois Amour furent tués dans les rues du ksar de Moghrar Tahtani.

Les Amour se retirèrent dans le Mir-el-Djebel, pendant que tous les Hamyan Djemba réunis campaient dans la région d'Aïn-Sefra.

*
* *

Pendant que ces faits anarchiques se passaient, le nouveau khalifa Sidi Cheikh Ben Tayeb cherchait à établir son autorité en réglant une autre question.

Vers le 12 décembre 1863, des Mehaya avaient attaqué cinq douars des Haouara, qui étaient venus camper près d'eux, à Ras El Bethoum, près de Tiksennit. Ils s'étaient emparés de tous leurs troupeaux (7.100 moutons et 60 chameaux).

Les assaillants comprenaient les Achach, commandés par le cheikh El Yazid et les Mehaya El Oust, ayant à leur tête le cheikh Bou Dorra. Après avoir exécuté leur coup de main, ils avaient décampé et étaient allés s'installer dans l'Oued Bou Kholkhal et dans l'Oued Bou Lardjem, au Sud du Chott Gharbi.

Cette razzia n'avait eu d'autre motif que le désir de voler, car les Haouara n'avaient donné aucun sujet de

plainte aux Mehaya et avaient déjà été deux fois pillés par ces derniers. (En 1860 et lors de l'assassinat d'El Hadj Mimoun.)

Le khalifa Sidi Cheikh Ben Tayeb voulut faire rendre justice aux Haouara et, quittant ses campements du Chott Tigri, menaça les Mehaya El Oust et les Achach de forcer leur obéissance. Ceux-ci vinrent camper près de notre frontière, à Missiouïne, pour pouvoir, le cas échéant, être prêts à passer sur le territoire algérien.

Sidi Cheikh Ben Tayeb se transporta alors à Ras el Aïn des Beni Mathar où se trouvaient les silos des Mehaya et, tout en parlementant avec les voleurs, il nourrit avec leur orge les 75 chevaux de son goum.

Après avoir arrêté et détenu pendant quelque temps les trois principaux chefs des Mehaya, il renonça à obtenir d'eux un résultat, les remit en liberté, se contenta d'une restitution illusoire de 1.400 moutons faite aux Haouara et retourna dans le Chott Tigri.

Son échec, dans cette circonstance, prouvait combien son titre de « délégué de l'empereur du Maroc » agissait peu sur les populations de l'amalat d'Oudjda. Mais, par contre, il restait toujours le vieil ennemi de l'influence française et son nom devait servir de mot de ralliement à tous les intrigants et malfaiteurs de la région sud-oranaise.

Un mécontent des Beni Metharef, un assassin des Angad d'El Gor, vinrent se réfugier près de lui. Un ancien caïd des Beni Metharef lui envoya un cheval que, d'ailleurs, il ne trouva pas assez beau et refusa. Dix-huit tentes de ses serviteurs religieux campés depuis six ans aux Derraga Cheraga, du cercle de Géryville, le rejoignirent au Chott Tigri.

Il envoya, au mois de mars 1864, son fils Moulay El Ferah, dans nos tribus, distribuer, aux indigènes soumis à notre autorité, des lettres informant les Hamyan Chaafa et Djemba qu'ils étaient désormais sous son commandement et invitant les principaux d'entre eux à se rendre près de lui.

Malgré les efforts faits par la majorité des caïds, une députation de 150 cavaliers Hamyan se rendit à cette convocation.

*
* *

Au même moment, une certaine émotion régnait chez les Oulad Nehar par suite de l'installation, près de la fron-

tière algéro-marocaine, d'un groupement considérable de gens du Zegdou (composé d'Haouara, d'Oulad El Hadj, d'Oulad Ameur, etc.), comprenant environ 500 fantassins et 1.000 cavaliers qui avaient établi leurs campements à Meridja (à 30 kilomètres à l'Ouest de Ras el Aïn des Beni Mathar).

Leurs craintes n'étaient pas vaines, car le 22 mars 1864, ces pillards tombèrent sur les Beni Mathar marocains campés au Nord du Teniet Sassi, leur tuèrent six hommes et leur enlevèrent tous leurs biens.

Le frère du caïd des Oulad Nehar et un de ses parents qui se trouvaient chez les Beni Mathar au moment de la razzia furent tués.

Les Oulad Nehar quittèrent en toute hâte leurs campements du Chott Gharbi et de l'Oued Abdelmoula et se réunirent autour du poste d'El-Aricha, en même temps que 300 tentes des Mehaya, pour la plupart de la fraction des Oulad Barka, se réfugiaient sur notre territoire pour échapper au Zegdou et s'installaient dans l'Oued ElHarmel et vers Mechra El Konak.

Le caïd des Oulad Nehar, Djillali Ben Ahmed, était à ce moment l'objet de nombreuses doléances portées contre lui par ses administrés qui se plaignaient de ses exactions et qui, de plus, l'accusaient d'avoir loué à son profit, à des indigènes marocains des Mehaya, environ 150 hectares de terrains de labour appartenant à la collectivité des Oulad Nehar.

*
* *

Une colonne composée d'une compagnie de Zouaves, d'un escadron de Chasseurs d'Afrique, d'un escadron de Spahis et de 100 goumiers, fut réunie à El-Aricha sous les ordres du Commandant Supérieur du cercle de Sebdou.

Sa concentration s'effectua au moment où rentrait la députation des 150 cavaliers envoyés par les Hamyan à Sidi Cheikh Ben Tayeb et sa présence gêna les Oulad Sidi Cheikh Gheraba dans leurs tentatives de soulèvement de nos tribus.

Le 2 avril 1864, tous les caïds Hamyan se rendirent à El-Aricha pour y reconnaître leur nouvel agha, Mohammed Ben Mostefa Ben Ismaïl, fils du vieux général qui,

comme chef des Douair, avait si rudement lutté contre l'émir El Hadj Abdelkader ; en même temps qu'eux se présentèrent, avec une idée de soumission, quelques-uns des notables qui s'étaient rendus précédemment près de Sidi Cheikh Ben Tayeb.

La situation semblait donc s'améliorer quand, quelques jours plus tard, arriva de Géryville la nouvelle de l'attaque à Aïn Bou Bekeur, au Sud de Stitten, de la colonne du lieutenant-colonel Beauprêtre par Si Sliman Ben Hamza, bachagha des Oulad Sidi Cheikh Cheraga, de la trahison du goum des Harrar, du massacre de nos soldats et de leur chef, ainsi que de la mort de Si Sliman Ben Hamza (8 avril 1864).

Cette nouvelle modifia immédiatement la façon de voir des nomades [1].

Le 12 avril, Si El Hadj Larbi et deux autres fils de Sidi Cheikh Ben Tayeb allaient attaquer les Oulad Sidi Brahim, du cercle de Géryville, et leur enlevaient 160 chameaux, pour les déterminer à se ranger sous leurs ordres. Le 15, onze tentes des Oulad Serour (Hamyan Djemba) partaient en dissidence et rejoignaient les campements du marabout, au Chott Tigri ; le 21, Sliman ould Kaddour Ben Tayeb, neveu de Sidi Cheikh Ben Tayeb, se rendait avec 14 cavaliers chez les Hamyan et chez les Trafi pour les

---

1 Si Hamza Ben Bou Bekeur nommé en 1850 khalifa des Oulad Sidi Cheikh Cheraga, nous avait fidèlement servis et en avait été récompensé en obtenant le commandement de tout le pays qu'il nous avait aidé à soumettre, en même temps que son frère, Si Zoubir Ben Bou Bekeur, était nommé agha d'Ouargla.

A sa mort, survenue en 1861, Si Hamza Ben Bou Bekeur laissa six fils qui furent : Si Bou Bekeur, Si Sliman, Si Mohammed, Si Ahmed, Si Kaddour, Si Eddine.

Il fut remplacé par son fils aîné, Si Bou Bekeur, lequel ne reçut que le titre debachagha de Géryville, et qui, après nous avoir, lui aussi, bien servis, mourut en 1862, en laissant un fils en bas âge, Si Hamza.

Il eut comme successeur son second frère, Si Sliman Ben Hamza. D'autre part, Si Zoubir Ben Bou Bekeur avait été remplacé depuis déjà quelques années, à l'aghalik d'Ouargla, par son frère Si Lalla Ben Bou Bekeur.

C'est Si Lalla Ben Bou Bekeur qui, à la suite de la mort de son neveu Si Sliman Ben Hamza, tué à l'attaque de la colonne Beauprêtre, allait être l'âme de l'insurrection des Oulad Sidi Cheikh et le conseil de ses autres neveux, Mohammed Ben Hamza et Ahmed Ben Hamza, frères de Si Sliman Ben Hamza.

Le moment choisi pour le soulèvement était celui où l'occupation de la Cochinchine et la guerre du Mexique avaient enlevé à l'Algérie une partie de ses troupes.

exciter à la révolte et annoncer que son oncle allait venir pour réunir ses serviteurs religieux.

Les menées des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ne se bornèrent pas, du reste, aux Hauts-Plateaux. Le 10 avril 1864, un caïd des Beni Snouss conduisait à Sebdou un homme des Oulad Nehar trouvé en possession d'une lettre adressée par Sidi Cheikh Ben Tayeb à ses parents des Beni Smiel, et le 12 du même mois nous arrêtions, dans cette même tribu des Oulad Nehar, un chérif de la zaouïa d'Ouezzan qui cherchait à agiter les populations.

Des bruits d'attaque prochaine couraient dans le pays et causaient des paniques injustifiées. C'est ainsi qu'à la suite d'une fausse nouvelle annonçant une incursion imminente de contingents marocains des Mehaya, des Haouara, des Oulad El Hadj, des Beni Guil et des Amour, toutes les tribus du cercle de Sebdou décampèrent en grande hâte.

Les Oulad Nehar et les Angad se rapprochèrent du Tell, les Hamyan abandonnèrent le Chott Gharbi et gagnèrent le Djebel Antar, les Mehaya ralliés s'installèrent au Nord du Teniet Sassi, laissant ainsi entièrement vide le pays compris entre El-Aricha, le Djebel Sidi El Abed, le Chott Gharbi et les montagnes des Ksour.

Aucune attaque ne se produisit, mais il fallut un certain temps avant que nos indigènes se décidassent à reprendre de nouveau leurs campements du Sud.

*
* *

Sidi Cheikh Ben Tayeb jugeant qu'il y avait lieu pour lui de prendre une part plus active à l'insurrection, se rendit de sa personne, le 29 avril 1864, à Galloul, en se faisant escorter par 200 cavaliers de ses partisans. Il installa son camp en ce point et de là adressa aux différentes fractions des Hamyan une série de lettres menaçantes pour les obliger à faire défection et à se rallier à lui. Il leur promit, d'autre part, de protéger leur mouvement d'émigration lorsqu'ils obéiraient à son appel. Soixante-dix tentes seulement se rendirent à Galloul ; toutes les autres fractions des Hamyan quittèrent, les 30 avril et 1er mai, leurs campements situés au Sud d'Aïn Ben Khelil et vinrent s'installer entre le Chott Gharbi et le Chott

Chergui pour échapper aux sollicitations menaçantes des Oulad Sidi Cheikh Gheraba.

Pendant ce temps, Si Mohammed Ben Hamza, habilement aidé par son oncle Si Lalla, avait entraîné avec lui les Harrar, les Trafi et toutes les populations du Djebel Amour. Le 26 avril 1864, il avait livré un combat acharné sur le plateau de Ben Hattab à la colonne du général Martineau, qui venait ravitailler Géryville, puis, le 13 mai suivant, avait essayé d'empêcher la colonne du général Deligny d'entrer dans Stitten et de rejoindre Géryville. A la suite des différents échecs qu'il avait subis, il s'était retiré dans l'Extrême-Sud.

Les Trafi cherchèrent alors un refuge auprès de Sidi Cheikh Ben Tayeb et se dirigèrent à petites journées vers Galloul, sous la conduite de Si El Hadj El Arbi, de Sliman Ben Cheikh et de Sliman Ben Kaddour. En cours de route, ils ne cessèrent d'envoyer des nouvelles mensongères aux Hamyan pour les entraîner dans l'insurrection.

Le Gouvernement français adressa, comme en 1849, des protestations au Sultan du Maroc contre les agissements de Sidi Cheikh Ben Tayeb. Le 9 mai, des cavaliers du sultan Moulay Mohammed arrivèrent auprès du marabout et lui intimèrent, de la part de leur maître, l'ordre de mettre immédiatement un terme à ses intrigues et de se rendre personnellement à Fez.

Sidi Cheik Ben Tayeb se garda bien d'aller à Fez où il savait qu'il serait emprisonné, mais il cessa, tout au moins provisoirement, ses provocations au désordre. Les Trafi, en apprenant les ordres venus de Fez, se partagèrent en deux groupes : 500 tentes conduites par El Hadj Bou Tkhil allèrent camper à Fortassa (15 kilomètres au Sud de Galloul), à côté des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ; le reste, commandé par El Hadj Ben Abdallah, retourna dans les environs de Géryville et se réunit au gros des tribus révoltées (Laghouat Ksel, Oulad Ziad, Harrar, etc.).

D'autes excitations au désordre furent faites par les Rezaïna qui, internés dans le cercle de Saïda, étaient partis en dissidence vers l'Ouest et, en chemin, s'étaient rencontrés avec les Angad et les Oulad Nehar. Ils dirent à ces derniers que nos affaires extérieures nous empêchaient d'amener en Algérie des forces suffisantes pour lutter contre l'insurrection ; que l'émir El Hadj Abdelkader allait revenir de

Turquie par le Sud tunisien pour se mettre à la tête de la révolte, etc., etc. Ces racontars avaient produit auprès de nos deux tribus demi-sahariennes, des préludes d'indiscipline qui s'étaient tradûits par de nombreux refus d'obéissance. Le départ des Rezaïna, survenu quelque temps après, ne permit pas à ces symptômes fâcheux de prendre de l'extension.

Dès les premiers jours du mois de juin, les Harrar et la fraction des Trafi commandée par El Hadj Ben Abdallah, pour échapper à la pression de la colonne Deligny, se replièrent vers le Sud-Ouest, par Méchéria, Naama et Magroune. Souffrant de la disette, ils s'étaient décidés à demander à Sidi Cheikh Ben Tayeb de les recevoir auprès de lui. Le chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba leur ayant envoyé une réponse favorable, ils étaient en route pour le rejoindre lorsqu'ils furent brusquement rejetés dans l'Est par les Hamyan, lesquels, sans tenir compte des menaces de Sidi Cheikh Ben Tayeb, dirigèrent leurs contingents contre les insurgés. Les plus ardents promoteurs de ces entreprises furent El Hadj El Habib ould Mebkhout, caïd des Oulad Mansourah et El Madani ould Ahmed Ben Moussa, caïd des Oulad Khelif. Leurs deux tribus étaient campées dans le Chott Gharbi, à quelques lieues des Oulad Sidi Cheikh Gheraba et des 500 tentes des Trafi d'El Hadj Bou Tkhil ; ils les firent reculer vers le Nord, sur El-Aricha, pour les mettre à l'abri des attaques de l'ennemi, puis ils groupèrent dans le Chott Gharbi, à Kesdir, les cavaliers de presque toutes les fractions des Hamyan

Avertis du mouvement qui allait s'opérer contre eux, les Harrar rebroussèrent en toute hâte chemin et, reprenant la direction de l'Est, se dirigèrent sur l'Aïn Malha (à la limite actuelle des cercles de Géryville et de Méchéria). Ils perdirent, en cours de route, une grande quantité de chevaux, de chameaux et de moutons qui, exténués de soif et de fatigue, durent être abandonnés. Pendant les journées des 11 et 12 juin, les Hamyan attaquèrent les Harrar en cinq points différents (le caïd El Hadj El Habib ould Mebkhout fut blessé d'un coup de feu à la jambe) et les obligèrent à reculer sur Tismouline, à rappeler les contingents qu'ils avaient envoyés à Si Mohammed Ben Hamza et leur enlevèrent tout espoir de trouver un refuge au Maroc, auprès de Sidi Cheikh Ben Tayeb.

Les 500 tentes de Trafi conduites par El Hadj Bou Tkhil

étaient les seules ayant réussi à trouver asile auprès du chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba. Elles s'étaient installées à Mengoub et à Brazzia (au point où l'oued Bou El Ardjem se rencontre, dans le Chott Gharbi, avec l'oued l'oued Berrioug).

Pour échapper à des représailles possibles, les Hamyan installèrent leurs campements sur la ligne de puits s'étendant depuis Bedeau jusqu'à Haci Sidi M'Hammed et passant par Kersouta, Taërziza, Kerbaya et El-Aricha. La situation semblant excellente dans la région, la colonne qui, depuis quatre mois, occupait El-Aricha, fut ramenée le 18 juillet 1864 à Sebdou.

* * *

Pendant que dans le Sud oranais et dans le Sud algérois les opérations se continuaient, des troubles très violents avaient éclaté chez nos voisins du Maroc oriental et les Mehaya avaient bloqué la ville d'Oudjda.

Les Oulad Nehar continuaient de leur côté à faire opposition à leur caïd et à leur agha et certains notables de cette tribu avaient refusé de se rendre dans le cercle de Tlemcen où ils devaient être internés.

Enfin, quelques tentes de Trafi dissidents étaient venues chercher asile dans les campements des Hamyan.

Le général commandant la Division ayant ordonné d'interdire l'accès de tous les marchés du Tell aux Hamyan tant qu'ils conserveraient au milieu d'eux des dissidents, le besoin de s'approvisionner les fit se hâter d'éloigner de leurs campements les fractions insoumises qui s'y trouvaient.

Dans le courant du mois d'août, les luttes qui déchiraient les populations marocaines de la frontière prirent un caractère de plus en plus aigu. Trente tentes des Oulad Ali Ben Talha, qui s'étaient réfugiées le 16 août sur le territoire algérien, durent passer le lendemain de nouveau la frontière ; elles se retirèrent chez les Beni Hamlil. Le 19 du même mois, les Beni Snassen s'étant avancés sur le Teniet Sassi, dix tentes des Mehaya vinrent chercher un refuge chez les Oulad Nehar, pendant que cinquante autres demandaient asile aux Beni Metharef (Hamyan Chaafa).

* * *

Le paiement de l'impôt chez les Hamyan s'effectua d'une façon satisfaisante, mais amena le départ en dissi-

dence de 75 tentes des Hamyan Djemba, lesquelles se laissèrent entraîner par le caïd des Oulad Messaoud, Mohammed Bel Kandoussi, et rejoignirent Sidi Cheikh Ben Tayeb.

Au mois de septembre, la situation redevint assez tendue. Les caïds des Hamyan obtinrent de plus en plus difficilement l'obéissance de leurs administrés et, chez les Oulad Nehar, des actes d'indiscipline se multiplièrent contre l'agha et contre le caïd. On devait attribuer ces faits au retrait de la colonne qui avait occupé El-Aricha pendant quatre mois ; les chefs indigènes n'avaient plus, dans le voisinage, une force armée pour appuyer leur autorité.

A ce moment, on apprit que l'empereur du Maroc avait fait arrêter un fils de Sidi Cheikh Ben Tayeb ainsi qu'une députation qui lui avait été envoyée par le chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ; il avait aussi écrit aux habitants de Figuig que le marabout n'avait aucun commandement à exercer sur eux et cette nouvelle avait amené quelques troubles parmi les fractions indigènes groupées autour de Sidi Cheikh Ben Tayeb.

*
* *

Pendant ce temps, l'insurrection continuait à lutter contre nos colonnes et s'était étendue dans le Sud de la province d'Alger aussi bien que dans le Sud de la province d'Oran. Si Mohammed ould Hamza qui, au mois de juillet, s'était avancé jusqu'à Frenda et l'avait attaqué, avait ensuite trouvé des appuis sérieux dans le Djebel Amour et chez les Larbaa. Vers la fin du mois de septembre, Si Lalla avait établi ses campements en arrière du Chott Chergui pour obliger à se rallier à lui les Trafi et les Rezaïna non dissidents. Diverses colonnes furent organisées. Trois d'entre elles, sous les ordres des généraux Martineau, Deligny et Jolivet, devaient opérer isolément dans le Sud. Les deux premières furent réunies à Frenda, pendant que celle du général Jolivet campait au Kreider.

Dans la journée du 29 septembre, le général Jolivet ayant appris que Si Lalla avait traversé le Chott Chergui se mit à sa poursuite et subit l'échec d'El Beïda [1].

---

1 A 40 kilomètres au Nord du Kreider, près de Sfid.

Si Lalla, suivi de 2.000 cavaliers ivres de ce succès, souleva ensuite les Beni Mathar et les Oulad Balagh de l'annexe de Daya, et arriva le 6 octobre à Titen-Yahia, sur la Mekerra (au Nord de Bedeau). Il annonçait qu'il allait envahir le Tell par la vallée de l'Isser où il serait rejoint, affirmait-il, par son parent Sidi Cheikh Ben Tayeb et par les goums des Hamyan et des nomades marocains.

Les Angad d'El Gor firent immédiatement défection et furent bientôt suivis par la plus grande partie des Oulad Nehar. Le 8 octobre, les contingents de ces deux tribus participèrent au pillage du village de Sidi Ali Ben Youb (Chanzy) et de la Smala abandonnée du Télagh et leurs maraudeurs allèrent incendier et dévaster les fermes isolées des environs du village des Oulad Mimoun (Lamoricière).

La colonne du général Jolivet, après la désastreuse affaire d'El Beïda, s'était reconstituée et refaite, et s'était de nouveau mise en route le 7 octobre. Elle se composait du 10e bataillon de Chasseurs à pied, d'un bataillon de marche du 17e d'infanterie, de deux escadrons du 11e Chasseurs à cheval, d'une section d'artillerie et d'un goum des Djemba. Cette colonne se dirigea vers l'Ouest et atteignit, le 10 octobre, le bivouac de Titen-Yahia. Le lendemain 11, elle s'était remise en marche vers le Nord, lorsqu'elle se rencontra avec les contingents de Si Lalla qui, chargés de butin, retournaient vers le Sud. Le général Jolivet prit sa revanche de l'affaire d'El-Beïda. Après un brillant combat, les contingents de Si Lalla furent rejetés définitivement dans le Sud, abandonnant de nombreux cadavres sur le champ de bataille. Les cavaliers des Angad et des Oulad Nehar qui combattaient dans les rangs des contingents du marabout prirent leur part de la défaite et s'enfuirent jusqu'au Djebel Beguira.

Pendant que, pour une cause mal définie, le général Jolivet, vainqueur, descendait la Mekerra, vers le Nord, jusqu'à El Haçaïba (Magenta), son ennemi Si Lalla, battu, mais non poursuivi, ne songeait plus qu'à s'éloigner en emportant la plus grande quantité possible de grains. Les 11 et 12, il vida les silos des Oulad Balagh ; le 13, le 14 et le 15, ceux des Beni Mathar algériens, à l'Oued Messoulane ; le 16,il accompagna ses convois de chameaux dans la direction du Sud-Est jusqu'à Aïn Tagouraya, puis remonta brusquement au Nord-Est pour piller les Djaafra, à El Haodz, près de Saïda. Enfin, il prit définitivement la

direction du Sud-Est en abandonnant à notre vengeance les tribus qu'il avait soulevées.

L'échec de la tentative de Si Lalla avait empêché l'insurrection de gagner le Tell où les intrigues commençaient à agir et où déjà des cavaliers des Oulad Ourriach s'étaient rendus dans le camp du marabout pour lui offrir leurs services et protester de leur dévouement à sa cause.

Les Hamyan qui, au moment où ces faits se produisaient, étaient campés au Sud du Chott Gharbi, ne prirent aucune part à ces évènements et allèrent, au nombre de 1.000 cavaliers et 800 fantassins, attaquer les Amour sur les pentes du Djebel Lakhdar (à environ 160 kilomètres à l'Ouest d'Aïn-Sefra et 120 kilomètres au Sud-Ouest du Chott Gharbi). Ils leur tuèrent leur principal chef, Aïssa Ben Merin, et vingt de ses compagnons et rentrèrent le 15 octobre dans leurs campements avec un butin de 6.000 moutons.

La pointe poussée par Si Lalla dans la vallée de la Mekerra avait soumis les chefs indigènes des Oulad Nehar et des Angad à une épreuve de fidélité qui ne leur avait pas été favorable. Les cadis des deux tribus avaient été aux premiers rangs des contingents qui s'étaient réunis à Si Lalla [1]. Le caïd des Oulad Nehar ainsi que celui des Oulad Ourriach, tout en protestant auprès de nous de leur fidélité, avaient envoyé au marabout des hommes choisis parmi leurs parents et les avaient chargés de l'assurer de leur dévouement à sa cause. Seul, le caïd des Angad d'El Gor, étranger à sa tribu, avait fait d'inutiles efforts pour retenir ses administrés dans le devoir et, en se voyant impuissant, était rentré à Sebdou sans avoir pris part à aucune intrigue.

Toutes les tribus de la région qui avaient si rapidement pris fait et cause pour les Oulad Sidi Cheikh furent consternées en voyant la façon dont elles étaient abandonnées par Si Lalla. Elles n'eurent plus qu'une idée : chercher à éviter le châtiment que nous leur réservions. Les Angad, les Oulad Nehar, les Oulad Balagh et les Beni Mathar algériens installèrent leurs campements au Nord du Chott Gharbi, vidèrent, dans la mesure du possible, leurs silos

---

1 Les cadis des Angad et des Oulad Nehar furent, au commencement de l'année 1865, dirigés sur Tlemcen et de là envoyés en détention en Corse.

de la lisière du Tell et s'efforcèrent de transporter leurs grains sur les Hauts-Plateaux.

Plus spécialement, les Angad et les Oulad Nehar, reculèrent leurs campements dans le Sud et s'installèrent dans le Chott Gharbi, vers Oglat Nadja. En même temps, ils envoyèrent des convois de chameaux, escortés de leurs cavaliers, pour prendre les grains qu'ils avaient dans les silos d'El Gor et de Dayet El Ferdh, afin d'empêcher que ces approvisionnements ne soient pillés par les maraudeurs du Tell.

Pour faire cesser cet état de choses qui était par trop favorable aux dissidents, le colonel Chanzy fut envoyé à El Gor avec une colonne composée de 1.700 hommes d'infanterie, un escadron de spahis et une section d'artillerie. L'établissement de ce camp empêcha les Angad et les Oulad Nehar de continuer à vider leurs silos. Ce mouvement de troupes ne tarda pas à produire l'effet recherché. Dès le 7 novembre 1864, la plupart des Angad demandaient à se soumettre et,le 14, la majorité de leurs douars, obéissant à nos ordres, campaient en vue d'El Gor.

Les Oulad Nehar se montraient beaucoup moins bien disposés. Le caïd de cette tribu ainsi que celui des Oulad Ourriach, craignant les révélations des Angad, avaient cherché à les effrayer et à empêcher leur soumission en faisant piller une partie de leurs silos par les Oulad Ourriach ; de même, ils avaient protégé les enlèvements de grains effectués par les Oulad Nehar, à la Dayet El Ferdh. Toutes ces intrigues ourdies par ces chefs indigènes avaient amené les Oulad Nehar à ne pas installer leurs campements sur les points qui leur avaient été assignés.

Le caïd Djillali Ben Ahmed fut révoqué et provisoirement remplacé par Si El Bachir Ben Abdallah, khalifa de l'agha des Beni Snouss et des Oulad Nehar.

Comme les dissidents se tenaient à une faible distance du Tell et paraissaient compter sur le prochain départ de la colonne d'El Gor pour rentrer en possession de leurs grains, une seconde colonne, commandée par le général Legrand, fut envoyée contre eux et les razzia le 29 novembre 1864, près du Teniet Sassi, à Saheb Ahmed Anoual.

Le 16 décembre suivant, le colonel Chanzy les razziait de nouveau à Titaouï, dans les montagnes des Beni Snouss et arrêtait le départ en dissidence de divers douars.

L'ex-caïd Djillali Ben Ahmed chercha à effrayer les personnages les plus influents de la tribu, mais l'acte de force opéré par le général Legrand détermina la moitié des Oulad Nehar à se soumettre.

L'opération du colonel Chanzy allait compléter entièrement la soumission, lorsque Djillali Ben Ahmed détermina quatre-vingt-quatre tentes, déjà rentrées, à fuir dans le Sud-Ouest, en leur insinuant qu'on ne les avait fait camper près des limites du Tell que pour les détruire plus facilement.

Le Commandant Supérieur du cercle de Sebdou fit immédiatement arrêter et conduire à Tlemcen ce perturbateur. D'autre part, les Hamyan reçurent l'ordre de razzier les Oulad Nehar dissidents et se mirent à leur poursuite. Sous le commandement d'El Hadj El Habib ould Mebkhout, ils les attaquèrent dans le Chott Gharbi, leur enlevèrent tous leurs moutons et la plus grande partie de leurs vêtements (19 décembre). Les fuyards rejoignirent les cent cinquante tentes des Oulad Nehar qui, commandées par les Oulad Sidi Chadli, avaient jusqu'à présent refusé leur soumission.

El Hadj El Habib ould Mebkhout réunit tous les contingents des Hamyan ainsi que quelques cavaliers des Mehaya et, après une course de 80 kilomètres, il atteignit le 31 décembre, près de Tiouli, les Oulad Nehar révoltés qui avaient été prévenus de la poursuite dont ils étaient l'objet par le caïd des Akerma et fuyaient vers le Nord. Au cours de l'engagement, les contingents des Akerma et des Mehaya firent défection, prirent parti pour les Oulad Nehar et les aidèrent à sauver leurs troupeaux.

Chez les Angad, une centaine de tentes insoumises traversèrent le Chott Gharbi, à Oglat El Beïda et allèrent à Naama (35 kilomètres au Sud de Méchéria), rejoindre les fractions dissidentes des Hamyan que Sidi Cheikh Ben Tayeb avait refusé de conserver près de lui.

Le chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba était, en effet, peu disposé à prendre parti pour les dissidents. Au commencement d'octobre 1864, son fils aîné, Si El Hadj El Arbi, ayant eu l'imprudence de se rendre dans l'amalat d'Oudjda pour y acheter des grains, avait été immédiatement arrêté et incarcéré avec son petit-fils Tayeb, qui l'accompagnait. Dès que Sidi Cheikh Ben Tayeb eut connaissance de cette arrestation, il envoya à la cour

de Fez un autre de ses fils, Si Sliman, pour faire réclamer par ce dernier l'élargissementt de son frère. Mais Si Sliman n'avait pas réussi dans cette négociation et avait été lui-même retenu comme otage et emprisonné.

Ces diverses arrestations avaient amené Sidi Cheikh Ben Tayeb à renoncer, tout au moins momentanément, à ses projets contre nous.

Mais, pendant que nous obtenions ainsi la mise hors de cause de la branche cadette des Oulad Sidi Cheikh, les Hamyan Djemba entraient en relations avec la fraction des Cheraga et s'entendaient avec leur chef, Si Mohammed Ben Hamza, pour obtenir la faculté d'effectuer leur voyage annuel au Gourara.

Au commencement de janvier 1865, les Oulad Nehar, craignant d'être de nouveau attaqués et razziés par nous, firent leur soumission, et le colonel Chanzy put quitter El Gor et rentrer à Sebdou.

D'autre part, la présence de nos colonnes dans le Sud détermina les Angad dissidents à revenir vers nous. Leurs principaux chefs se rendirent à Sfissifa (35 kilomètres à l'Ouest d'Aïn-Sefra), auprès du général Jolivet, les autres à Sebdou pour demander l'aman qui leur fut accordé. Les cadis des Oulad Nehar et des Angad qui avaient pris une part prépondérante à la révolte de leurs tribus furent arrêtés et déportés en Corse.

Les Hamyan, de leur côté, tenaient à rester étrangers aux évènements qui se déroulaient dans l'Extrême-Sud Oranais et s'efforçaient de ne se compromettre, ni vis-à-vis de nous, ni vis-à-vis des Oulad Sidi Cheikh. C'est ainsi que leur agha, Mohammed Ben Mustapha Ben Ismaël, qui devait amener 600 goumiers au général Jolivet, ne put rejoindre ce dernier à Fékarine qu'avec une troupe de 60 cavaliers composée exclusivement de caïds et de leurs plus proches parents.

*
* *

Dans le cercle de Géryville, le général Deligny avait quitté le chef-lieu du cercle le 27 janvier avec une colonne légère, composée de deux bataillons d'infanterie, sous les ordres du colonel de Colomb et de trois escadrons de cavalerie commandés par le chef d'escadron de Gallifet. Huit cents goumiers éclairaient cette colonne ; parmi eux figuraient les cavaliers des Harrar nouvellement soumis

et commandés par Si El Hadj Kaddour Ben Sahraoui, lequel, à la suite d'une histoire de femme, était devenu l'ennemi acharné du chef des Oulad Sidi Cheikh Cheraga, Si Mohammed Ben Hamza.

Le général Deligny entreprit de surprendre les campements du chef de l'insurrection. Laissant son infanterie, il prit les devants avec ses 800 goumiers et ses trois escadrons de cavalerie régulière et, le 4 février 1865, déboucha à Garet Sidi Cheikh, sur les tentes des rebelles installées près du ksar de Benoud.

Un violent combat s'engagea exclusivement entre les goumiers et les insurgés, au lieu dit «Oudian Zenboudj». Si El Hadj Kaddour Ben Sahraoui, suivi du fils de l'agha de Frenda, Si Ben Hadri ould Si Ahmed ould El Kady, se rencontrèrent avec Si Mohammed Ben Hamza. Au milieu d'une mêlée furieuse, Si Mohammed Ben Hamza fut mortellement blessé et entraîné loin de la bataille par ses partisans qui durent abandonner leurs tentes, leurs bagages et leurs troupeaux sous la formidable pression exercée par les goums que dirigeaient le commandant Dastugue et le capitaine Pan-Lacroix, chef du Bureau arabe d'Oran.

Au même moment, Si Lalla, qui était allé au M'Zab et dans la région d'Ouargla pour y percevoir des impositions, s'était rencontré avec les goums du colonel Seroka, commandant la Subdivision de Batna, et avait subi un échec sérieux.

Cette série d'insuccès avait poussé les Hamyan dissidents à demander à leur tour l'aman et à rentrer dans leurs tribus.

Ce retour au calme ne devait pas être de longue durée.

*
* *

Six notables des Oulad Balagh, parmi lesquels se trouvaient le cadi et un ancien caïd nommé Ben Yamina, avaient quitté leur tribu vers le 13 mai 1865, à la suite d'arrestations opérées dans le cercle de Daya. Depuis cette époque, ils s'étaient cachés dans la tribu des Angad et cherchaient à inspirer à ces indigènes des craintes de déportation pour les déterminer à fuir au Maroc. Ils espéraient que si ce départ en dissidence se produisait, il déterminerait les Oulad Balagh à suivre le mouvement de

leurs coreligionnaires. Ils disaient que le général Deligny, commandant la province d'Oran, était en route pour châtier les tribus ayant pris part aux incursions de Si Lalla, que quarante notables par tribu seraient arrêtés et envoyés en Corse, etc., etc.

Ces manœuvres produisirent bientôt l'effet recherché par les meneurs. Le 24 mars, les Angad et les Oulad Nehar pillaient, à Taërziza, une caravane Hamyan venant de Tlemcen et, le 26, la plus grande partie de ces deux tribus se dirigeait vers la frontière marocaine.

En route, le 27 mars, les Angad rencontraient un marchand de Tlemcen nommé Mohammed Esseghir qui, en compagnie de deux camarades, venait d'acheter des moutons. Ils lui enlevaient une somme de 12.800 francs, son cheval, ses armes, ses vêtements, ainsi que quatre cent soixante moutons.

Le 29, le nommé Youcef Charbit, négociant israélite de Tlemcen, était dépouillé dans des conditions semblables et se voyait enlever par les Angad une somme de 3.000 fr.

Réunis le 30, à Sidi Rahou, (à une journée de marche à l'intérieur du territoire marocain), les dissidents envoyèrent un cadeau de 1.500 francs au cheikh des Beni Snassen, El Hadj Mohammed ould El Bachir, auquel ils avaient précédemment écrit et qui les avait engagés à venir se placer sous sa protection.

El Hadj Mohammed ould El Bachir se rendit près d'eux, les fit camper à Naïma (à environ 35 kilomètres à l'Ouest d'Oudjda, sur la route de Taza), leur dit qu'ils prendraient la place des Mehaya, ses ennemis, qu'ils s'approprieraient leurs terres ensemencées, qu'ils pourraient, sans avoir rien à redouter, se rendre sur les marchés des Beni Snassen, et il avertit les populations marocaines voisines qu'il châtierait sévèrement ceux qui s'attaqueraient à ses nouveaux amis. En remerciement de ce bon accueil, les dissidents durent fournir, le 15 avril 1865, un contingent de 200 chevaux à El Hadj Mohammed ould El Bachir pour l'aider à razzier la tribu marocaine des Zekkara.

Par contre, le caïd d'Oudjda fit connaître aux Angad et aux Oulad Nehar qu'il leur était défendu de résider sur le territoire marocain et leur intima l'ordre de repasser la frontière. Mais ses protestations furent toutes platoniques, attendu qu'il était impuissant à lutter contre la volonté du chef des Beni Snassen.

D'un autre côté, les cent cinquante tentes des Hamyan qui avaient fait leur soumission le mois précédent, étaient reparties en dissidence auprès de Sidi Cheikh Ben Tayeb en entraînant avec elles quatorze tentes des Meghaoulia qui avaient jusqu'alors refusé de nous payer l'impôt de 1864.

*
* *

Après la mort de Si Mohammed Ben Hamza, son frère, Si Ahmed Ben Hamza, alors tout jeune, avait hérité de la baraka. Si Lalla continua à être l'âme de la révolte et à servir de conseiller à son troisième neveu. Le colonel de Colomb, après une série d'opérations heureuses, livra à Chellala un combat au cours duquel les contingents des Oulad Sidi Cheikh Cheraga subirent un très sérieux échec et durent s'enfoncer dans le Sud. Le marabout s'installa entre Tiout et Aïn-Sefra et chercha à attirer les Hamyan en employant, tour à tour, les menaces et les promesses pour tenter d'obtenir leur soumission et les empêcher d'accorder asile aux Trafi d'El Hadj Bou Tkhil.

Le bruit de sa venue dans le Chott Gharbi produisit une panique qui fit reculer jusqu'aux limites du Tell les tribus demi-sahariennes des cercles de Sebdou et de Daya.

Pour rester en bonne intelligence avec les Oulad Ziane et les Rezaïna, les Hamyan leur achetèrent leurs troupeaux et leurs laines et leur vendirent, en retour, à des prix d'ailleurs très élevés, l'orge dont ils avaient fait, l'année précédente, de grands approvisionnements et qu'ils avaient ensilotée dans les ksour. Les Hamyan espéraient, en agissant ainsi, que Si Ahmed Ben Hamza ne viendrait pas s'établir parmi eux et ne les mettrait pas dans l'alternative ou de fuir devant lui, ou de se soumettre à lui.

Pendant ce temps, nous cherchions à détacher de la cause des Oulad Sidi Cheikh Cheraga, Si Mohammed Ben Tayeb, frère du chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba et El Hadj Bou Tkhil, chef d'un des groupes dissidents des Trafi, qui avaient depuis quelque temps fait des propositions de soumission au général commandant la Division.

Ces deux personnages paraissaient disposés à venir se mettre sous la protection des Hamyan, lorsque, le 14 mai 1865, à l'instigation de Si Ahmed Ben Hamza, le nommé Taleb Ben Miloud, cousin et khalifa du caïd des Akerma (Hamyan Chaafa), leur enleva 110 chameaux. Ce

coup de main eut pour résultat de retarder la soumission que nous escomptions.

A la même époque, ceux des Oulad Nehar qui n'étaient pas partis en dissidence cherchaient à se venger sur les Hamyan des razzias qui avaient été faites par ces derniers à leur détriment, pendant leur défection de l'année précédente, et leur enlevaient 334 moutons.

Le Commandant Supérieur du cercle de Sebdou fit restituer aux Hamyan le produit de ce rapt et, d'autre part, parvint à rassurer, sur nos intentions, Si Mohammed Ben Tayeb et Si El Hadj Bou Tkhil qui, le 7 juillet, se transportèrent, avec leurs tentes, à El Aricha et se rendirent ensuite à Oran pour se présenter au général commandant la Division.

La rentrée du groupement des Trafi d'El Hadj Bou Tkhil fit envisager aux autres fractions dissidentes de cette tribu l'idée de suivre son exemple. Le marabout Si Ahmed Ben Hamza, qui se trouvait à Mader El Ahmar, où il s'approvisionnait en grains chez les tribus marocaines, résolut de s'opposer par la force à cette soumission. A la tête de 500 cavaliers, il s'avança sur le campement des Trafi et, le 12 juin, fit tuer l'ancien caïd Boubekeur ould Bouziane, des Derraga, qui lui avait été dénoncé comme prêt à l'abandonner. Ce meurtre souleva une indignation violente chez les Trafi, les Oulad Ziad et les Harrar qui se réunirent au nombre d'environ 900 tentes, à Magroune (à environ 30 kilomètres au Sud-Est d'Aïn Ben Khelil, cercle de Méchéria) et, de là, firent demander l'aman aux Autorités françaises.

Pour empêcher leur départ, Si Ahmed Ben Hamza envoya auprès d'eux son oncle Si Lalla qui parvint à changer leur détermination [1].

Si Ahmed Ben Hamza, persistant dans son intention d'amener les Hamyan à faire défection, envoya parmi eux le turbulent marabout Si El Kebir, de la zaouïa de Kerzaz, qui devait également chercher à rétablir la paix entre les Beni Snassen et les Mehaya et rallier les uns et les autres

1 A la même époque, l'ancien agha des Hamyan, Mebkhout ould Abdelkrim, mourut (19 juin) des suites d'une maladie dont il souffrait depuis longtemps. Conformément à ses dernières volontés, ses fils transportèrent son cadavre à Aïn-Sefra et l'enterrèrent près de la kouba de Sidi El Hadj Bou Tkhil.

à la cause des Oulad Sidi Cheikh. Les tentatives de ce marabout n'aboutirent pas.

*
* *

A l'occasion de la fête de l'empereur Napoléon III, un certain nombre d'indigènes des Oulad Nehar et des Angad, internés en Corse, avaient été grâciés et étaient rentrés dans leurs tribus. Cette mesure de bienveillance amena les dissidents des Oulad Nehar et des Angad, émigrés au Maroc depuis le printemps précédent, à rentrer sur le territoire algérien. Ils quittèrent la plaine des Angad les 6 et 7 septembre 1865. Ils campèrent, le 8, dans la plaine de Missiouïne. Les Mehaya se rapprochèrent du Nord pour leur disputer le passage, mais les Beni Snassen, ayant eu vent de la chose, voulurent profiter de cette occasion pour atteindre leurs anciens ennemis et, au nombre de 1.000 cavaliers et de 3.000 fantassins s'avancèrent jusqu'à Guenfounda. Cette démonstration obligea les Mehaya à se replier dans le Sud et nos dissidents purent revenir sur notre territoire sans être inquiétés.

*
* *

Si Ahmed Ben Hamza continuait pendant ce temps ses intrigues chez les Hamyan et les excitait à l'insoumission et à la révolte. Dès le 20 septembre 1865, une razzia de 240 chameaux effectuée sans ordre par les Hamyan Djemba sur les Djaafra, du cercle de Saïda, faisait ressortir les progrès de l'esprit d'indiscipline. Cependant, les caïds des Hamyan avaient encore, à ce moment, assez d'autorité pour enlever à leurs gens le produit de la razzia et le restituer à leurs propriétaires.

Le 28 septembre, Si Mohammed Ben Tayeb et les caïds des Hamyan Chaafa, qui, depuis deux mois, nous prévenaient des projets de marche sur le Tell annoncés par Si Ahmed Ben Hamza, nous firent connaître que le marabout allait se mettre en mouvement et demandèrent l'envoi immédiat d'une colonne sur le Chott Gharbi pour les soutenir.

Ces projets d'invasion du Tell ayant déjà été maintes fois annoncés, sans être suivis d'aucune réalisation, l'Autorité française ne crut pas devoir donner satisfaction à leur demande.

Le 10 octobre 1865, Si Ahmed Ben Hamza se présenta brusquement avec ses contingents au milieu des campements des Hamyan qui firent, sans difficulté, leur soumission au marabout. Ce dernier s'adjoignit immédiatement leurs goums et parcourut avec eux la lisière du Tell pour rançonner les tribus qui se trouvaient sur son passage. Il arriva le 16 octobre à la Dayet El Ferdh [1] et chercha à gagner les puits de Zebch (à 8 kilomètres au Sud de Sebdou). Grâce à l'attitude prise par la colonne de Sebdou, il ne put pénétrer dans les défilés précédant ce point d'eau. Mais, profitant du mouvement de recul opéré vers le Nord par une partie des Angad, il gagna El Gor le 17 octobre et, de là, lança dans la plaine de Meurbah (entre Sebdou et Lamoricière) 300 à 400 cavaliers qui réussirent à enlever quelques troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux appartenant aux Angad et aux Beni Smiel. Continuant ensuite sa marche le long de la lisière du Tell, avec ses contingents et ceux des Hamyan, composés de 2.000 cavaliers et d'environ 1.500 chameaux conduits par autant de fantassins armés, il gagna Ras-el-Ma (Bedeau), puis le Sud de Daya, pendant que les populations, profondément démoralisées, fuyaient en désordre dans les montagnes, au lieu de se grouper et de garder les défilés donnant accès aux Hauts-Plateaux et dans leurs vallées.

Ces succès furent de courte durée. Dans les derniers jours d'octobre, le général Lacretelle atteignit les Hamyan Chaafa à El Ouidan, entre les deux Chotts et leur enleva 22.000 moutons. Le 8 novembre, deux colonnes commandées, l'une par le général Lacretelle, l'autre par le lieutenant-colonel Maurandy, surprenaient les Hamyan dans le Chott Gharbi, la première à Oglat Chebka, la seconde à Trarid, et revenaient chacune avec une prise de 100.000 moutons. Enfin, le 9 et le 15 novembre suivants, le colonel de Colomb, en deux razzias successives faites près de Magroune et de Sfissifa, leur enlevait près de 150.000 moutons.

A la suite de ces coups de main, les fractions qui avaient été atteintes firent leur soumission et à la fin de novembre les Hamyan, à l'exception de quelques douars des Djemba, amenèrent au colonel de Colomb, qui opérait dans la

---

1 A 30 kilomètres au Nord d'El Aricha.

région des ksour, un contingent fort de 1.800 cavaliers, lesquels désiraient ardemment combattre les insurgés afin de se rattraper sur les biens de ces derniers des pertes qu'ils avaient subies pendant les razzias du mois précédent.

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Maurandy rentrait à Sebdou et se portait dans la tribu des Angad pour y arrêter les indigènes de ce groupement qui avaient fait défection lors de la pointe poussée par Si Lalla dans la Mekerra.

D'autre part, le colonel de Colomb s'avançait dans l'Extrême-Sud, atteignait les dissidents, le 1er décembre, dans l'Oued Namous, pendant que le lieutenant-colonel de Sonis, marchant parallèlement au colonel de Colomb, dans l'Oued Seggar, enlevait de nombreux troupeaux à des fractions des Oulad Ziad qui avaient cherché un refuge de ce côté.

Ces opérations amenaient de nombreuses soumissions, à la suite desquelles les contingents des Hamyan étaient licenciés, le 21 décembre 1865, à Bou Semghoun.

Encouragés par leurs succès, ces goums se reformèrent d'eux-mêmes [1] dans les premiers jours de janvier 1866 et partirent en course contre les Rezaïna dissidents campés à l'Ouest du Chott Tigri et contre les partisans de Si Ahmed Ben Hamza installés sur l'Oued Namous. Les premiers revinrent avec une prise de 12.000 moutons, après avoir tué huit cavaliers des Rezaïna, dont l'ancien caïd Larbi ould Maamar. Les seconds enlevèrent, sans combat, près de 8.000 têtes de bétail.

Tous ces évènements incitèrent diverses tribus à une soumission, tout au moins provisoire.

Les Hamyan se mirent en mesure de payer, dans le délai fixé, l'arriéré des impôts et des contributions de guerre dont ils étaient redevables.

Les Angad et les Oulad Nehar versèrent à Tlemcen le montant du zekhat et de l'achour de l'année précédente.

---

1 Il ne faut pas considérer comme des actes d'indiscipline les opérations effectuées sans aucun ordre des Autorités françaises par les Hamyan Djemba. La situation faite à ces tribus par le traité de 1845 nous plaçait dans une fausse situation à leur égard ; nous étions obligés de les considérer comme marocaines quoiqu'elles eussent leurs campements sur le territoire algérien et nous évitions le plus possible de nous immiscer dans leurs affaires pour ne pas créer des complications diplomatiques.

Les Mehaya eux-mêmes se déterminèrent à commencer la liquidation de leurs dettes envers l'Etat français et envers les commerçants de Tlemcen.

Si Lalla, ne se croyant plus en sûreté au Sud-Ouest de notre territoire, se sépara de ses neveux et se rendit, avec quelques partisans, à El-Goléa. Si Ahmed Ben Hamza se rapprocha de Figuig dont il fit son point d'appui et son centre de ravitaillement ; dans les derniers jours de janvier, il lança ses contingents sur les caravanes des gens de Géryville qui revenaient du Gourara et leur enleva 1.200 chameaux. Quelques jours plus tard, il fit dévaster les cultures des gens de Moghrar et pilla les Cheurfa (annexe d'Aïn-Sefra).

Prévenu que la colonne de Géryville s'avançait pour le châtier, il se porta hardiment en avant et essaya, le 16 mars, d'enlever un convoi de ravitaillement venant de Saïda et destiné à cette troupe. Battu à Ben Hattab par la colonne de Colomb, il dut se replier vers le Sud-Ouest.

L'agha Mohammed ould Mustapha Ben Ismaïl vint se joindre, à Fekarine, à la colonne de Géryville et tous nos contingents, se mettant à la poursuite de l'ennemi, le rejoignirent à El Medaourat, à l'Ouest de Figuig, et firent sur lui des prises considérables. El Hadj Maamar, un des principaux chefs des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, fut tué au cours de l'action.

A la suite de ces différents échecs, Si Ahmed Ben Hamza se retira au Sud-Ouest de Figuig et, pendant quelque temps, s'abstint de participer aux coups de main tentés par ses partisans contre nos tribus.

Si Sliman Ben Kaddour, neveu de Sidi Cheikh Ben Tayeb, le remplaça à la tête de ses goums.

C'était donc un membre des Oulad Sidi Cheikh Gheraba qui allait essayer de prendre la prépondérance dans la lutte engagée contre nous.

Nous allons voir ce nouveau chef, qui jusqu'ici n'avait joué qu'un rôle secondaire, s'élever rapidement, puis modifier sa destinée dans un sens tout à fait opposé, pour enfin terminer sans gloire une existence qui aurait pu, à un certain moment, être fort brillante.

*
* *

Si Sliman Ben Kaddour passa tout le mois de mai 1866 à parcourir les tribus marocaines voisines de la frontière

algérienne pour essayer de les exciter à la Guerre Sainte et y lever des contingents.

L'empereur du Maroc écrivit à ses sujets pour leur recommander de ne pas céder aux sollicitations du jeune marabout et pour les inviter à garder la neutralité la plus absolue. Si Sliman Ben Kaddour ne parvint, par suite, qu'à rassembler une troupe composée en majeure partie de dissidents algériens et comprenant environ 300 cavaliers et 500 fantassins, avec laquelle il pénétra sur notre territoire jusqu'au Chott Chergui et enleva, le 25 juin, aux Hamyan 6.000 moutons.

Pour éviter le retour de pareils faits, les Hamyan furent installés sur la ligne de puits s'étendant entre Ras el Ma (Bedeau) et El-Aricha, et dès que les fortes chaleurs commencèrent à diminuer, la colonne mobile de Sebdou rayonna dans l'Oued Harmel et dans l'Oued Mesakhsa.

D'autres coups de main ayant été exécutés, tant par Si Sliman Ben Kaddour sur les Oulad Sidi Ahmed Ben Medjoub, que par nos Hamyan Djemba sur les Oulad Sidi Tadj et les Amour dissidents, la colonne mobile de Sebdou se mit de nouveau en mouvement et les goums des Oulad Nehar, des Angad et des Hamyan réunis sous le commandement de l'agha du Djebel du Sud, Si Mohammed Ben Abdallah, furent poussés dans le Sud jusqu'à Mader El Ahmar puis, de là, dans la plaine du Tamlelt, sur les dissidents des Oulad Serour Cheraga et Gheraba qui campaient au milieu des Beni Guil Oulad Brahim.

Après un combat assez vif, les Oulad Serour durent s'enfuir, laissant entre les mains de nos cavaliers 200 chameaux, 3 chevaux et 500 moutons (21 novembre 1866).

Il y avait à cette époque environ 400 familles de nos dissidents réfugiées à Figuig et pour la plupart recueillies par les habitants des ksour de Zenaga, d'El Hammam Foukania et d'El Hammam Tahtania.

Si Ahmed Ben Hamza avait déposé ses biens dans la zaouïa des Oulad Sidi Cheikh existant à El Hammam Foukania, et sa présence dans cette région entretenait un état d'inquiétude constant chez nos populations des Hauts-Plateaux et des Ksour. On envisagea, dans les premiers jours de janvier 1867, une expédition contre Figuig. Des préparatifs furent même faits dans ce but à Tlemcen et à Sebdou.

Mais l'empereur du Maroc ayant promis d'intervenir et

ayant même envoyé des cavaliers à Figuig et au Tafilalet pour en faire expulser nos dissidents, ce projet fut abandonné.

Les gens du Sahara virent là une marque de faiblesse de notre part et Si Ahmed Ben Hamza en profita pour recruter des contingents dans les tribus marocaines voisines.

Dans le courant de janvier 1867, une de ces bandes enleva des troupeaux de moutons à Chellala et à Tiout. Les habitants de ces ksour, auxquels se joignirent ceux d'Asla, se mirent à sa poursuite, lui livrèrent bataille, mais ne purent reprendre leurs biens.

Encouragés par ce succès, les dissidents revinrent au nombre de trois cents, attaquèrent le ksar d'Aïn-Sefra, dans les premiers jours de février, et s'emparèrent du troupeau de bœufs de ce village. Les gens d'Aïn-Sefra parvinrent à rentrer en possession de leurs bœufs après un combat où ils tuèrent deux hommes à leurs ravisseurs et leur firent deux prisonniers.

Vers la fin du mois de février, l'empereur du Maroc envoya 50 cavaliers réguliers au Tafilalet et 25 à Figuig, avec l'ordre de faire partir de ces oasis tous nos dissidents et de les y contraindre par la force si cela était nécessaire. Si Ahmed Ben Hamza, qui était campé au Reteb (Tafilalet), se porta entre l'Oued Guir et Kenadsa. On crut qu'il avait formé le projet de gagner les oasis d'Ouargla ou d'El Goléa, mais il n'en était rien. Il voulait simplement, en nous attaquant, riposter à la mise en demeure faite au nom de l'empereur du Maroc.

Après avoir fait pousser, le 16 mars, une pointe par les Amour sur les ksour de Chellala et de Bou Semghoun, il se mit en marche avec environ 500 cavaliers et 1.500 fantassins. Indépendamment des dissidents algériens qui étaient ses compagnons habituels, il avait dans ses contingents des gens des Beni Guil, des Amour et des Beraber. Passant par Figuig, Ich et Sfissifa, il attaqua, le 26 mars, les Hamyan à Fekarine (entre Méchéria et Bou Ktoub).

Si Sliman Ben Kaddour, qui marchait avec lui, razzia sans trouver de résistance une trentaine de tentes des Hamyan Chaafa campés à Nebch (à environ 15 kilomètres au Nord-Ouest de Méchéria), pendant que Si Ahmed Ben Hamza se rencontrait à Fékarine avec les Meghaoulia. La lutte fut très vive en ce dernier point. Le caïd des

Meghaoulia et son khalifa, à la tête de 40 cavaliers de leur tribu, chargèrent les assaillants à trois reprises successives. Si Ahmed Ben Hamza dut arriver lui-même avec son escorte personnelle pour mettre fin au combat. Le caïd des Meghaoulia et vingt des siens succombèrent après avoir tué treize de leurs ennemis.

Les dissidents rentrèrent dans leurs campements installés près de Figuig, le 9 avril, en passant par les ksour de Chellala, d'Asla, de Tiout, d'Aïn-Sefra et de Sfissifa qu'ils pillèrent.

A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, la colonne de Sebdou avait reçu l'ordre de se porter sur Oglat Nadja, dans le Chott Gharbi. Elle n'avait pas pu empêcher la razzia de Fekarine de s'effectuer et était allée prendre position à Ras el Ma (Bedeau) pour grouper de nouveau les Hamyan et s'opposer, le cas échéant, à une incursion des Oulad Sidi Cheikh dans le Tell, par la vallée de la Mékerra.

Sujets à des paniques fréquentes, les Hamyan Djemba crurent qu'ils allaient de nouveau être attaqués et, le 23 avril, refluèrent en désordre vers le Nord, dans la vallée de l'Isser et chez les Oulad Mimoun (Lamoricière).

Ramenés sur la ligne de leurs points d'eau, ils ne tardèrent pas à se départir des mesures de surveillance que nous leur avions préconisées et à s'éparpiller dans le Sud

De nouveau, au mois de septembre, les Djemba se laissèrent surprendre par un goum ennemi composé de Rezaïna, d'Oulad Ziad et de Doui-Menia qui leur enlevèrent 6.500 moutons dans l'Oued Dermel (entre Moghrar et Beni Ounif).

Les caïds des Sendan et des Frahda se mirent, avec une vingtaine de cavaliers, à la poursuite de leurs ravisseurs, mais ils ne purent reprendre leurs troupeaux et furent tués tous les deux au cours de l'action.

Un autre parti de dissidents attaquait les Hamyan Chaafa à El Ambaa et à Taoussera et leur enlevait leur cheptel au pâturage. Les cavaliers des Chaafa, se lançant à leur poursuite, les rejoignirent à Mader El Ahmar et près d'Ich, leur tuèrent 12 hommes et rentrèrent en possession de leurs biens. Le 3 octobre suivant, ayant appris qu'un goum de Beni Guil s'était avancé vers l'Est pour piller, ces mêmes Hamyan Chaafa se mirent à sa

recherche, le rencontrèrent près de Galloul, le battirent et lui reprirent 360 chameaux appartenant aux Oulad Nehar qui avaient été enlevés à ces derniers à Bou Guern.

*
* *

Cependant, l'empereur du Maroc, cédant à nos pressantes objurgations, avait, dans le but d'en finir avec les Oulad Sidi Cheikh Cheraga, nommé Si El Hadj Larbi, fils aîné de Sidi Cheikh Ben Tayeb, khalifa de l'amel d'Oudjda[1]. Ce nouveau khalifa, sorti des prisons d'Oudjda où il était détenu comme otage, s'était installé à Figuig et cherchait à établir son autorité sur les Beni Guil, les Doui Menia, les Oulad Djerir et les ksouriens de ces régions. Il avait commencé à travailler l'esprit de Si Sliman Ben Kaddour pour le détacher de la cause de Si Ahmed Ben Hamza. Une question féminine d'ordre privé hâta la conversion de Si Sliman Ben Kaddour qui, en décembre 1867, se présenta à Géryville pour nous offrir ses services.

A peu près à la même époque, les Hamyan, une fois de plus, s'étaient disséminés sur une immense étendue, entre Taoussera, Asla, Chellala, Sebaïne et Tismoulin.

Si Ahmed Ben Hamza, voulant effacer aux yeux de ses contingents la mauvaise impression produite par le départ de Si Sliman Ben Kaddour, réunit près de Kenadsa 500 cavaliers et 1.000 fantassins, passa par Aïn Chaïr, le Chott Tigri, l'Oued Bou Lardjem, l'Oued Bou Kholkhal, El Hamri et tomba, le 17 décembre, sur les Mehaya à Chaïb Rassa, puis sur les Hamyan Chaafa à Taoussera. Le lendemain, il se mit à la poursuite des fractions des Chaafa qui fuyaient vers l'Est et atteignit les Bekakra entre Asla et Chellala. Un goum de 250 chevaux, se détachant de sa troupe, s'avança jusqu'à Tismoulin et Sebaïne, mais, trouvant les Hamyan Djemba sur leurs gardes, n'osa pas les attaquer et retourna près du marabout.

Si Ahmed Ben Hamza rentra alors dans ses campements avec ses nombreuses prises, en passant par Chellala, Tiout, Aïn-Sefra et Aïn Sfissifa.

---

1 Notre intervention dans cette circonstance nous avait valu des protestations d'amitié et de dévouement de la part de notre vieil ennemi Sidi Cheikh Ben Tayeb, qui nous avait promis, pour l'avenir, son concours le plus absolu.

Nos soi-disant alliés, Sidi Cheikh Ben Tayeb, Si Sliman Ben Kaddour et Si El Hadj Larbi, campés sur l'Oued Namous, avaient été surpris par cette brusque agression. Quoique s'étant engagés à faire régner l'ordre dans l'Extrême-Sud, ils s'étaient trouvés impuissants et étaient restés inactifs.

Si Sliman Ben Kaddour revint à Géryville, où il allait être nommé agha, pendant que la majeure partie des Hamyan, au lieu de se replier sur El-Aricha, se rapprochait du poste de Géryville.

*
* *

Le succès de Si Ahmed Ben Hamza s'expliquait en partie en ce sens qu'une période de disette très sérieuse se faisait sentir surtout dans le Tell. Les indigènes souffraient de la faim : un certain nombre d'entre eux mouraient même d'inanition. Cette circonstance calamiteuse avait été exploitée par les gens de Figuig et du Tafilalet qui avaient avancé des fonds à Si Ahmed Ben Hamza sur les produits de l'expédition qu'il allait faire en lui disant : « Ne craignez « rien ; les Français n'ont ni orge pour faire subsister « leur cavalerie, ni bêtes de somme pour effectuer leurs « transports. Les populations du Tell sont plongées dans « la misère, il leur est impossible de mettre un goum sur « pied. »

Pour l'exécution de son dernier coup de main, Si Ahmed Ben Hamza avait obtenu le concours des Beraber en leur distribuant 3,200 douros (16.000 francs). Il s'était, d'autre part, abstenu de prélever, sur leurs prises, le cinquième auquel il avait droit comme chef de l'expédition, se contentant de la part qui lui revenait sur le butin fait par les dissidents algériens qui l'accompagnaient.

Ces diverses causes avaient contribué à lui créer des partisans.

La question de famine était d'ailleurs bien réelle. Les tribus du cercle de Sebdou (et de tout le Tell oranais), très éprouvées par les sauterelles, puis par la sécheresse, avaient vu au commencement de 1868 leurs ressources s'épuiser entièrement. L'Administration avait dû leur venir en aide. Un asile avait été créé à Sebdou pour recueillir une centaine d'orphelins, veuves, vieillards et

infirmes indigènes. Des distributions de pain étaient faites chaque jour à ces malheureux. Les troupes qui composaient la colonne de Sebdou contribuaient à les secourir en prélevant quotidiennement un certain nombre de gamelles de soupe sur l'ordinaire de chaque compagnie.

*
* *

Le 27 janvier 1868, une bande composée de fantassins et de cavaliers des Oulad El Hadj, surprit les troupeaux des Oulad Nehar dans la région de Méchamich, à Ras Talaktaout et enleva environ 2.000 moutons aux douars des Oulad Sidi Chadli et des Oulad Mallah.

Le rezzou ennemi avait suivi la route d'Oglat Cedra, Ras el Ain, Tiouli, Sidi Aïssa et Missiouïne.

En passant à El Kheroua, il s'était divisé en deux groupes L'un était tombé sur les Beni Mathar marocains à Dar el Beïda. Reçu à coups de fusil, il avait dû se retirer sans avoir pu enlever aucun butin. L'autre groupe avait réussi, sur les Oulad Nehar, la razzia précitée.

Le 30 janvier, les Beni Mathar marocains, auprès desquels étaient campées quelques tentes des Oulad Nehar (Oulad Sidi Chadli, Oulad Sidi Mohammed, El Ayad) furent de nouveau attaquées dans la plaine de Missiouïne par 150 fantassins des Beni Guil et des Oulad Sidi Ali Bou Chenafa.

Ces derniers furent repoussés et vigoureusement poursuivis. Ils perdirent 40 hommes dans leur retraite.

Ces incursions des Marocains poussèrent nos gens à user de représailles. Sans demander aucune autorisation, 40 cavaliers et 40 fantassins des Oulad Nehar partirent, le 2 février, d'Haci Sidi M'Hammed (à 15 kilomètres au Nord-Ouest d'El-Aricha), passèrent par le Teniet Sassi et Mengoub et surprirent les troupeaux des Oulad Sidi Ali Bou Chenafa à Mehroug et à Zeriket Bou Lardjem. Ils revinrent avec 3.500 moutons de prise.

*
* *

Nous avons dit précédemment que les Hamyan s'étaient indûment rapprochés du poste de Géryville. Leurs goums furent convoqués, par ordre du général de division, pour se joindre à ceux qui devaient, sous le commandement

de Si Sliman Ben Kaddour, tenter une incursion dans l'Ouest. La colonne de Géryville fut invitée à se porter à Galloul, en même temps que l'agha du Djebel du Sud, Si Mohammed Ben Abdallah, devait se rendre sur ce même point pour y éclairer nos troupes.

Si Sliman Ben Kaddour ayant appris la présence d'un parti ennemi à Moulay Djem, près d'Aïn Malah (limite des cercles actuels de Géryville et de Méchéria), marcha sur lui, le surprit et, après un combat très vif, au cours duquel fut tué le chef de la troupe, Si Maamar Ben Djedid, cousin de Si Ahmed Ben Hamza, s'empara de tout le convoi et d'une partie des chevaux de ses adversaires.

A la suite de ces faits, les gens de Si Ahmed Ben Hamza qui purent échapper à nos goums prirent la direction de Galloul. Ils se heurtèrent, en ce point, à l'agha Si Mohammed Ben Abdallah qui leur tua 30 hommes et leur reprit 20 chameaux, 9 chevaux et 2.500 moutons qu'ils avaient précédemment enlevés aux Hamyan à Tismouline.

Si Ahmed Ben Hamza ne chercha pas à s'opposer à l'incursion de son cousin et se retira au delà du Tafilalet. De son côté, Si El Hadj Larbi, qui s'était engagé à donner à Si Sliman Ben Kaddour un renfort composé de goums des Doui Menia, d'Oulad Sidi Ali Ben Aïssa et d'Oulad Djerir, s'était éloigné de la frontière avec son père Sidi Cheikh Ben Tayeb et n'avait rien fourni. Leur attitude prouvait qu'ils désavouaient la soumission de Si Sliman Ben Kaddour à la France. Celui-ci, abandonné à ses propres ressources et privé du concours qu'il avait escompté, poussa néanmoins une pointe jusqu'à Ben Gorine où il prit 8.000 moutons aux Beni Guil ; il chercha ensuite à leur enlever leurs chameaux, mais ne put arriver à les surprendre. Il ne retira aucun bénéfice réel de cette expédition qu'il avait cru pouvoir représenter, avant le départ, comme devant produire des résultats importants.

Dès le mois de mai, les Beni Guil, pour se venger de la razzia opérée contre eux, envoyaient une troupe de 800 hommes, auxquels s'étaient mêlés des Rezaïna dissidents, attaquer entre la Dayet El Ferdh et El Gor les Oulad Serour et le douar du caïd des caïds, Tayeb Ben Sliman. Surpris en pleine quiétude, les Oulad Serour se défendirent vaillamment, mais dix-huit d'entre eux furent tués et ils perdirent 200 chameaux et 1.500 moutons.

Pour chercher à rétablir l'ordre et la paix, le général commandant la Subdivision de Tlemcen et l'amel d'Oudjda, Si Abdesselem El Daoudi, eurent une entrevue, le 11 août 1868, à Sidi Yahia Ben Sefia (à la limite du cercle de Marnia et de l'annexe d'El-Aricha). Ils réunirent en ce point les caïds des Oulad Nehar, des Angad et des Hamyan, pendant que les Beni Guil n'envoyaient qu'une faible députation qui n'avait pas été choisie parmi les personnages les plus influents de la confédération.

Les bases de l'arrangement à intervenir étaient les suivantes :

L'oubli du passé.

L'obligation imposée aux Beni Guil de renvoyer sur le territoire algérien tous les douars dissidents établis parmi eux.

L'engagement, contracté par cette même confédération, de prévenir à temps les Hamyan des intentions hostiles et de tous les mouvements de Si Ahmed Ben Hamza.

On discuta longtemps sur ces différentes conditions, pendant la journée du 12 août, mais on ne put tomber d'accord sur les deux derniers points et l'on dut se séparer le soir, sans avoir rien conclu.

*
* *

Cependant, on commença à faire revenir les Hamyan qui étaient éparpillés dans les régions de Géryville, de Saïda et de Daya et on les réinstalla entre Ras el Ma et El-Aricha.

Au mois de septembre, un goum de 25 cavaliers ayant été envoyé par le Commandant Supérieur de Géryville dans la région de Taoussera (au Sud d'Aïn Ben Khelil), deux éclaireurs des Hamyan, sans chercher à se renseigner autrement, apportèrent la nouvelle que des cavaliers de Si Ahmed Ben Hamza étaient dans la région. Immédiatement, les Hamyan Chaafa et Djemba, pris de panique, abandonnèrent leurs campements et vinrent s'établir dans le Tell, sur une ligne Sebdou-Titten-Yahia-Daya.

Quoique rien de précis n'ait été convenu entre les Beni Guil et les Hamyan, lorsque les notables s'étaient réunis à Sidi Yahia ben Sefia, une sorte de paix tacite s'était faite et les Beni Guil n'avaient plus prononcé aucune attaque.

A la fin de septembre, les Hamyan mirent fin à cette tranquillité en envoyant deux groupes des leurs enlever, l'un, au Djebel Lakhdar, 300 chameaux aux Beni Guil, l'autre, à Ras el Oued Sidi Ali, 80 chameaux et 40 chevaux aux gens de cette même confédération.

L'ordre fut donné, par la Subdivision de Tlemcen, aux caïds des Hamyan, d'avoir à rassembler les animaux enlevés aux Beni Guil et de les faire conduire à Sebdou où des mesures seraient prises pour en opérer la restitution à leurs propriétaires. Cette mesure rencontra une vigoureuse opposition chez les intéressés qui formèrent le projet de se retirer de nouveau dans l'Est, sur le territoire de Géryville.

Pour arriver à les grouper, le commandement de tous les Hamyan fut donné à Si Mohammed Ben Abdallah, agha du Djebel du Sud.

*
* *

A la fin de septembre 1868, Si Ahmed Ben Hamza, le chef de l'insurrection des Oulad Sidi Cheikh, mourut du choléra, dirent les uns, empoisonné, assurèrent les autres.

Il fut remplacé à la tête des Oulad Sidi Cheikh par Si Kaddour Ben Hamza.

Si Kaddour Ben Hamza était le quatrième fils de l'ancien khalifa Si Hamza. Il avait pour mère, une négresse. C'est pour cette raison qu'à la mort de Si Mohammed Ben Hamza, en février 1865, il n'avait pas fait valoir son droit d'aînesse et avait dû laisser la transmission du pouvoir religieux s'effectuer à l'avantage de son frère Si Ahmed, plus jeune que lui.

A la mort de Si Ahmed, plusieurs personnages influents des Oulad Sidi Cheikh Cheraga auraient voulu voir le commandement échoir à Si Lalla, frère de Si Hamza. Mais ce dernier, qui d'ailleurs ambitionnait le pouvoir, s'était retiré depuis le mois d'avril 1866 chez les Khenafsa, au Gourara et, depuis ce temps, n'avait plus pris part aux menées des dissidents. Il se rendit bien sur l'Oued Guir dès qu'il connut la mort de son neveu Si Ahmed, avec l'espérance de le remplacer, mais à son arrivée, il trouva Si Kaddour Ben Hamza reconnu comme chef religieux par tous les serviteurs des Oulad Sidi Cheikh Cheraga et

il n'eut plus qu'à s'incliner et à lui faire acte de soumission. Il se fixa chez les Doui Menia.

Si Kaddour Ben Hamza était, au moment de son arrivée au pouvoir, âgé de 25 ans environ. Il avait pris part à toutes les expéditions tentées par ses frères depuis 1864 ; il avait la réputation d'être un cavalier très brave et un chef doué d'une volonté ne reculant devant aucun moyen pour s'imposer.

Aussitôt investi de son nouveau commandement, il songea, à l'exemple de ses prédécesseurs, à le consacrer par une incursion sur le territoire algérien.

L'organisation des contingents qui devaient marcher sous ses ordres fut son premier souci.

Alors que, sous la direction de feu Si Ahmed Ben Hamza, les tribus des dissidents vivaient à peu près indépendantes, Si Kaddour assigna à chacune d'elles des lieux de campement, fit faire un recensement de tous les cavaliers, fixa le nombre de chameaux de transport à fournir par chacun au moment d'un départ en harka et menaça d'une ruine complète tous ceux qui hésiteraient à exécuter ses ordres.

Après avoir ramené à l'obéissance ses propres féaux, il chercha à gagner à sa cause les tribus marocaines qui avaient avec les dissidents des relations d'intérêt ; il fit vendre 2.000 de ses chameaux, en donna le prix aux chefs des groupements marocains qu'il voulait entraîner et leur fit espérer, en outre, qu'ils ramèneraient d'Algérie un butin considérable.

Les Aït-Atta, les Aït-Izdeg, les Beni M'Hammed et les gens du Tizimi lui promirent leur appui.

Si Lalla qui, au lieu de retourner au Gourara, s'était installé chez les Doui Menia, ne put refuser de suivre son neveu, parce que cela eût été manifester trop ouvertement les motifs qui avaient provoqué son retour sur l'Oued Guir. Il lui fournit par suite un goum de 200 cavaliers Doui Menia.

Les Beni Guil Cheraga refusèrent de prêter l'oreille aux suggestions du marabout. Chez les Beni Guil Gheraba, la fraction des Oulad Youb se montra disposée à fournir 400 cavaliers pour se venger des Hamyan qui, en septembre 1868, lui avaient enlevé 300 chameaux.

Les Amour promirent d'amener leurs goums et leurs fantassins.

Restaient les Oulad Sidi Cheikh Gheraba et les Oulad Djerir. N'obéissant qu'à Sidi Cheikh Ben Tayeb et à son fils aîné, Si El Hadj Larbi, ces tribus attendaient la parole de l'un d'eux pour agir. Sidi Cheikh Ben Tayeb déclara qu'absorbé dans la vie contemplative, il ne s'occupait plus des affaires de ce monde. Si El Hadj Larbi, que nous avions fait sortir des prisons d'Oudjda et auquel nous avions essayé de faire donner un grand commandement marocain sur les tribus voisines de notre frontière, ne voulait point se montrer ingrat envers nous. Il conseilla à ses serviteurs d'observer la neutralité.

Si Kaddour Ben Hamza, dès qu'il eut connaissance de cette décision, fit prévenir Si El Hadj Larbi que s'il ne marchait pas avec lui, il le ferait arrêter comme « vendu aux chrétiens ».

Si El Hadj Larbi, qui manquait de caractère et qui, d'ailleurs, savait bien qu'il ne devait pas compter sur notre aide pour le protéger, céda à d'aussi catégoriques injonctions.

Certain d'avoir sous ses ordres plus de 2.000 combattants, Si Kaddour Ben Hamza donna aux Beraber des moyens de transport à raison de deux chameaux par groupe de trois cavaliers, fixa le jour du départ au 18 janvier 1869 et assigna comme point de rassemblement à ses contingents l'Oued Mader El Ahmar.

Les Oulad Bou Douaïa (Trafi dissidents) se portèrent en avant, à Figuig, pour y compléter leurs approvisionnements et en ramener tous les dissidents qui, dépourvus de moyens de transport, n'avaient pu suivre l'émigration des nomades et avaient trouvé à Figuig un refuge assuré.

Le 16 janvier, tous les contingents étaient rassemblés sur l'Oued Mader El Ahmar. Cette troupe comprenait :

Dissidents algériens : Oulad Sidi Cheikh Cheraga, 200 cavaliers, 80 fantassins ; Oulad Ziad, 800 cavaliers, 100 fantassins ; Derraga, 50 cavaliers ; Oulad Moumou, 60 cavaliers, 100 fantassins ; Gens réfugiés à Figuig, 400 fantassins.

Marocains : Aït Atta, 130 cavaliers, 60 fantassins ; Aït Izdeg, 100 cavaliers, 40 fantassins ; Beni M'Hammed, 160 cavaliers, 50 fantassins ; Gens de Tizimi, 10 cavaliers,

50 fantassins ; Doui Menia, 150 cavaliers, 10 fantassins ; Beni Guil (Oulad Youb), 400 cavaliers ; Oulad Djerir, 50 cavaliers ; Oulad Si Cheikh Gheraba, 200 cavaliers ; Amour, 40 cavaliers, 200 fantassins.

Totaux : 2.350 cavaliers, 1090 fantassins.

Si Kaddour Ben Hamza, ayant passé ses troupes en revue, licencia les contingents des Amour et une partie de ceux des Doui Menia, insuffisamment armés et dépourvus de vivres.

Il se mit en route avec tout le reste et, le 19 janvier, s'installa sous les murs du ksar de Sfissifa. Il envoya des éclaireurs vers l'Est. Les uns arrivèrent jusqu'à Stitten, dans la journée du 26 janvier et y enlevèrent quelques troupeaux. D'autres se portèrent dans la direction d'El Agueur (au pied des contreforts Ouest du Djebel Antar), mais ils trouvèrent le pays complètement abandonné. Si Kaddour, avec le gros de sa troupe, campa le 21 janvier à Aïn Ben Khelil, le 23 à Fekarine et le 24 prit la direction de l'Est. Tous les indigènes algériens supposaient qu'il avait pour but de razzier les Trafi ou les Harrar. Il se borna à envoyer des éclaireurs vers Souane, au Sud du Chott et emmena sa colonne dans le Djebel Amour. Ses opérations dans ce pays difficile durèrent du 27 au 31 janvier. Le 1er février, la colonne de Laghouat l'attaqua près d'Aïn Mahdi et l'obligea à prendre la fuite après lui avoir fait perdre un grand nombre d'hommes.

A partir de ce moment, les contingents ennemis prirent la route du Sahara et cherchèrent, en toute hâte, à regagner la frontière. Si Kaddour ne devait plus retrouver ses tentes, ni celles de ses oncles.

Si Sliman Ben Kaddour, le neveu de Sidi Cheikh Ben Tayeb, soumis à la France depuis le mois de décembre 1867, avait conçu, en apprenant l'incursion de Si Kaddour Ben Hamza sur notre territoire, le hardi projet de se porter sur les campements des Oulad Sidi Cheikh Cheraga installés entre Kenadsa et Aïn Chaïr. Le 28 janvier 1869, il quittait Géryville avec 181 chevaux ; le 5 février il surprenait les tentes de Si Kaddour Ben Hamza, de Si Lalla et des Oulad Bou Douaïa (Trafi), il les enlevait et se dirigeait aussitôt vers le Nord pour échapper à la poursuite des partisans de Si Kaddour ; le 11 février, il atteignait El-Aricha où se trouvait la colonne de Tlemcen

pour le protéger. Ses prises consistaient en 2.800 chameaux et un butin considérable.

Les goums des Hamyan et de Daya avaient aussi été envoyés, le 4 février, dans le Sud-Ouest, pour appuyer le mouvement de Si Sliman Ben Kaddour. Ne rencontrant pas le goum de Géryville, ils s'étaient avancés jusqu'à Aïn Chaïr et étaient parvenus à razzier une fraction des Beni Guil. Seulement, ils commirent l'imprudence de laisser leur convoi à une journée de marche en arrière d'eux. Ce convoi fut attaqué par les Beni Guil et en partie enlevé. Vingt convoyeurs furent tués. Les goums rentrèrent à El-Aricha le 19 février.

*
* *

Cette incursion de Si Kaddour Ben Hamza dans l'Est avait jeté le trouble dans toutes les tribus des Hamyan, des Oulad Nehar et des Angad. Tous ces groupements s'étaient retirés, dès le 23 janvier, dans les montagnes et étaient à l'abri de toute surprise.

Par contre, Si Sliman Ben Kaddour, par son heureux coup de main, avait fait un grand pas dans l'esprit des indigènes algériens et son influence religieuse semblait capable de contrebalancer celle de Si Kaddour Ben Hamza.

Les tribus des Hamyan se trouvaient à peu près groupées entre El-Aricha, Taërziza et Haci Sidi M'Hammed ; toutefois 102 de leurs tentes étaient encore campées dans le cercle de Géryville.

Les caïds des Oulad Mansourah et des Sendan qui avaient été les principaux auteurs de la désorganisation qui régnait depuis environ un an chez leurs coreligionnaires furent arrêtés, révoqués et internés, l'un à Cherchell, l'autre à l'île Sainte-Marguerite.

Cette mesure de rigueur fut d'un exemple salutaire ; elle permit de réunir les Hamyan et de les concentrer sur la ligne de points d'eau qui s'étend de Ras el Ma à Magenta. Mais, dès les premiers jours d'avril, sur un simple racontar de gens venus du Sud, une nouvelle panique s'empara des Hamyan. Les Chaafa se réfugièrent dans les environs immédiats de Sebdou ; les Djemba gagnèrent le territoire de Daya, puis le Chott Chergui et de là se laissant aller à

des sollicitations de toutes sortes, gagnèrent de nouveau les cercles de Saïda et de Géryville.

La colonne de Tlemcen dut repartir pour El-Aricha. L'agha Si Mohammed Ben Abdallah fut envoyé dans l'Est avec mission de ramener toutes les tentes Hamyan qui s'y trouvaient. Après de grands efforts, il parvint à les réunir et à les faire rentrer sur le territoire du cercle de Sebdou.

L'Autorité supérieure, lassée de ce mouvement constant de colonnes et de convois entre Tlemcen, Sebdou et El-Aricha, décida de donner au poste d'El-Aricha une extension considérable et d'y installer une garnison permanente. Les travaux étaient à peine commencés que les Hamyan venaient se grouper dans les environs et qu'un certain nombre de tribus marocaines sollicitaient Sidi Cheikh Ben Tayeb d'établir la paix entre elles et les indigènes algériens.

Sidi Cheikh Ben Tayeb accepta avec empressement le rôle de négociateur qui lui était offert, d'autant plus, qu'en cas de réussite, il espérait obtenir la mise en liberté de ceux de ses enfants qui étaient détenus comme otages dans les prisons de Fez. Des correspondances furent échangées avec les Hamyan qui accueillirent très favorablement le projet d'une entrevue et d'une réconciliation. Le Gouverneur général de l'Algérie donna son approbation à cette tentative.

Le 11 juillet, l'agha Si Mohammed Ben Abdallah partit d'El-Aricha avec les caïds des Hamyan, des Angad et des Oulad Nehar et les principaux notables de ces tribus. Il se dirigea sur Oglat Cedra où, quelques jours après, il se rencontrait avec Sidi Cheikh Ben Tayeb et ses fils, ainsi qu'avec les délégués des Beni Guil, des Doui Menia et des Oulad Djerir. L'agha était porteur du texte de la convention. Ce texte fut lu en présence de toute l'assemblée, accepté et signé de part et d'autre, après deux jours de pourparlers. Cette convention, reprenant les précédentes tentatives de conciliation, comprenait quatre clauses :

La première était le pardon réciproque de toutes les actions hostiles qui s'étaient précédemment produites.

La deuxième était le renvoi, sur le territoire algérien, de toutes les tentes dissidentes campées sur le territoire des divers groupements marocains prenant part à la convention.

La troisième était relative aux renseignements que devait fournir Sidi Cheikh Ben Tayeb et ses gens sur les mouvements et les projets d'attaque des Oulad Sidi Cheikh Cheraga.

Enfin, par la quatrième, Sidi Cheikh Ben Tayeb s'engageait à faire restituer à nos sujets les biens qui viendraient à être volés par les Beni Guil, les Doui Menia, les Oulad Djerir et les Oulad Sidi Cheikh Gheraba.

A la suite de cette convention, la tranquillité sembla vouloir renaître dans le pays et de nouveau les Oulad Nehar envoyèrent leurs troupeaux au Chott Gharbi, pendant que les Hamyan conduisaient les leurs jusque dans la région d'Aïn Ben Khelil, de Taoussera et de Naama.

Afin de ne pas se laisser surprendre dans ces positions, ils envoyèrent, à leurs frais et moyennant un salaire de 500 francs pour chacun, quatre agents de renseignements dont deux à Kenadsa, un chez les Doui Menia et un à Figuig. Ces agents devaient rester six mois dans les postes qui leur avaient été assignés ou bien revenir en toute hâte pour signaler un mouvement de l'ennemi. Dans le premier cas, ils recevaient la somme convenue à l'expiration du délai de six mois ; dans le second, ils la touchaient immédiatement s'il était établi qu'ils avaient réellement préservé leurs tribus d'une incursion.

Nous allons voir combien furent vaines toutes ces précautions.

*
* *

Croyant n'avoir plus rien à craindre, les Hamyan Djemba quittèrent le Chott Gharbi et, suivant leur imprévoyance habituelle, commencèrent à se disperser sur les Hauts-Plateaux.

C'est ainsi qu'à la fin de novembre 1869, les Oulad Sidi Ahmed Ben Medjoub se trouvaient à Tismouline et à Sebaïn ; les Oulad Toumi et les Frahda, à Coudiat Seder ; les Sendan et les Meghaoulia, dans l'Oued Khebazza ; les Oulad Messaoud et les Oulad Embarek, à Touadjeur, etc.

En même temps que les autorités du cercle de Sebdou apprenaient la dispersion de ces tribus, elles étaient averties, par des renseignements fournis par Ali Bey, de Tougourt, de nouveaux projets d'attaque formés par le chef des Oulad Sidi Cheikh Cheraga.

Des ordres furent donnés pour que tous les groupements éloignés se rapprochassent des fractions campées plus au Nord-Ouest et pour que tout le monde se maintînt à l'Ouest du Djebel Antar.

Aucun des caïds des fractions éloignées ne tint compte des ordres donnés. Tous se bornèrent à dire qu'ils allaient se rapprocher.

De nouveaux renseignements venus de Géryville, confirmant ceux donnés par Ali Bey, leur furent communiqués ; mais ils n'y crurent pas et répondirent :

« Nous sommes beaucoup mieux placés que vous pour « avoir des renseignements sur l'ennemi. Nous avons des « agents à Kenadsa, chez les Doui Menia et à Figuig, qui « nous préviendront à temps.

« Sidi Cheikh Ben Tayeb et les Beni Guil nous tiennent « au courant de tout. Nous savons que Si Kaddour orga- « nise une expédition, mais la dite expédition doit être « dirigée contre les populations de l'Oued Draa ou du « Sahel marocain occidental. Soyez sans inquiétude à « notre sujet; nos émissaires sont constamment en route; « quand l'un revient du Maroc, nous en renvoyons un « autre. »

Le 1er janvier 1870, les Oulad Nehar et les Hamyan occupaient les emplacements suivants :

Oulad Messaoud, Oulad Embarek, Meghaoulia : *Magroun*.

Beni Ogba : *Nefich* (au Sud du Djebel Melah).

Megan, Sendan, Oulad Sidi Ahmed Ben Medjoub : *Touadjeur* (à 16 kilomètres au Sud-Est de Méchéria).

Akerma, Bekakra : *El Agueur*.

Oulad Serour : *Mekmen Nagga*.

Beni Metharef, douar Chouareb (des Oulad Mansourah), fraction Oulad Sidi Djillali des Oulad Nehar : *Guerrabia*.

Autres fractions des Oulad Mansourah, Oulad Khelif : *Mesaksa*.

Les Hamyan se proposaient de rester sur ces positions jusqu'au retour de leurs caravanes envoyées au Gourara. Ils étaient d'autant plus tranquilles que leurs agents ne leur avaient signalé aucun danger ni aucun projet d'expédition et que les émissaires envoyés chez les Beni Guil et près de Sidi Cheikh Ben Tayeb leur avaient rapporté à

peu près tous la même réponse : « Le pays est tranquille ; « Si Kaddour va partir en expédition dans le Sahel maro- « cain et sur l'Oued Draa ; nous sommes alliés, nous « respectons toujours les termes de la convention que « nous avons conclue, etc., etc. »

Si Kaddour Ben Hamza avait, en effet, répandu depuis quelque temps le bruit d'une expédition sur l'Oued Draa. Il avait réuni ses contingents, les avait fait marcher pendant quatre jours dans la direction de l'Ouest, restant de sa personne à Maïder, puis il était parti brusquement avec une escorte peu nombreuse et, après avoir rejoint ses goums et ses fantassins, il les avait, à toute vitesse, ramenés vers l'Est, se proposant de les conduire contre les Akerma et les Bekakra qu'il savait campés à El Agueur.

Il avait pour guide principal un Hartani nommé Messaoud, homme de confiance et coureur de Si Mohammed Ben Abdallāh Ben Yeyan, chef de la zaouïa de Kerzaz. Il s'était emparé de cet homme depuis quelque temps, alors que ce coureur avait été envoyé en mission près de lui par le chef de la zaouïa.

Le 29 décembre 1869, Si Kaddour arrivait à Aïn Chaïr et rencontrait dans les environs le nommé Abdallah Attit, chef d'une fraction des Oulad Farès (Beni Guil). Il voulut le forcer à monter à cheval et à marcher avec lui contre les tribus de l'Est. Ce vieillard refusa, disant qu'il ne manquerait jamais à la parole qu'il avait donnée aux Hamyan. Le marabout n'insista pas et le renvoya sans lui faire aucun mal, sans doute dans la crainte de mécontenter les Beni Guil et de s'attirer leurs représailles.

Poursuivant sa marche, il arriva le 30 décembre à Foum Fallet, le 31 à Oglat El-Aricha, le 1er janvier à Oglat Moussa (du Chott Tigri) où il s'empara d'une quarantaine de chameaux appartenant aux Oulad Sidi Cheikh Gheraba.

*
* *

Le même jour (1er janvier 1870), au matin, trois émissaires des Hamyan Djemba se trouvaient à Mediourat, chez Sidi Cheikh Ben Tayeb. C'étaient : 1° un nommé Hamdan, émissaire ordinaire de Djelloul ould Lakhdar, des Oulad Messaoud ; 2° et 3° un homme des Oulad Serour et un forgeron originaire des Rezaïna, envoyés habituels de Tayeb Ben Sliman, caïd des Oulad Serour.

Sidi Cheikh Ben Tayeb avait écrit aux Djemba que tout était tranquille et qu'ils n'avaient rien à craindre. Porteurs de lettres du marabout des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, ces trois indigènes quittèrent sa tente et se rendirent dans un douar voisin de celui des Oulad Sidi El Hadj Brahim.

Au même moment, le principal cheikh des Beni Guil-Oulad Farès, Ahmed Ben Embarek, arrivait à toute bride chez Sidi Cheikh Ben Tayeb et lui annonçait que les contingents de Si Kaddour venaient d'apparaître dans le Chott Tigri.

Sidi Cheikh Ben Tayeb ordonna à son coureur de rejoindre les trois émissaires des Hamyan Djemba, de leur communiquer ces dernières nouvelles et de les inviter à partir immédiatement pour leurs douars respectifs. Il lui prescrivit, en outre, d'aller lui-même prévenir les Hamyan s'il ne pouvait rejoindre leurs envoyés.

Le coureur de Sidi Cheikh Ben Tayeb trouva les émissaires et leur apprit l'important évènement.

L'envoyé de Djelloul ould Lakhdar partit à toute vitesse, marcha jour et nuit et arriva le lundi matin, 3 janvier, chez les Oulad Messaoud.

Quant aux deux agents du caïd Tayeb Ben Sliman, ils commencèrent par discuter la valeur des nouvelles reçues et perdirent leur temps à faire remarquer qu'il était surprenant que le matin on ne signalât aucun danger, tandis qu'un peu plus tard on annonçait la présence de l'ennemi ; enfin, l'indigène des Oulad Serour resta dans le douar marocain, sous prétexte de chercher une jument pour se rendre plus vite auprès du caïd Tayeb Ben Sliman. Son compagnon, le forgeron des Rezaïna, prit doucement vers l'Est la route qui devait le conduire à Mekmen Nagga.

*
* *

Le 2 janvier, au matin, Si Kaddour Ben Hamza et ses contingents quittèrent Oglat Moussa (du Chott Tigri), firent boire leurs chevaux, le soir, à Galloul, et s'avancèrent encore de quelques kilomètres vers le Nord-Est. Le lendemain, 3 janvier, ils débouchèrent, par Sadana, dans la plaine d'Aïn Ben Khelil et arrivèrent, vers 10 heures du soir, au Teniet Bou Khacheba. En route, quelques-uns de leurs éclaireurs avaient surpris dans les

ravins du Djebel Ktob-El-Amara, le forgeron des Rezaïna dont il a été parlé précédemment et l'avaient fait prisonnier. Cet homme parvint à s'échapper pendant la nuit, mais, au lieu d'aller prévenir les Oulad Serour, il prit une direction diamétralement opposée et se dirigea sur le ksar de Sfissifa où il parvint le 3, vers 11 heures du soir.

A peine arrivé au Teniet Bou Khacheba, Si Kaddour Ben Hamza envoya des reconnaissances dans la direction d'El Agueur où, d'après ses renseignements et ses guides, devaient se trouver les Akerma et les Bekakra.

Dans la nuit, ces reconnaissances entendirent des coups de fusil sur leur gauche ; elles marchèrent alors de ce côté et ne tardèrent pas à apercevoir, vers Mekmen Nagga, les feux d'un grand douar. C'était celui de Tayeb Ben Sliman caïd des Oulad Serour.

Tout ce douar était en fête. Il y avait des hôtes, ainsi que sept ou huit marchands de Figuig, venus pour vendre des étoffes aux femmes. D'autre part, on se préparait à célébrer l'Aïd Seghir. Comptant sur la vigilance des deux émissaires envoyés aux nouvelles quelques jours auparavant, on n'avait aucune inquiétude. Quelques bergers avaient bien vu les cavaliers ennemis opérant leurs reconnaissances, mais, supposant que ces gens appartenaient aux Hamyan, ils n'en parlèrent pas. La sécurité semblait si bien établie que le 4 janvier, au matin, un certain nombre de chevaux et de juments furent envoyés au pâturage, en même temps que les chameaux et les moutons.

Si Kaddour Ben Hamza, dès qu'il fut renseigné par ses reconnaissances sur l'emplacement du douar du caïd Tayeb Ben Sliman, mit ses contingents en route en pleine nuit et, le 4 au matin, débouchant tout à coup sur un petit mamelon qui dominait le douar, surprit complètement les Oulad Serour. Ceux-ci coururent immédiatement aux armes, les uns à cheval, le plus grand nombre à pied et résistèrent vigoureusement à leurs assaillants qui cherchaient à leur enlever leurs troupeaux. Mais, bientôt, Si Kaddour Ben Hamza lui-même, précédé de son étendard, s'avança avec une assez forte réserve. Le caïd Tayeb Ben Sliman fut blessé et ses gens dispersés et mis en fuite.

Dans cette affaire, qui ne dura pas une heure, l'ennemi eut deux tués et quatre blessés. Par contre, les Oulad

Serour eurent trente hommes hors de combat ; leurs tentes furent entièrement pillées et ils perdirent 1.300 chameaux et 6.000 moutons.

Après ce premier succès, Si Kaddour Ben Hamza, avec toutes ses prises, rejoignit son convoi qu'il avait laissé au Teniet Bou Khacheba. Il passa, en ce point, la nuit du 4 au 5, attendant les rapports des éclaireurs qu'il avait envoyés dans toutes les directions.

* * *

Voyons ce que, pendant ce temps, étaient devenues les autres fractions des Hamyan.

Nous avons déjà dit que le nommé Hamdoun, un des meilleurs coureurs du Sud, parti de Médiouïrat le 1[er] janvier, était arrivé chez les Oulad Messaoud, le 3 janvier au matin, à Magroune, annonçant qu'il ne précédait que de quelques heures les contingents de Si Kaddour Ben Hamza.

A cette nouvelle, des cavaliers furent expédiés en toute hâte aux campements de Nefich et de Touadjeur ; puis les tentes furent abattues précipitamment et les Oulad Messaoud, les Oulad Embarek et les Meghaoulia se mirent à fuir vers le Nord-Est. En route, ils rencontrèrent les Beni Ogba, venant de Nefich, les Megan, les Sendan et les Oulad Sidi Ahmed Ben Medjoub, venant de Touadjeur. Il y eut alors une confusion inexprimable de douars, de tentes et de troupeaux, au milieu de laquelle la voix des chefs et des notables qui cherchaient à diriger le mouvement, ne fut pas écoutée. La plus grande partie de cette émigration traversa le Chott Chergui, à Bouktoub.

Seuls, un douar des Oulad Toumi, 30 tentes des Oulad Embarek, 2 des Oulad Abdelkrim, 11 des Megan, 4 des Frahda et 6 des Meghaoulia continuèrent à marcher vers l'Est, sans franchir le Chott et s'avancèrent jusqu'à Khodeur.

D'un autre côté, les Oulad Mansourah et les Oulad Khelif, prévenus par un émissaire des Oulad Sidi Mohammed (Beni Guil), s'étaient jetés dans les montagnes des Oulad Nehar, suivis à peu de distance par le douar

Chouareb (Oulad Mansourah), la fraction des Oulad Sidi Djillali (Oulad Nehar) et la tribu des Beni Metharef.

Enfin, les Akerma et les Bekâkra, avertis le troisième soir par un émissaire de l'agha nommé Yahia ould Mostefa, qui revenait des campements de Djelloul ould Lakhdar et par le nommé El Hadj Haddi [1] rentré récemment d'Oran où il avait été détenu, décampèrent, dans la nuit, d'El Agueur et se dirigèrent sur le Djebel Beguira.

Le mercredi 5, Si Kaddour Ben Hamza apprit par ses éclaireurs les mouvements opérés par les Hamyan et manifesta l'intention de rentrer au Maroc. Mais, cédant aux instances des Rezaïna, des Oulad Ziad et autres dissidents qui ne trouvaient pas les prises assez considérables, il se rendit à Naama où il passa la nuit du 5 au 6 et où il séjourna le 6. Il employa cette dernière journée à choisir, parmi ses contingents, ses meilleurs cavaliers, fantassins et chameaux. Il leur fit prendre des vivres et les tint prêts à marcher vers l'Est. Quant aux prises provenant du douar du caïd des Oulad Serour, Tayeb Ben Sliman, il les plaça sous la protection des cavaliers et fantassins non désignés pour prendre part à la nouvelle entreprise et prescrivit au chef du convoi de quitter Naama le 7 au matin et de coucher le même jour à Magroune, d'être le 8 à Galloul, le 9 à Fortassa, et le 10 à Oglat Moussa (du Chott Tigri). Ses ordres furent exactement exécutés.

Quant à lui, il quitta Naama dans la nuit du 6 au 7, se

---

1 Le nommé El Hadj Haddi, revenant d'Oran où il avait subi une assez longue détention, était parti de Sebdou pour rejoindre le douar du caïd des Bekakra, El Hadj Xaddour ould Bou Feldja, installé à El Agueur. Le 3, vers midi, il quitta ce douar en compagnie de Mohammed ould Bou Feldja, frère du caïd et prit la direction de Magroune, où il croyait trouver sa tente.

Vers le soir, El Hadj Haddi rencontra son propre fils qui recherchait des chameaux égarés. Celui-ci annonça à son père et au frère du caïd des Bekakra l'arrivée du coureur Hamdoun, leur montra à l'horizon la poussière soulevée par tous les douars campés à Magroune qui s'enfuyaient et, enfin, ajouta que le caïd des Oulad Serour, Tayeb Ben Slimane, avait lui aussi été prévenu par ses deux émissaires.

« Et ce porc de Tayeb Ben Slimane ne nous a rien dit ! » s'écria le frère du caïd des Bekakra. Il changea de cheval avec El Hadj Haddi qui était mieux monté et il reprit vivement le chemin d'El Agueur.

Pendant qu'El Hadj Haddi donnait la nouvelle du péril qui les menaçait à tous les bergers et aux tentes isolées qu'il trouvait sur son chemin, Mohammed ould Bou Feldja galopait vers les campements de son frère. En arrivant, il eut la surprise de trouver les tentes abattues et les troupeaux réunis.

dirigeant vers le Nord-Nord-Est ; il fouilla le pays en avant de lui, à sa droite et à sa gauche, se fit précéder par des reconnaissances et le 8, dans la matinée, tomba sur un certain nombre de tentes des Hamyan Djemba installées à Hassi El Hadri (région Nord-Ouest du cercle de Géryville). Ce groupe était précisément celui qui, au lieu de suivre le gros des Hamyan Djemba, au Nord du Chott Chergui, s'était dirigé sur Khodeur. La centaine de tentes ainsi réunies étaient commandées par le caïd des Toumi et par l'ancien caïd des Oulad Embarek, tous deux inintelligents et brouillons. Aucune précaution de sécurité n'avait été prise ; tous supposaient Si Kaddour Ben Hamza en route pour rentrer au Maroc ; personne ne l'avait fait suivre et c'est à peine si, le 8 au matin, quelques cavaliers montèrent à cheval pour reconnaître les environs. Ils se trouvèrent presqu'immédiatement en présence de l'ennemi qui fonça dessus et attaqua le douar ; cinq cavaliers des Hamyan, parmi lesquels M'Hammed Ben Diffalah, frère du caïd des Oulad Toumi, furent tués ; 1.500 chameaux et 7.000 moutons furent enlevés.

Sans être inquiété, Si Kaddour Ben Hamza se retira lentement avec ses prises par Magroune, Taoussera et El Ambaa où il passa la nuit du 12 au 13 janvier. Le lendemain, 13, il préleva pour son compte le cinquième du produit de la razzia et ne quitta El Ambaa que vers 3 heures de l'après-midi, se dirigeant sur El Araouïa où il coucha. Le 14, il gagna Oulakak et le 15, il prit la direction

Les Akerma et les Bekakra venaient, en effet, d'apprendre la marche de l'ennemi par le nommé Yahia ould Mostefa, des Oulad Nehar.

Ce dernier était l'émissaire ordinaire de l'agha Si Mohammed Ben Abdallah. Il avait été chargé de porter une lettre du général commandant la Division d'Oran à Sidi Cheikh Ben Tayeb, annonçant à ce dernier que le chargé d'affaires de France à Tanger s'occupait de faire remettre en liberté ceux de ses enfants détenus à Fez.

Yahia ould Mostefa était parti de Sebdou et, passant par Oglat Nadja et Aïn Ben Khelil, était arrivé le 2 janvier au soir chez Djelloul ould Lakhdar. Il devait repartir le lendemain matin pour remplir sa mission lorsque Hamdoun était arrivé, annonçant la très prochaine venue de l'ennemi.

Sans perdre de temps, Yahia ould Mostefa revint sur ses pas en appuyant vers l'Est, afin de ne pas tomber au milieu des reconnaissances de l'adversaire. Parti le 3 au matin de Magroune, il arriva le soir à El Agueur (environ 80 kilomètres), prévint les Akerma et les Bekakra, puis reprit le chemin de l'Ouest et fit prendre, le lendemain, la fuite à tous les bergers de l'agha Si Mohammed Ben Abdallah et des Oulad Nehar qui se trouvaient aux environs de Guerrebia.

de Souf Kesser ; mais là, il changea brusquement son itinéraire et marcha sur Mengoub et Aïn Chaïr.

*
* *

Le mercredi 5 janvier, vers 9 heures du matin, l'arrivée de Si Kaddour Ben Hamza fut annoncée au commandant supérieur du cercle de Sebdou par un cavalier des Oulad Khelif et des Oulad Mansourah ; le même jour, dans l'après-midi, le caïd des Beni Metharef rendit compte de la razzia opérée le 4 sur le douar du caïd des Oulad Serour, Tayeb Ben Sliman.

Les communications télégraphiques étant interrompues entre Sebdou et Tlemcen, ces nouvelles ne parvinrent au commandant de la Subdivision de Tlemcen que dans la soirée du 5 et les ordres concernant la mise en route d'une colonne n'arrivèrent à Sebdou que le 6, à 7 heures du matin.

La colonne mobile de Sebdou partit le même jour, à 10 heures, sous le commandement du colonel de La Jaille, du 2e Chasseurs d'Afrique. Le commandant Surtel, commandant supérieur du cercle, arriva de son côté le soir même à El-Aricha et y trouva l'agha Si Mohammed Ben Abdallah avec quelques cavaliers des Oulad Nehar et des Hamyan.

Des ordres furent immédiatement expédiés aux caïds des Oulad Nehar, des Beni Metharef, des Oulad Khelif et des Oulad Mansourah, réfugiés dans les montagnes situées au Nord de Magoura, aux caïds des Akerma et des Bekakra réfugiés au Djebel Beguira et à Ras el Ma, au caïd des Angad campés à El Gor, de réunir les goums et tous les chameaux disponibles et de les amener sans retard à El-Aricha avec quinze jours de vivres.

Djillali Ben Ahmed, ancien caïd révoqué des Oulad Nehar, fut envoyé avec dix cavaliers dans la direction d'Aïn Ben Khelil, avec mission de retrouver et de suivre les traces de l'ennemi.

Le 7, le 8 et le 9, les caïds arrivèrent avec le nombre de cavaliers, de fantassins et de chameaux suivants :

Angad : 15 cavaliers, 20 fantassins convoyeurs, 60 chameaux ; Oulad Nehar : 30 cavaliers, 12 convoyeurs, 40 chameaux ; Akerma : 37 cavaliers, 35 convoyeurs,

100 chameaux ; Bekakra : 26 cavaliers, 30 convoyeurs, 90 chameaux ; Oulad Khelif : 26 cavaliers, 26 convoyeurs, 80 chameaux ; Oulad Mansourah : 10 cavaliers, 20 convoyeurs, 60 chameaux ; Beni Metharef : 14 cavaliers, 24 convoyeurs, 70 chameaux. Totaux : 158 cavaliers, 167 convoyeurs, 500 chameaux.

Les caïds des Hamyan Chafaa mirent beaucoup d'empressement à fournir leurs contingents ; le caïd des Angad en mit moins et le caïd des Oulad Nehar n'en mit point du tout.

Des spahis furent également envoyés, dès le 6 janvier au soir, avec des ordres de convocation, chez les caïds des Hamyan Djemba qui n'en tinrent aucun compte et ne les exécutèrent pas.

L'ex-caïd des Oulad Nehar, Djillali Ben Ahmed, parti d'El-Aricha dans la nuit du 6 au 7 janvier, arriva le 8 au lever du soleil à Mekmen Nagga, sur l'emplacement même où le douar du caïd des Oulad Serour, Tayeb Ben Sliman, avait été razzié. Là, il retrouva les traces des cavaliers de Si Kaddour Ben Hamza et les suivit jusqu'au Teniet Bou Khacheba. Il envoya alors, par deux de ses cavaliers, le renseignement suivant au Commandant Supérieur du cercle de Sebdou :

« Je marche directement sur Naama et Hadjar Toual.
« Si l'ennemi s'est dirigé vers l'Est, je vous enverrai deux
« autres cavaliers dans la soirée du 10. Si, au contraire,
« il s'est dirigé vers le Sud ou le Sud-Ouest, je les suivrai
« à distance, mais je ne vous enverrai pas de cavalier. »

Les deux cavaliers porteurs de cette communication arrivèrent à El-Aricha le 10, vers 4 heures de l'après-midi. Dans la nuit du 10 au 11, Djillali Ben Ahmed arriva lui-même déclarant qu'il avait suivi les traces des goums ennemis jusqu'à proximité de Bir Touaref et que tout lui faisait supposer que Si Kaddour avait repris la route de l'Ouest.

Ce renseignement n'était pas exact, comme les faits précédemment cités l'ont prouvé.

La colonne mobile partit d'El-Aricha le mardi 11 janvier, emmenant avec elle 400 chameaux des Hamyan Chafaa et tous les cavaliers du goum, à l'exception de quatorze des Beni Metharef. Ceux-ci furent laissés à El-Aricha pour assurer le service des courriers.

Le caïd des Oulad Nehar fut également laissé avec les 100 chameaux des Angad et des Oulad Nehar pour assurer les ravitaillements.

Le 11, la colonne campa à l'Oued El Harmel. Deux cavaliers revenant des ksour annoncèrent qu'ils avaient vu des feux dans la nuit du 10 au 11 aux environs de Taoussera et même jusqu'à El Ambaa. On envoya des reconnaissances dans ces deux directions avec ordre de rejoindre la colonne le 13, à Aïn Ben Khelil.

Le colonel de La Jaille espérait alors aller en un jour de l'Oued El Harmel à Oglat Nadja (40 kilomètres) et le lendemain d'Oglat Nadja à Aïn Ben Khelil (38 kilomètres). Mais la marche était trop difficile dans cette région mal connue et entièrement dépourvue de pistes pour qu'un pareil effort put être demandé à l'infanterie. On n'arriva à Oglat Nadja que le jeudi 13. Vers minuit arriva au camp le chef de la reconnaissance envoyée vers Taoussera et El Ambaa. C'était un jeune cavalier des Akerma plein d'ardeur et d'énergie, qui rendit compte qu'il s'était avancé jusque sur les hauteurs dominant El Ambaa et que, de là, il avait aperçu en station les cavaliers, les fantassins et les chameaux de Si Kaddour Ben Hamza et qu'il avait également vu les troupeaux provenant de la razzia d'Hassi Ben Hadri prendre la direction d'El Araouïa. Malgré son état de fatigue, il offrit de changer de cheval et de partir de suite pour guider la colonne.

Les Hamyan Chaafa, partageant l'enthousiasme de ce jeune homme, proposèrent au colonel de La Jaille de partir immédiatement, de gagner directement Galloul et de s'avancer ensuite sur El Araouïa. Ils lui affirmèrent qu'en laissant les bagages à Oglat Nadja, l'infanterie, sans sac, et marchant en partie à pied et en partie à dos de chameau, pourrait être, le 14 au soir, rendue à Galloul et surprendre l'ennemi dans la nuit du 14 au 15, au matin au plus tard. Leur proposition ne fut pas acceptée.

Ils offrirent alors de partir immédiatement pour Aïn Ben Khelil, d'y arriver le 14 vers midi, de s'y reposer et de repartir dans la soirée pour El Araouïa.

Le commandant de la colonne mobile ne jugea pas devoir accepter davantage cette seconde proposition.

Il envoya une nouvelle reconnaissance, conduite par le même cavalier des Akerma qui avait conduit la première, avec mission de surveiller les mouvements de l'ennemi

et de voir surtout si, comme on le pensait, il ne ferait pas séjour à El Araouïa, soit pour se reposer, soit pour attendre l'arrivée de la première razzia qui avait été tout d'abord dirigée sur Oglat Moussa, du Chott Tigri.

La colonne partit d'Oglat Nadja le 14 à 10 heures du matin et coucha au pied du Teniet Chiaka. Elle n'arriva à Aïn Ben Khelil que le lendemain 15, vers 10 heures.

Pour parer à tout évènement, le colonel de La Jaille organisa dès son arrivée une colonne légère qui dut se tenir prête à partir au premier signal. Vers 5 heures du soir, le chef de la reconnaissance arriva à Aïn Ben Khelil et rendit compte que les contingents de Si Kaddour Ben Hamza avaient passé la nuit du 13 au 14 à El Araouïa, celle du 14 au 15 à Oulakak et que le 15, vers 10 heures du matin, ils s'étaient mis en route dans la direction de Souf El Kesser.

L'agha Si Mohammed Ben Abdallah et les Hamyan Chaafa sollicitèrent du colonel de La Jaille l'autorisation de partir de suite et d'être suivis par la colonne légère Mais le commandant de la colonne jugea une fois de plus imprudent de demander à ses troupes l'effort de deux nuits et un jour de marche rapide, dans une région mal connue et montagneuse et il refusa l'autorisation qui lui était demandée.

Par contre, il autorisa l'ex-caïd des Oulad Nehar, Djillali Ben Ahmed, Mohammed ould Boufeldja, frère du caïd des Bekakra et dix cavaliers à partir dans la nuit du 15 au 16 pour opérer une reconnaissance dans le Chott Tigri. Cette reconnaissance rentra le 17 au soir à Aïn Ben Khelil sans avoir trouvé l'ennemi, mais après avoir appris qu'à partir de Souf El Kesser, ce dernier s'était dirigé sur la plaine de Tamlelt et sur Mengoub.

Le 19 janvier, un homme des Oulad Nehar, en observation sur le Djebel Sidi Labed (18 kilomètres à l'Ouest d'El-Aricha), signala des feux dans la direction de Brazzia (bord Sud du Chott Gharbi), en même temps que dix réguliers marocains d'Oudjda, envoyés chez les Amour pour recouvrer l'impôt, faisaient connaître qu'ils avaient relevé des traces de goum dans cette même région.

Les cavaliers des Oulad Nehar et des Oulad Khelif furent immédiatement lancés dans la direction indiquée. Puis le colonel de La Jaille, craignant de voir son convoi de ravi-

taillement coupé, quitta Aïn Ben Khelil le 19, à 1 heure de l'après-midi pour retourner à El-Aricha.

A la rentrée de la reconnaissance, on sut qu'il y avait eu une fausse alerte, que les feux signalés du Djebel Sidi Labed par l'homme des Oulad Nehar avaient été allumés par les réguliers marocains d'Oudjda, en tournée d'impôt, et que les traces relevées par ces derniers étaient celles faites par les contingents de Si Kaddour Ben Hamza lorsqu'il se mettait en mouvement pour aller accomplir ses razzias.

La colonne rentra à El-Aricha sans incident et sans que l'ennemi eût été châtié.

*
* *

Cette sorte d'impunité eut les plus fâcheux effets et, le 17 février suivant, le caïd des Meghaoulia, envoyé en reconnaissance dans le Sud-Ouest oranais, rapportait les nouvelles suivantes :

« La vue des troupeaux provenant des razzias de « Mekmen Nagga et d'Hassi El Hadri a complètement « détruit les effets de la convention d'Oglat Sedra et « produit chez les populations marocaines une effervescence extraordinaire. La presque totalité des Beni Guil, « la totalité des Doui Menia, les Oulad Naceur, les Oulad « El Hadj et les tribus Beraber voisines de l'Oued Guir « ont écouté les paroles de Si El Hadj El Arbi (fils de Sidi « Cheikh Ben Tayeb) et leurs djemaas, conduites par lui, « ont offert leur concours à Si Kaddour Ben Hamza. Elles « se sont engagées, par serment, à marcher avec lui sur « les Hamyan et sur les autres tribus de l'Est. »

« Seuls, les Amour, les Oulad Djerir, Sidi Cheikh Ben « Tayeb et deux douars des Beni Guil (Oulad Farès et « Oulad Bel Lahcène) se sont tenus à l'écart jusqu'à « présent, mais, comme ils sont menacés par Si Kaddour « Ben Hamza et par les autres confédérés, il est à supposer « qu'ils prendront aussi fait et cause pour l'insurrection. »

« En revenant de sa dernière incursion, Si Kaddour « Ben Hamza s'est arrêté six jours sur l'Oued Guir ; de là, « il a écrit à tous ses gens de quitter Maïder et de venir « s'installer à Rahma. C'est là que rendez-vous a été donné « à toutes les tribus et que seront arrêtées les dernières « dispositions de la nouvelle marche en avant. Elle doit

« se faire au grand jour ; on ne cherchera pas à la tenir « secrète ; ce sera une véritable invasion. »

En apprenant ces nouvelles, les caïds des Hamyan, des Oulad Nehar et des Angad avertirent les autorités dont ils dépendaient que si des mesures très énergiques n'étaient pas immédiatement prises pour les défendre, il ne leur resterait plus qu'à rentrer dans le Tell avec leurs tentes et leurs troupeaux. Ils préconisèrent l'envoi, à Aïn Chaïr, d'une forte colonne qui séjournerait sur ce point pendant un temps assez long et permettrait de lancer sur l'Oued Guir tous les goums de la province convoqués à cet effet. Ils assurèrent que la présence des goums au milieu des moissons de l'Oued Guir, ainsi que celle de troupes françaises en soutien à Aïn Chaïr produirait des résultats aussi considérables que ceux obtenus en 1859, à la suite de l'expédition des Beni Snassen et que toutes les tribus marocaines qui venaient de se confédérer ne tarderaient pas à demander l'aman.

D'autres renseignements firent connaître que les forces de l'ennemi pouvaient se décomposer ainsi qu'il suit :

Beni Guil : 400 cavaliers, 1.000 fantassins ; Doui Menia : 1.200 cavaliers, 3.000 fantassins ; Oulad Naceur : 20 cavaliers, 60 fantassins ; Oulad El Hadj : 150 cavaliers, 300 fantassins ; Aït Bou Chaouène : 70 fantassins ; Aït Tserrouchen : 100 fantassins ; Aït Aïssa : 80 fantassins ; Oulad Sidi Cheikh Cheraga : 500 cavaliers, 1.500 fantassins ; Oulad Sidi Cheikh Gheraba, 200 cavaliers, 800 fantassins ; Guitanin (de Figuig) : 100 fantassins ; Beraber (du Tafilalet) : 400 fantassins. Totaux : 2.470 cavaliers, 7.410 fantassins.

Tous ces contingents n'étaient pas encore rassemblés ; l'Autorité supérieure estima qu'il y avait lieu d'agir le plus vivement possible pour ne pas leur laisser le temps de se réunir.

Le général de Wimpfen, commandant la Division d'Oran, demanda au gouvernement l'autorisation d'organiser une expédition sur Aïn Chaïr.

Ses propositions furent acceptées en principe, mais, pour éviter des complications diplomatiques avec l'Angleterre et avec l'Espagne, certaines restrictions furent imposées à son projet.

Une colonne composée de 3 bataillons d'infanterie, de 11 escadrons de cavalerie et des divers goums des Harrar,

de Tlemcen, de Lalla Maghrnia, des Hamyan, fut concentrée à Aïn Ben Khelil. Le général de Wimpfen en prit le commandement ayant sous ses ordres les généraux Chanzy et de Colomb.

Une petite colonne, sous le commandement du colonel de La Jaille, fut formée à El-Aricha. Elle eut pour rôle de pousser une forte reconnaissance sur la droite, chez les Beni Guil, puis d'assurer les communications sur les derrières de la colonne principale qui allait marcher sur la plaine du Tamlelt et l'Oued Guir.

La colonne de La Jaille se rendit d'abord d'El-Aricha à Aïn Ben Khelil pour donner le change aux Beni Guil. En ce point, elle préleva sur l'ensemble des goums une partie des cavaliers des Hamyan, ceux des Oulad Nehar, des Angad, de Tlemcen et de Lalla Maghrnia. Puis, revenant sur ses pas jusqu'à Oglat Nadja, elle entra par l'Oued Berremade chez les Beni Guil, gagna le Chott Tigri, puis l'Oued Guefla. En ce point, ses éclaireurs rencontrèrent un parti de cavaliers Beni Guil qui voulurent s'opposer à leur marche. Après une action très courte et très vive, nos goums enlevèrent une cinquantaine de tentes, quelques chameaux et environ 1.500 moutons.

Pendant que cette opération s'accomplissait sur sa droite, la colonne principale partait d'Aïn Ben Khelil et s'avançait dans la direction du Sud-Ouest par Oglat Et-Tine et Forthassa. Elle arriva ainsi jusqu'à l'Oued Souf Kesser où elle rencontra la colonne de La Jaille qui, ayant débouché par le Kheneg Defla, s'avançait à sa rencontre.

Les troupes du général de Wimpfen continuèrent leur mouvement en avant pendant que la colonne de La Jaille revenait sur Aïn Ben Khelil pour y prendre des vivres, puis formait l'arrière-garde du corps expéditionnaire et maintenait ses communications en protégeant la marche de ses convois.

Le général de Wimpfen traversa la plaine du Tamlelt, s'arrêta aux puits de Mengoub, puis au ksar de Bou Kaïs, sans rencontrer aucun adversaire. Les gens du ksar de Bou Kaïs ayant abandonné leur village, le général y laissa les les éclopés de sa colonne, au nombre de deux cents environ, sous les ordres d'un capitaine du Génie. Cette mesure avait l'avantage d'occuper un point intermédiaire entre la colonne principale et la colonne de La Jaille et devait empêcher les Beraber, qui se réunissaient en assez

grand nombre, de devenir un danger sérieux pour notre ligne de communications.

De Bou Kaïs, le général de Wimpfen se dirigea sur Kenadsa. Les marabouts de cette zaouïa assurèrent qu'ils étaient restés étrangers à toutes les entreprises faites contre nous et protestèrent de leur reconnaissance envers les autorités françaises qui leur permettaient de venir récolter des ziaras auprès des khouans des tribus algériennes.

En quittant Kenadsa, la colonne arriva sur l'Oued Guir. Là, enfin, nos troupes finirent par rencontrer l'ennemi. Le 14 avril 1870,, une forte reconnaissance de cavalerie arriva aux Bahariat (petite mer). Elle aperçut, de l'autre côté de l'oued Guir, très large en cet endroit et coulant dans un lit profond, au milieu de berges accidentées, un grand nombre de tentes de Doui Menia.

Le gros de la colonne arriva le lendemain 15 sur les bords de l'oued. Les dispositions nécessaires furent prises pour passer la rivière et aborder l'ennemi.

Les Doui Menia avaient levé toutes les écluses afin d'inonder le pays couvert de canaux d'irrigation. Pendant que notre artillerie ouvrait le feu sur le camp ennemi, nos troupes d'infanterie abordèrent résolument la position et traversèrent la rivière en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les cavaliers placés aux ailes franchirent l'oued par plusieurs gués et cherchèrent à envelopper nos adversaires.

Après quelques heures de combat, nos troupes enlevèrent le camp et les Doui Menia vinrent demander l'aman. Ils promirent de ne plus servir la cause de Si Kaddour Ben Hamza qui, après les avoir réunis contre nous, était resté au Tafilalet sans oser venir les secourir alors qu'il connaissait notre approche.

Quoique ce succès eut été secondaire et qu'il n'atteignit en rien Si Kaddour Ben Hamza et les Oulad Sidi Cheikh, le général de Wimpfen pensa que la colonne s'était assez avancée dans cette région inconnue jusqu'alors et sur laquelle nous ne possédions que des renseignements assez vagues. D'autre part, il était avisé que, pendant que nous nous battions aux Bahariat, les Beraber avaient, pendant deux jours, essayé, infructueusement d'ailleurs, d'enlever le dépôt des éclopés du ksar de Bou Kaïs.

La colonne commença son mouvement de retraite. En apprenant notre mouvement rétrograde, les Beraber se

retirèrent dans le ksar d'Aïn Chaïr. Le général de Wimpfen, désirant les châtier, arriva le 23 avril devant le ksar où ils s'étaient enfermés ; il fut rejoint le lendemain par la colonne de La Jaille. Nos troupes cherchèrent, à deux reprises, à entrer dans le ksar, mais la résistance des assiégés fut très vive et nos munitions d'artillerie ne purent ouvrir une brèche dans ces murs en toub (argile séchée au soleil), qu'elles traversaient «comme du beurre» sans les renverser.

Les Beraber arrêtèrent par une fusillade très violente les Zouaves et les Tirailleurs qui s'étaient lancés à l'assaut. Nous subîmes des pertes cruelles, parmi lesquelles il y a lieu de citer celle du chef de bataillon de Tirailleurs Surtel, commandant supérieur du cercle de Sebdou, qui fut tué contre les murs mêmes du ksar. L'assaut ayant échoué, nous dûmes faire reculer nos troupes. Le lendemain, au moment où le général de Wimpfen se décidait à tenter un nouvel effort contre ce ksar, ses habitants envoyèrent une députation pour demander l'aman. Ils dirent qu'ils désiraient vivre en paix avec nous et répétèrent, comme les Doui Menia, que Si Kaddour Ben Hamza n'ayant pas osé sortir du Tafilalet, ils ne serviraient plus sa cause.

Le général de Wimpfen, qui avait reçu des instructions du gouvernement pour ménager autant que possible les ksour marocains, accepta les offres de paix des gens d'Aïn Chaïr. Ceux-ci fournirent des otages, donnèrent des chevaux de gada et livrèrent les quantités d'orge qui leur furent demandées pour notre cavalerie.

Le corps expéditionnaire reprit alors sa marche sur Aïn Ben Khelil où il arriva le 4 mai ; les différentes colonnes furent de retour dans leurs garnisons respectives, vers le 16 mai.

*
* *

L'expédition qui venait d'avoir lieu avait prouvé que nous pouvions pénétrer fort loin dans les steppes du Sud et que les marabouts des Oulad Sidi Cheikh ne s'étaient pas sentis capables de faire face à notre attaque. Mais si leur prestige avait, de ce fait, subi une certaine atteinte, il y avait lieu de ne pas s'illusionner et de penser que leur caractère religieux leur procurerait encore dans l'avenir de nouveaux partisans. Il était donc nécessaire d'organiser

nos tribus algériennes pour pouvoir, selon les circonstances, surveiller l'ennemi, le prévenir, le combattre ou le poursuivre s'il cherchait à nous inquiéter.

C'est pour obtenir un semblable résultat que le général Chanzy, qui avait pris, pour fort peu de temps d'ailleurs, le commandement de la Subdivision de Tlemcen, plaça à la tête des Hamyan Si Sliman Ben Kaddour, avec le titre d'agha du Sud-Ouest et des Hamyan en remplacement de l'agha Si Mohammed Ben Abdallah ; ce dernier resta agha du Maghzen et du Djebel du Sud et eut sous ses ordres les caïds des tribus telliennes et demi-sahariennes du cercle de Sebdou : Oulad Ourriach, Beni Hediel, Beni Snouss, Oulad Nehar et Angad.

Il était d'autant plus nécessaire d'avoir une solide organisation que le bruit des revers de nos armes dans notre guerre contre la Prusse allait se répandre jusqu'au Sahara. Les correspondances entretenues par les chefs religieux et les indigènes de nos tribus firent connaître à nos ennemis du Sud et de l'Ouest que la France avait dû rappeler d'Algérie presque toutes ses troupes et qu'il ne restait plus, dans la contrée, qu'un petit nombre de soldats.

Pour se garantir contre toute éventualité, la colonne mobile de Sebdou fut maintenue en formation et toujours prête à marcher sur El-Aricha pour fournir, le cas échéant, un appui sérieux aux Hamyan.

(A suivre.)

LE PRÉHISTORIQUE AU MAROC ORIENTAL

par Feu le Capitaine MAURICE PETIT

Notes mises en ordre par M. DOUMERGUE

Lors de son départ pour le front, le capitaine Maurice Petit m'avait manifesté l'intention qu'il avait de publier, après la guerre, le bilan de ses recherches préhistoriques au Maroc oriental.

Hélas ! le destin en a décidé autrement. Le 13 août 1916, mon ami tombait mortellement blessé à Maurepas, emportant avec lui le rêve qu'il avait fait de nous faire connaître ses découvertes.

Convaincu que j'étais que le capitaine n'avait pas rédigé le manuscrit qu'il voulait publier, je demandai à sa veuve de m'autoriser à examiner les échantillons recueillis et d'en faire l'objet d'une note posthume. Madame Petit accepta avec empressement ma proposition.

Le libellé de certaines étiquettes me laissa bientôt à penser que le capitaine avait dû laisser des notes. Je priai Madame Petit de les rechercher. Elle trouva en effet dans les papiers de son mari une liste des stations découvertes et quelques pages d'un manuscrit inachevé.

Je n'ai eu qu'à compléter ce travail en y joignant la description des pièces intéressantes provenant de stations non encore décrites en détail par le capitaine Petit. J'ai été ainsi amené à ajouter quelques appréciations personnelles à la notice.

En publiant ces notes, je suis heureux de m'acquitter d'un pieux devoir et de rendre, à mon ami bien regretté, cet hommage posthume. Qu'il me soit aussi permis de remercier Madame Petit de m'y avoir autorisé. Je lui en exprime ma plus respectueuse reconnaissance.

F. DOUMERGUE.

Inventaire des Stations Préhistoriques et des lieux où ces trouvailles ont été faites (1)

Je viens de quitter le 1er Régiment Etranger pour être remis à la disposition du ministre et vais être affecté à un régiment du front français.

Avant de rejoindre mon dépôt et en quittant le Maroc, où je viens de passer trente mois consécutifs, je tiens à éclairer mes collègues en préhistoire sur les localités où j'ai ramassé des silex taillés, sur les points qui m'ont le plus intéressé, soit par les trouvailles archéologiques que j'y ai faites, soit par celles que j'ai dû seulement supposer ne faisant que les entrevoir, le temps me faisant souvent défaut pour continuer avec fruit les recherches.

Je pense leur éviter ainsi des courses inutiles. En revanche qu'ils m'accordent toute leur bienveillance en songeant que, légionnaire avant tout, c'est presque les armes à la main que j'ai fait les récoltes.

Les stations proprement dites sont assez rares dans les régions que j'ai eu le loisir de parcourir mais, quand la pacification permettra de circuler facilement en tous sens, il est probable qu'on découvrira de nombreuses stations aux abords immédiats des sources, ainsi que le long des oueds qui ont toute l'année de l'eau courante et potable, car les silex sporadiques sont très répandus.

Le Maroc laisse deviner, dès maintenant, sa richesse en en matériaux préhistoriques. Il suffit de les y rechercher pour découvrir de véritables trésors.

Pour l'énumération des diverses localités citées, je procèderai par dates qui correspondent à peu près à l'itinéraire suivi de Taourirt à Taza avec quelques écarts de la ligne d'étapes ou quelques retours en des points déjà connus.

Taourirt *et environs* (automne 1913, hiver 1914-1915). — La région est parsemée de silex sporadiques aussi bien

---

1 Les alinéas composés en caractères ordinaires sont la reproduction textuelle du manuscrit du capitaine Petit. Mes observations sont en petits caractères. (F. D.)

sur les collines rocheuses qu'aux environs de l'oued Za, parallèlement à son cours, mais les trouvailles les plus intéressantes ont été faites à Aïn Talhouët.

Aïn Talhouët *(col d')* (août-septembre 1913). — J'ai trouvé des silex sans retouches : pierres de fronde de différentes tailles, coups de poing, pointes grossièrement taillées, généralement très épaisses et recouvertes, d'un côté, d'une partie de leur cortex, des lames petites et la plupart fragmentées, car elles sont ramassées le plus souvent sur le roc, un racloir en croissant à pointes arrondies et un autre dont les pointes sont intactes, enfin d'autres silex que je ne saurais dénommer.

Il y avait aussi des silex retouchés : pointes, flèche à tranchant transversal ou tranchet, lames épaisses et ayant une extrémité arrondie ; pointe tortueuse, racloirs, etc.

Les échantillons que j'ai pu examiner répondent bien, dans leur ensemble, aux descriptions précédentes. Il y a des instruments de deux factures bien distinctes :

1° Des quartz calcédonieux, parfois violacés, sans forme définie, grossièrement taillés, de dimensions très variables, Quelques gros grattoirs peu retouchés, plats sur une face, sont cacholonnés. Cachet ancien ;

2° Des silex rappelant ceux de Goutitir, petits éclats plus ou moins retouchés, lames minces ou triangulaires à dos abattu et retouché, un petit silex trapézoïde (Néolithique ancien des foyers et des ateliers en plein air.) (Fig. 1, 2, 3, 4.)

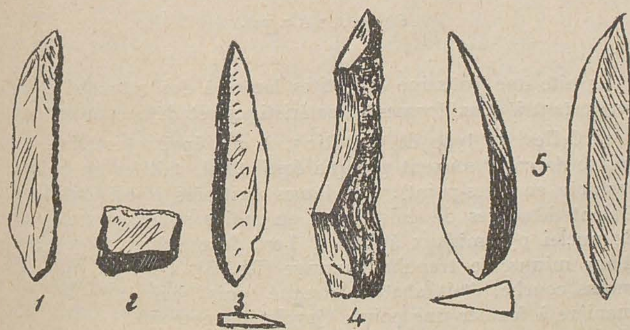


Fig. 1 à 5 (Gr. nat.)

Aïn Youdi. — Près de la piste de Debdou, à environ 12 kil. 500 de Taourirt, au confluent de l'oued Youdi et d'un affluent de droite, l'oued Mouïl et Tiour. — Sur une longueur de 200 mètres environ, ateliers et foyers renfermant de nombreux silex de même facture que ceux des environs (lames, perçoirs, grattoirs, pierres de fronde, etc.) ainsi que des fragments d'œufs d'autruche.

Déchets d'atelier, des éclats épais et des lames grossières.

Trois gros et mauvais nuclei largement éclatés faits de cailloux roulés de silex calcédonieux : l'un paraît avoir été retouché pour en faire une pierre de jet.

Avec ces déchets quelques pièces intéressantes. D'abord deux beaux grattoirs à gros bout arrondi et retouché, à plan de frappe non taillé, l'un court (fig. 6), l'autre plus allongé, terminé en pointe à l'extrémité opposée au grattoir (fig. 7).

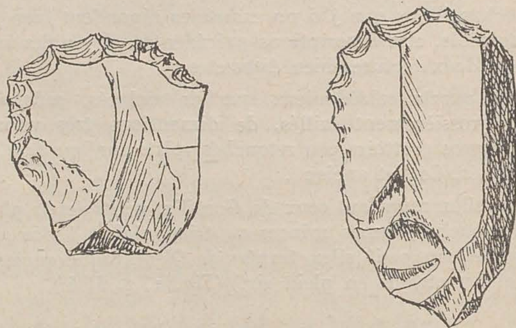


Fig. 6 et 7 (Gr. nat.)

Ensuite une douzaine de petites lames à dos retouché et se rapportant à deux formes caractéristiques et déjà connues :

1° Celles du type de Goutitir [1], à dos épais, à section en forme de coin, souvent presque équilatéral, taillées en pointe (perçoir en tiers-point). Les lames destinées à cet outillage étaient détachées de galets plus ou moins sphériques et non de nuclei pyramidaux à lames. Leur forme était alors celle d'une minuscule tranche d'orange (fig. 5). Le dos, plus ou moins courbe, était abattu, tronqué, puis, seul, retouché, de manière à former une pointe (javelot ou perçoir).

---

1 Capitaine Petit. — *La Station de Goutitir (Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*, 1914), pl. VIII, fig. 14-15.

Les autres sont aussi à dos retouché, mais faits de lames plus minces à section triangulaire très étroite. Les divers usages attribués à ces silex, en forme de *lame de canif*, sont loin de me satisfaire. La lame pouvait être fixée à l'extrémité d'un bâtonnet et servir au découpage. Les deux formes sont reliées par de nombreux intermédiaires tendant à devenir microlithiques. Toutes participent du même caractère de facture : dos d'abord abattu, puis retouché.

Des silex de même facture ont été aussi recueillis en grand nombre à Goutitir [1] et dans la grotte de Taza [2].

Cet outillage paraît donc commun à la grotte de Taza et au moins à certaines stations en plein air du Maroc oriental, comme il l'est pour les grottes et stations en plein air de la région oranaise.

Dans tout le pays, d'Oudjda à Mçoun, partout où le manque de terre végétale laisse apercevoir les pierres, nombreux tumuli qui se présentent habituellement sous l'aspect de simples tas de pierres sans aucune ceinture limitative, sauf un, près et au Nord-Est de M'çoun. Taourirt apporte un beau tribut à cette série d'anciens tombeaux qui semblent, pour la plus grande partie, de même époque que ceux que j'ai classés à Aïn Sefra dans la catégorie la plus ancienne [3].

J'en ai fouillé quelques-uns sur la rive droite de l'oued Za, mais n'y ai rien trouvé.

Goutitir. — *Station de Goutitir et environs* (aut. 1913). Les ateliers très nombreux, quelques-uns avec foyer, ont fait l'objet d'une note publiée dans le Bulletin et déjà citée [4]. Ils occupent une superficie d'environ 8 à 9 kilomètres carrés. Cette station du néolithique ancien m'a fourni de belles pièces, retouchées pour la plupart.

Nombreux tumuli sur les collines environnantes. Dolmen , démoli ? au Sud-Est du bordj de la voie ferrée sur les hauteurs au Nord-Nord-Est de Dhrissa, rive droite de l'oued Goutitir.

---

1 Capitaine Petit. — *Loc cit.*, fig. 9, 10, 19 à 32.

2 Lieutenant Campardou. — *La Grotte de Kifan bel Ghomari (Taza)*, in *Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*, 1917, pl. vi, fig. 4, 5, 7 à 10.

3 Capitaine Petit. — *Les Tumuli d'Aïn-Sefra*, in *Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*, 1905, p. 285.

4 Capitaine Petit. — *La Station de Goutitir*, in *Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch d'Oran*, 1914, t. xxxiv, p. 229.

Guercif *et environs* (19 au 25 décembre 1913). — La région de Guercif est assez fertile, particulièrement entre Moulouya et Melloulou dont les abords peuvent être copieusement arrosés, ces deux oueds, surtout le second, ayant toute l'année de l'eau douce en abondance. Aussi cette région est-elle parsemée de nombreux silex sporadiques. De nombreuses stations existent certainement sur les deux rives de ces thalwegs. J'y ai trouvé plus spécialement du paléolithique ancien, en grande quantité dans le triangle en amont du confluent des deux oueds. J'ai récolté trois magnifiques coups de poing chelléens, semblables au marteau à trois pointes du Diluvium d'Amblainville [1] et une pointe de javelot. Ces quatre pièces ont été roulées par les eaux et ont même patine.

La plupart des autres silex grossiers sont revêtus de leur cortex sur une face.

Dans la même région, à 1 kilomètre en amont du confluent, j'ai trouvé un gros bloc de conglomérat mesurant : longueur, 0^{m} 78, largeur, 0^{m} 58, épaisseur, 0^{m} 35, mais fragmenté en deux morceaux distants d'une cinquantaine de mètres. Le plus gros fragment est creusé en mortier, près de son bord extérieur. La cupule tronconique mesure 0^{m} 25 de diamètre moyen au sommet et 0^{m} 05 au fond. La profondeur est d'environ 0^{m} 10. L'intérieur a été poli par le frottement d'un pilon que j'ai eu la bonne fortune de trouver à environ une centaine de mètres du mortier. L'extrémité, arrondie par l'usage, s'adapte exactement au fond de la cupule.

Ce pilon, de forme parallélipipédique, a été fait avec avec un galet de l'oued, long de 0.16, large de 0,063 et épais de 0,04. Il était usé sur la moitié de sa longueur.

L'être qui se servait de ce mortier pouvait s'asseoir commodément sur la partie de la pierre se trouvant en dehors de l'excavation.

J'ai déposé les deux parties du bloc et le pilon au cercle des Officiers de Guercif. J'ignore ce qu'ils sont devenus.

Dans les ruines des maisons de l'ancien Guercif, rive gauche du Melloulou, presque à hauteur du pont construit par le Génie, j'ai récolté : un magnifique percuteur en silex qui porte des traces d'usage à ses extrémités ; il mesure 0^{m} 195 de longueur, 0^{m} 08 de largeur et 0^{m} 06

1 *Mémoires (Société Préhistorique française*, t. I, p. 160, pl. IX, fig. 1 et 2).

d'épaisseur. Aussi, un caillou roulé ayant servi de percuteur compresseur.

Le « paléolithique ancien » signalé ci-dessus est représenté par des échantillons nombreux de dimensions très variables taillés à grands éclats, peu retouchés. Il y a des disques, taillés sur une ou deux faces et, surtout, de gros grattoirs rectangulaires à face supérieure plus ou moins pyramidale, l'inférieure plane, éclatés sur le pourtour ou à une seule extrémité. (Fig. 8 et 8 bis.)

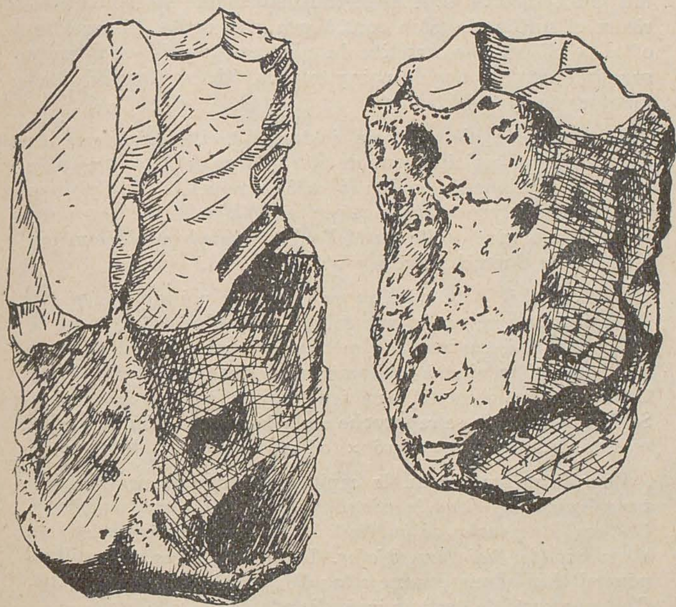


Fig. 8 et 8 bis. Dessins de Petit (Gr. nat.)

A signaler un gros instrument en quartzite, subrectangulaire de 0^{m} 13 × 0^{m} 07, taillé seulement sur un bord, l'autre, parallèle, étant naturellement tranchant.

Il y a en outre des silex taillés en grattoirs circulaires ou allongés, bien retouchés, à plan de frappe uni. L'un d'eux rappelle un peu la feuille de laurier, un autre est subpédonculé.

En résumé, ces divers types, disques et pierres de jet à part, ont un caractère commun : le plan de frappe non travaillé ; tous présentent un cachet d'ancienneté incontestable.

Les plus grosses pièces sont en quartz calcédonieux à patine jaune orange ou blanche, ou en quartzite dans les régions où

cette roche est fréquente ; les autres, les plus petits, sont en silex diversement colorés.

Tout cela rappelle l'industrie acheuléo-moustérienne [1], mais avec cette différence que la taille est plus frustre, que les retouches sont tout à fait grossières et que la facture n'a aucun cachet artistique.

Un des coups de poing signalés rappelle les *amandes* chelléennes, avec ces différences importantes que l'instrument n'est taillé que dans la moitié en pointe, qu'il est peu épais, ce qui fait que ses bords sont assez tranchants, que sa moitié inférieure et surtout le talon sont à peu près bruts. Dimensions, $0^m 11 \times 0^m 073$. Le caractère du talon peu travaillé se retrouve sur deux autres coups de poing trouvés ailleurs et semble bien marquer un type de facture.

La plus belle pièce est un instrument elliptique, sorte de coup de poing ovalaire, long de $0^m 13$, large de $0^m 10$. Sa faible épaisseur diminue du milieu ($0^m 035$) vers les bords. Ses faces sont taillées à grands éclats et peu retouchées. A été trouvé sur le sol, sur la rive droite du Melloulou, à environ 2 kilomètres à l'Ouest de Guercif. (Fig. 9.)

De Guercif il y a encore un gros coup de poing « trouvé aux deux tiers enterré sur la rive gauche de l'affluent de gauche de la Moulouya, à environ 350 mètres en amont du marabout de Sidi bou Djafar, situé à 3 kilomètres au Sud-Ouest de Guercif ». Cette pièce a la moitié supérieure taillée sur les deux faces. Sa forme générale se rapproche de la forme cheuléenne à *talon réservé*. Dimensions : $0^m 16 \times 0^m 12$. Epaisseur, $0^m 06$.

Dans la même région, le capitaine Petit a recueilli *4 silex trouvés à $1^m 10$ dans le conglomérat de la berge gauche de l'affluent de gauche de la Moulouya, à 600 mètres environ du marabout de Sidi bou Djafar*. Un seul de ces échantillons pourrait être admis comme retouché par la main de l'homme. C'est une sorte de grattoir irrégulier de $0^m 03 \times 0^m 025$.

Un assez gros éclat, à conchoïde de percussion très net a été trouvé dans les mêmes conditions à $0^m 80$ de profondeur et 300 mètres en aval.

Ces dernières observations sont très intéressantes, mais pour le moment, elles ne doivent être que de simples indications pour les chercheurs, car les silex peuvent avoir été apportés par les crues.

---

1 Ou *acheuléenne*. — Il est indéniable que l'attribution formelle au *chelléen* ou à l'*acheuléen* de certains coups de poing est impossible, au moins en Oranie où les instruments des plateaux sont, au point de vue de leur facture, intermédiaires entre les deux types classiques.

Oued en Nouameur. — Sur la rive gauche, à environ 6 kilomètres au S.-S.-E. de Guercif, j'ai trouvé un superbe coup de poing à talon. C'est le troisième de ce type.

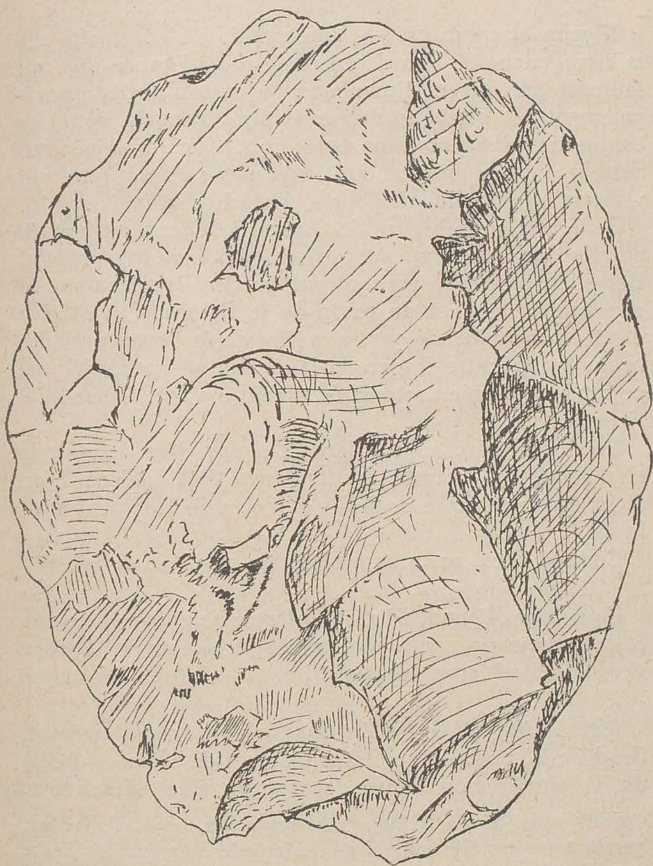


Fig. 9. Dessin de Petit (Gr. nat.)

Nekhila (1er janvier 1914). — Entre la source et le poste, rive gauche, à hauteur de l'endroit où les militaires lavent leur linge dans les r'dirs, j'ai ramassé quelques silex.

Eclats peu retouchés, un grattoir circulaire, petits silex des plateaux.

Merada (4 janvier 1914).— Je n'ai rencontré qu'un silex dans la plaine, à 3 kilomètres à l'Est du village, au Nord de la piste de l'Oued Telagh. Je n'ai pas eu le temps d'explorer les rives de la Moulouya.

M'çoun *et environs.* — Une casbah est construite sur la rive gauche de l'oued qui roule toute l'année une eau saumâtre et souvent limoneuse. La casbah abrite principalement les gardiens des silos des Haouaras dont les troupeaux pacagent dans la région. Aucune végétation autre que des plantes rabougries et grises de poussière qui vivotent au mois d'avril pour se dessécher en mai ou juin.

Cette région déshéritée de Guercif à M'çoun est habitée par des nomades qui ont toujours été armés et outillés. Des silex taillés se rencontrent particulièrement sur la rive gauche à l'Est du camp de la Casbah. Sur la rive droite *et à moins de quatre mètres de la berge*, près des briqueteries, entre la gare et la casbah, j'ai recueilli une pointe à bords bien retouchés, $0^m\ 05 \times 0^m\ 03$, à face inférieure plane.

Très nombreux tumuli dans la région désertique de la rive gauche de l'oued ; ils paraissent fort anciens. L'un d'eux a une ceinture de dalles enfouies obliquement dans le sol.

Comme silex, un gros grattoir de $0^m\ 04$ de diamètre [1].

Casbah de M'çoun. *Plateau entre les chemins de la gare et de l'abreuvoir, environs du poste* (février 1916). — Silex grossiers, une lame, un quartzite.

Ain el Arba des Ouled Zemmour. — A 11 kilomètres au Nord de M'çoun. — Sur les deux rives de l'oued, au delà du Tertara, région semée de pierres, silex sporadiques.

Silex sans forme définie, peu retouchés, mais l'un d'eux paraît présenter l'ébauche d'un pédoncule de pointe de flèche grossière du type des plateaux.

Megraoua. — (16 Décembre 1915.) — (16 kilomètres au Nord de M'çoun.)

Deux éclats de silex noirâtre, à bords assez retouchés en grattoir.

---

1 Là s'arrête le *manuscrit* du capitaine Petit.

Taza. — Pour les environs de Taza, le capitaine Petit n'a laissé que les notes suivantes :

Silex trouvés dans la tranchée de la nouvelle route, au dessus de la source, à environ 0^m 80 de profondeur, 1915. Echantillons sans intérêt.

Silex et divers récoltés dans le camp de l'artillerie de 65 au camp Gouraud, 1915.

Silex ramassés dans le terrain vague entre Bab Zitouna et Bab er Rih, 1915. Pierre de fronde (?)

Une hache en boudin, en schiste, trouvée par M. le lieutenant Martel à l'intérieur de l'enceinte intérieure de Taza. Hache à tranchant à double biseau, piquetée sur le reste de la surface, presque cylindrique, atténuée au talon. Dimensions : longueur 0^m 12, largeur 0^m 038, épaisseur 0^m 03.


Fig. 10

Une hache en diorite récoltée par M. le lieutenant Campardou.

A 200 mètres à l'Est des koubbas de Sidi Abdallah et Sidi Kaddour, un galet de grès avec rainures ayant pu servir de polissoir à poinçon en os (Fig. 10).

Djebla. — A 8 kilomètres E.-N.-E. de Taza.

Environs : Meules. Village : Nombreux silex.

7 Novembre 1915 : Quelque silex sporadiques sur l'arête de la colline, rive gauche de l'oued Ouerghin.

Grottes nombreuses tout le long de l'arête, rive gauche de l'oued, à l'abri des vents d'Ouest.

Les récoltes de Djebla (septembre-novembre 1915) comprennent des silex grossiers, grattoirs irréguliers des plateaux, sans facture spéciale ; une pièce taillée en forme de petite amande de 0^m 035 × 0^m 022, épaisse de 0^m 012 ; une pièce en calcaire bleu, longue de 0^m 078, large à la base de 0^m 043, terminée en pointe au sommet, un peu retouchée sur les bords latéraux. Face inférieure plane.

Oued Ladjeraf. — Confluent de l'oued Ouerghin, sur la rive droite.

Les tumuli ont cessé.

Percuteur sphérique.

Foyer : escargots perforés, os aiguisés (poinçons ?), os creux à extrémité arrondie. Au fond poterie grossière, à la surface, poterie moderne.

Le camp de l'oued Bou Ladjeraf est situé sur la rive gauche de cet oued, à environ 8 kilomètres de Taza, a hauteur du confluent avec l'oued Ouerghin. A 500 mètres en amont du confluent, sur la rive droite et en bordure de l'oued Ouerghin, sur la terrasse élevée d'environ 12 mètres au dessus du lit de l'oued, se trouve un foyer à ciel ouvert qui couvre une aire d'environ 150 mètres de côté. Une partie de cette surface était labourée quand j'y ai fait des recherches le 29 mai et du 3 au 7 juin 1914. J'y ai trouvé de nombreux tessons de poteries de tout âge, des fragments de coquilles provenant probablement de l'oued, un morceau d'œuf d'autruche, de petits éclats de silex, quelques-uns finement retouchés, de très nombreux fragments de meules, une perle de collier en verre vert, des phalanges humaines. Enfin, au milieu des terres mélangées de cendres, des coquilles d'helix, *perforées intentionnellement.* J'ai également trouvé un galet percuteur-compresseur assez long et très légèrement incurvé, et un autre percuteur sphérique.

Je piochai dans ce qui me parut être le centre d'un foyer et je trouvai des ossements humains, des fragments d'os d'animaux, des tessons de poterie grossière, des escargots, dont les plus nombreux perforés, les autres fragmentés, un petit morceau de métal. Le sol étant argileux, la terre du foyer était devenue très dure et rougeâtre. Les escargots avaient conservé la couleur marron de leur test. Un seul fragment de silex non travaillé dans cette fouille *(Néolithique supérieur).*

Toute cette description est assez confuse, mais elle s'applique certainement à une station en plein air de l'âge des précédentes, sur laquelle ont campé des nomades anciens et modernes.

La petite collection recueillie comprend :

1° Des silex ;
2° Un fragment d'œuf d'autruche ;
3° Des coquilles d'helix « perforées intentionnellement » ;
4° Deux fragments de valves de moule d'eau douce ;
5° Une perle en verre bleuâtre, récente ;
6° Une phalange de gazelle ;
7° De la poterie.

Silex. — Les éclats de silex et de quartz calcédonieux, dont quelques-uns grossièrement retouchés, sont sans facture spéciale. L'un d'eux d'assez forte dimension : $0^{m}075 \times 0^{m}045$, épaisseur $0^{m}010$ à $0^{m}020$, se distingue par son talon épais. Dans l'ensemble, mélange des formes des plateaux.

Helix perforées. — Cette curieuse perforation a été d'abord signalée par MM. Debruge et G. Mercier, à Mechta-Châteaudun, en 1912 [1]; puis, en 1914, par le capitaine Petit à Goutitir [2].

Dans les exemplaires figurés par M. Debruge, les trous occupent des positions assez différentes et la plupart ne sont certainement pas le fait d'un travail intentionnel ; mais ceux des coquilles représentées dans les deux séries à droite de la planche offrent une certaine régularité dont le caractère vient à l'appui de l'opinion émise par le savant archéologue de Constantine.

Les exemplaires récoltés à Bou Ladjeraf par le capitaine Petit, une vingtaine, sont des plus typiques. Le trou est toujours sur le milieu de la courbure de la grande spire, bien à l'opposé du bord antérieur de la bouche ; son diamètre presque invariable (6 à 7 millimètres) et sa régularité sont remarquables. Il n'est bien visible que si on regarde la coquille par derrière. Son bord ne présente pas des traces d'ouverture par frottement. Il paraît donc avoir été percé au moyen d'un silex. Madame Petit n'ayant pas retrouvé les exemplaires de Goutitir dont « le trou était ouvert derrière la bouche à 0^m 012 du bord de la coquille » [2], caractère qui rappelle celui des Helix de Mechta, je n'ai pu les examiner.

Il est évident que l'ouverture des coquilles provenant de Bou Ladjeraf, si elle est réellement intentionnelle, — et je ne suis pas éloigné de l'admettre — n'avait pas pour but de permettre ou même de faciliter l'extraction du corps du mollusque ; mais bien de permettre d'enfiler les coquilles en chapelet. Pour quel usage ?.... Plusieurs hypothèses peuvent être émises. J'en laisse le soin à ceux dont l'imagination est plus fertile que la mienne. N'ayant pas récolté moi-même les helix, je ne puis formuler une opinion ferme ; mais si le capitaine Petit n'a pas fait un choix parmi ses récoltes — et ce n'est guère probable — l'hypothèse des *Helix perforées intentionnellement* émise par MM. Debruge et G. Mercier et appuyée par les observations de Petit doit être prise en sérieuse considération ; elle ne peut être rejetée à priori.

A la Batterie Espagnole (Oran) où se trouvent des millions de coquilles d'helix, je n'ai constaté rien de semblable.

Poterie. — La poterie est représentée par des fragments dont quelques-uns sont très intéressants. En général, les échantillons sont faits d'une pâte mal cuite, noire du côté extérieur dans la moitié ou les deux tiers de l'épaisseur, peu siliceuse, épaisse de 10 à 18 millimètres, rappelant bien celle d'Aïn Tleta. Un

---

1 Debruge et G. Mercier. — *La Station préhistorique de Mechta-Châteaudun (Recueil de la Soc. Arch. de Constantine*, 1912, p. 28, pl. 1).

2 *Loc. cit.*, p. 230.

fragment porte une anse à petits tétons, saillants de 10 à 15 millimètres, séparés d'autant.

Un morceau bien cuit, à pâte grise, à faces colorées de noirâtre, à graviers de quartz, présente une ornementation composée de traits en creux. (Fig. 11.)

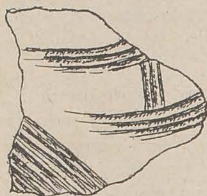


Fig. 11

Mais le fragment le plus intéressant est un morceau de poterie rouge, bien cuite, dont la face interne montre l'empreinte d'un treillis qui, étant donné la finesse du réseau, n'a pu être obtenu que par l'emploi d'une étoffe. Je ne crois pas qu'on ait pu confectionner un tissu aussi serré et aussi fin avec des tiges fines ou des fibres. Cette poterie aurait donc été fabriquée en utilisant un moule recouvert de toile comme le font certaines peuplades de l'Afrique centrale. La face striée est toute bosselée, celle opposée est lisse, plane. Le fragment ne paraît pas provenir de la partie bombée du vase.

Ces deux derniers fragments paraissent donc ne pas avoir un caractère nettement préhistorique. Toutefois, je puis ajouter qu'un foyer en plein air de la région d'Oran m'a offert un échantillon de poterie avec empreinte d'un treillis.

Oued Bou Ladjeraf *(Ancien Poste)*. — Détruit actuellement. — Deux beaux grattoirs retouchés trouvés parmi les galets pris dans l'oued, en aval de son confluent avec l'Ouerghin, pour empierrer les rues. (Devant le cercle des Officiers, 1915).

Oued Bou Ladjeraf *(Poste actuel)*.

Deux pièces dont une est intéressante. C'est une lame épaisse (fig. 12) en calcaire gris violacé, très dur, longue de $0^{m}082$, large de $0^{m}032$ en moyenne, épaisse de $0^{m}015$ au talon. Sa section est triangulaire. Les deux bords latéraux sont retouchés ; la face inférieure est plane.

Meknassa Tahtania (11 décembre 1914). — A environ 5 à 600 mètres au S.-W. du village, sur les pentes N.-N.-W. de la croupe, à environ cent vingt mètres de l'endroit où a été tué le lieutenant Desroches, du 2[e] Tirailleurs, en juillet 1914, dans un labouré en friches, près de la bordure, j'ai récolté un percuteur sphérique avec commencement d'usure ; il est en silex brun, veiné de blanc et en partie décortiqué par éclatement naturel. Un grattoir à encoche, nombreux silex, éclats.

Dans les environs, vers le 3e kilomètre en amont, rive droite, silex, nucleus, pointe de flèche grossière à pédoncule.

Vallée de l'Oued el Haddad, en amont de Meknassa Tahtania (11 kilomètres N.-E. de Taza), 2 juin 1915.

Fragments sans intérêt.

Entre Taza et Bab Merzouka. — 1914.

Une ébauche d'un beau grattoir, épais, peu retouché, du type des plateaux. Un petit grattoir paraissant avoir été d'abord une pointe maintenant émoussée. Un racloir assez épais.

Bab Merzouka. — Atelier de taille et polissage de haches découvert par M. le capitaine de Cardaillac, du 125e Territorial, situé auprès du poste, à ciel ouvert et renfermant de nombreux instruments destinés à être employés sans être emmanchés [1].

Percuteur ayant beaucoup servi, silex taillés.

Meknassa Foukania. — A Aïn bou Kellal (4 kil. 500 en amont de Meknassa Foukania), rive droite de l'oued Larbaa, récolté un coup de poing pyramidal (?).

Oued Larbaa, 4 kilomètres au Sud d'Aïn Dro.

Une grosse pièce en calcaire de 0^m 115 sur 0^m 090, épaisse de 0^m 025 à 0^m 030 sur toute son étendue, taillée à grands éclats sur les deux faces, quelque peu atténuée en large pédoncule, peu retouchée, de facture primitive, mais n'en étant, sans doute, qu'une réminiscence.

Beni Faggouz. — *Bivouac d'Aïn Dro. Souf Touil.* — Silex et coquillages fossiles à 4 kilomètres à l'E.-N.-E. Nombreux silex, 14 décembre 1915.

Beni Faggouz, *Souf Touil,* 14 déceembre 1915. — Fragments de silex sans valeur. Un morceau de pecten fossile.

---

1 Atelier signalé dans la séance du 5 juin 1916 de la *Société de Géogr. et d'Arch. d'Oran ;* in Bull. 1916, p. 212, et qui, jusqu'ici, n'a pas fait l'objet d'une description détaillée de l'auteur, malgré la grande importance de sa découverte.

L'atelier se trouve très probablement près d'une masse éruptive d'ophite.

Aïn Tsaourou *(Branès)* (*Dar Taza ou Taza*) 29 juil. 1915. — Silex grossiers et lames peu retouchées. Quelques silex de facture néolithique.

Aïn Tleta des Ouled Djerou *(Branès)* **Bab Morouj** : *Koudiat el Amra de Saf Cheria.*— 1er Atelier.— Station d'environ 70 à 80 mètres de rayon, à l'Ouest du bivouac d'Aïn Tleta (Branès), sur un plateau au Nord de la piste allant du bivouac à Bab Morouj, au confluent des deux oueds.

Nombreux silex (grattoirs, lames, burins, perçoirs). Pointes du néolithique ancien. Outil du paléolithique. Fragments de poterie. Un petit morceau de fer oligiste. Récoltes des 12-15 juin 1915.

Cette station est la plus importante et aurait sans doute fait l'objet d'une notice développée. D'après les indications portées sur les nombreux paquets de silex, les objets proviennent de deux ateliers, dont l'un, si on en juge d'après le nombre d'échantillons, est bien plus important que l'autre.

1er ATELIER

Déchets d'atelier, nombreux éclats, menues lames de silex assez abondantes, avec quelques belles petites pièces bien travaillées.

Il s'y mêle quelques rares pièces grossières : un pédoncule de pointe de flèche en silex et un gros quartzite du même âge de 0^m 075 sur 0^m 050, taillé en grattoir grossier, une ébauche de petit grattoir, en silex subpédonculé, taillé sur une seule face. Abstraction faite de ces deux échantillons, tout le reste appartient au mobilier des stations en plein air. Aïn Tleta est du même âge que Goutitir. Toutefois les tiers-point y font défaut.

Parmi les pièces de facture intéressante il faut citer : une magnifique pointe de lance, subpédonculée, à section régulièrement triangulaire, longue de 0^m 072, large au milieu de 0^m 022. L'un des angles est bien retouché sur toute sa longueur et les retouches supérieures se confondent avec celles de l'extrémité. (Fig. 13.)

Une ébauche de grattoir en silex subpédonculé, à gros bout arrondi, long de 0^m 020, large de 0^m 022. Des lames assez fortes, à section triangulaire ou trapézoïde, à bords plus ou moins retouchés, quelques-unes à légères encoches.

Trois nuclei.

Les petits instruments sont représentés par une douzaine de petites lames, longues de 20 à 25 millimètres, à dos plus ou moins curviligne, abattu et retouché, tendant parfois vers le

trapèze, à tranchant transversal. Un trapèze typique s'y trouve même. C'est toujours une partie de l'industrie des stations de Goutitir, Taza, etc.

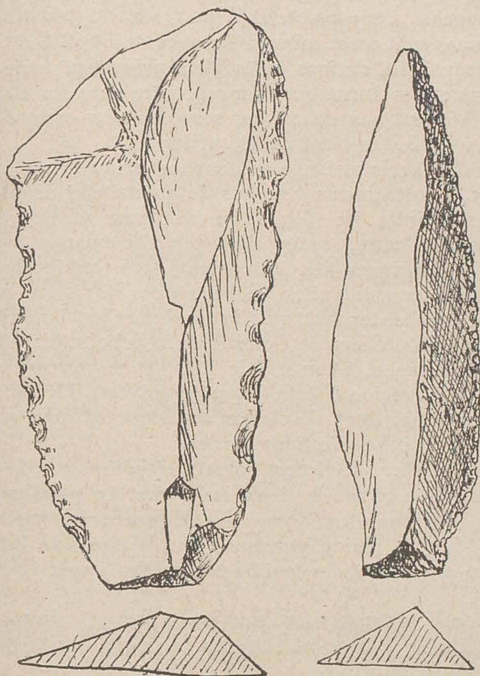


Fig. 12 et 13 (Gr. nat.)

Poterie. — Menus fragments de poterie assez mal cuite. Certains morceaux ont la section entièrement noire, les autres sont assez bien cuits et montrent, dans la pâte, des éléments siliceux, anguleux.

Il serait imprudent de faire état de ces matériaux, car ils sont insuffisants. Toutefois, il n'est pas inutile de remarquer que la présence de la poterie a été constatée dans le foyer de l'oued Ouerghin.

2e ATELIER

Koudiat el Hamra de Saf Cheria. — 19 juin 1915. — Nombreux silex principalement paléolithiques. Lam dont une à pédoncule se rapprochant de la pointe d flèche.

Dans les récoltes provenant de cette station se trouvent des lames et éclats grossiers de silex ; il y a aussi un quartzite. La facture de l'ensemble rappelle celle des matériaux grossiers des plateaux avec mélange de lames de silex minces. A citer deux ébauches d'une pointe et d'un grattoir à pédoncule.

Les lames sont assez minces, longues de 0^{m} 03 à 0^{m} 05.

En résumé, les stations d'Aïn Tleta présentent toute la série des éclats et des lames que l'on rencontre dans les ateliers, ce qui est fréquent aux abords des sources et des cours d'eau, où plusieurs générations ont pu séjourner.

Il paraît y avoir mélange de deux industries : l'une, celle des plateaux, à instruments grossiers de quartzite et de silex, avec quelques pointes de flèche ou de lame et des grattoirs pédonculés ; l'autre, caractérisée par l'abondance des lames servant à fabriquer des instruments plus perfectionnés et, parmi eux, les petits silex en lame de canif à dos retouché, droit ou courbe, tendant vers le trapèze. C'est l'industrie qui caractérise les ateliers de Goutitir, la couche supérieure de la grotte de Kifan el Ghomari, de Taza, et se retrouve dans les stations de la région d'Oran (foyers et grottes). Elle se présente sous des formes dont l'évolution artistique est plus ou moins avancée, avec des perfections locales.

Les recherches ultérieures devront s'appliquer à préciser les relations d'âge entre les deux industries. Le problème paraît facile à résoudre, étant donnée la fréquence des foyers et des ateliers dans la région parcourue par le capitaine Petit. Mais il faudra procéder à des fouilles très méthodiques.

Sud des Ateliers. — Janvier 1916. — Silex épais. Fragment de hache à tranchant poli.

Dans le paquet se trouvaient encore :

Des lames et des éclats de silex, un grattoir circulaire taillé et retouché sur une seule moitié, quelques grandes lames retouchées et à encoches et un fragment de pointe à dos retouché.

Le fragment de hache en ophite provient très probablement de l'atelier de Bab Merzouka.

Marabout de Sidi Aïssa. — 29 mai 1915. — A 500 mètres environ au N.-O. du marabout, au Nord du Djebel Asdem, deux éclats de silex et un oursin fossile.

Sur quelques Plantes rares, nouvelles ou peu connues

DU

DÉPARTEMENT D'ORAN

(2e NOTE)

En 1896 j'ai publié [1] une liste des plantes rares que j'avais recueillies dans le Tell et le Haut Tell Oranais. Depuis, ayant à peu près abandonné la botanique, je me suis borné à noter, dans mes courses géologiques, au hasard de la rencontre, les plantes intéressantes qui se sont trouvées sous mes pas. Le nombre en est aujourd'hui assez élevé pour me permettre d'ajouter un supplément à ma première note.

La localité qui m'a fourni les plantes les plus remarquables est celle du Cap Figalo. Au Sud du sémaphore s'étend, en contre bas du plateau, une longue terrasse littorale, que je désigne sous l'appellation de « terrasse d'Aïn Merira ». Cette station couverte d'éboulis et de sables rappelle celle de la Batterie Espagnole d'Oran.

Une autre région aussi intéressante que celle de Figalo est celle qui s'étend du cap Lindlès (Andalouses) à l'oued Madar.

Il est à souhaiter que ces régions soient explorées aux diverses saisons, surtout du 15 avril au 15 juin, par un botaniste zélé. Il sera largement récompensé de ses peines. Malheureusement ces régions, très éloignées d'un centre habité, sont d'un accès difficile.

Il est curieux de constater l'existence sur le littoral de plantes dont l'habitat normal est plutôt le Haut Tell ou le Sud *(Periploca)* comme :

Herniaria fruticosa L. (ex p.)
Genista quadriflora My.
Cytisus Fontanesii Spach.
Anthyllis cytisoides L.
Periploca lævigata Aït.
Sideritis subatlantica Nob.
= *S. hyssopifolia* L. (ex p.)
Thesium divaricatum Jan.

1 DOUMERGUE. — *Notes sur quelques plantes intéressantes de la province d'Oran.* (A. F. A. S., Congrès de Carthage, 1896, II, p. 581).

Je réinscris dans la flore de l'Algérie deux espèces dont la présence y était considérée comme douteuse :

Scabiosa stellata Desf. non L. *Anacyclus radiatus* Lois.

A la flore de l'Oranie j'ajoute :

Ononis Salzmaniania B. et R. *Sideritis subatlantica* Nob.
— *hirta* Desf. *Teucrium spinosum* L.

Voici la liste des espèces que j'ai recueillies çà et là dans le département et qui présentent un certain intérêt, soit au point de vue de leur dispersion géographique, soit à celui de leur rareté ou de leurs caractères critiques.

Ranunculus arvensis L., var. *intermedia* Nob. — Epines du disque courtes. Sebdou, bord de la rivière.

Delphinium oranensis Dbx. — Andalouses, Cap Figalo.

Papaver somniferum L. — El Ançor (Cultures C.).

Glaucium luteum Scop. — Arzew (Fort du Sud).

Ceratocapnos umbrosa DR. — El Ançor (Ravins ombragés).

Sarcocapnos crassifolia DC. — Tlemcen (Cascades, escarpements de l'Ouest), Nador de Terni (Est).

Fumaria africana Lam. — Cascades de Tlemcen avec le précédent ; Misserghin (Bou Yacor) ; El Ançor (Grand ravin, grotte, djorf Halia, en pleine exposition Sud).

Enarthrocarpus lyratus DC. — (Var. ?). — Sidi Chami, chemin de l'Etoile à Hassi el Biod, dans un champ, à 200-300 mètres de l'Etoile, côté Ouest et près du chemin. (Très avancée le 10 juillet.)

Senebiera didyma Pers. — Mers-el-Kébir : quais (Dr Clary).

Senebiera violacea My. — C.C. dans les mares du plateau d'Aïn Ferz et de M'Sila (El Ançor).

Crambe reniformis Desf. — Tlemcen : Cascades. C.C.

Clypeola cyclodontea Del. — Bedeau, Sebdou, daya Ferth.

Alyssum luteolum Pom. — Sebdou (Oued Sba).

Iberis Balansœ Coss. — Tlemcen : dj. Meffrouch.

Lepidium Granatense Coss. — Tlemcen : Cascades ; Sebdou : Mizab.

Sisymbrium Columnæ Jacq., var. *villosus*. — Plaine d'Aïn-el-Turk aux Andalouses.

Sisymbrium Columnæ var. *glabrescens* Clary. — Mers-el-Kébir (Dr Clary).

Sisymbrium crassifolium Coss. — Tlemcen : Cascades.

Brassica maurorum DR. — Se multiplie de plus en plus à Aïn-Témouchent, Rio Salado, Trois Marabouts. J'en ai trouvé un pied dans les cultures de la ferme des Andalouses.

Brassica scopulorum Coss. — Cette espèce connue surtout de Falcon a été trouvée entre Mers-el-Kébir et Saint-Roch (Dr Clary). Presqu'île du cap Lindlès.

Au djebel Mezzaïta (Polygone d'artillerie de Lourmel), j'ai rencontré une variété à pétales d'*un beau jaune, grands, arrondis au sommet*. Par son port à rameaux courts, la plante rappelait assez celle du littoral.

Dans le chabet Lindlès j'ai trouvé, dans la broussaille, une autre forme, très élevée, aux rameaux droits, élancés non intriqués, à belles fleurs jaunes. Cette forme doit représenter le type dont le *B. scopulorum* Coss. des rochers maritimes n'est qu'une déformation due à l'influence des embruns et de la stérilité de la station rocheuse.

Erysimum grandiflorum Desf. (var.) — Falcon, Andalouses.

Arabis parvula L. — Tlemcen : Cascades. Er Rahel (Broussailles des sables).

Reseda alba L. var. *maritima* Batt. — Falaises à l'Est des Andalouses.

Reseda Reuteriana Mull. — Région des Andalouses. Çà et là). Suit la côte sur le versant des Habibas.

Cistus ladaniferus L. — Montagne des Lions (dj. Khar), M'Sila, C.C. Fleurs tachées ou non de pourpre.

Cistus ladanifero × monspeliensis Loret. — Arzew (dj. Haslea), Bou Sfer.

Cistus monspeliensis × salviæfolius Loret (*Flore de Montpellier*, 1876, t. 1, p. 67). — Djebel Khar. Rare.

Helianthemum discolor Pomel, *H. guttatum* Miller (ex p.) — Sables des plateaux des Andalouses, de M'Sila.

Helianthemum caput felis Boiss. — Andalouses (plateau d'Azoa) ; C. du Cap Blanc à l'oued Madar.

Helianthemum squamatum Pers. — Ben Ferreah : dépressions salées.

Helianthemum pauciflorum Nob., *H. Virgatum × glaucum* Batt. — J'ai recueilli jadis près du village indigène de Krichtel un helianthemum qui me parut nouveau. L'ayant récolté en fin de saison et en assez mauvais état, je ne voulus pas le décrire avant d'avoir pu examiner des échantillons normaux.

En attendant je soumis la plante à M. Battandier qui, dans le deuxième Appendice de la Flore de l'Algérie, la rapprocha, avec juste raison, de l'*H. polifolium* DC, mais en ajoutant qu'elle pourrait bien être nouvelle. De mon côté je n'eus plus l'occasion de m'occuper de cette plante.

Dans le Supplément de 1910, p. 19, M. Battandier, revenant sur sa première détermination, a désigné la plante de Krichtel sous le nom d'*H. virgato × glaucum*, d'après un hybride qu'il a vu dans l'herbier Cosson et dont il n'indique pas la localité d'origine.

Il m'est absolument impossible d'accepter cette dénomination. La plante de Krichtel n'est pas un hybride et le serait-elle qu'elle ne pourrait pas être l'hybride cité. L'un des parents

supposés, l' *H. glaucum* Pers., est une plante du Haut Tell (Tlemcen), à fleurs jaunes, qui n'existe pas dans la région d'Oran ; l'autre, l'*H. virgatum* Desf., commun à Oran, a les fleurs roses. La plante de Krichtel étant à belles fleurs blanches n'a, sous le rapport de ces organes, aucun rapport avec les deux parents supposés. Seules, ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles de l'*H. glaucum*. Si la plante était un hybride, les deux parents pourraient être les *H. virgatum* Desf. et *H. pergamaceum* Pom. ; mais outre que la plante est abondante, ce qui n'est pas le cas des hybrides, ses feuilles ne rappellent nullement celles des deux précédentes espèces.

Puisque la spécification de cette plante reste controversée, je me décide à la décrire en me servant des échantillons que mon confrère M. Faure a recueillis en 1917 et qu'il a bien voulu mettre à ma disposition. Ces exemplaires présentent le caractère que j'avais cru d'abord anormal : *grappes à fleurs peu nombreuses*, caractère qui m'avait fait étiqueter mes échantillons d'herbier *H. pauciflorum*, dénomination que je consacre par la description ci-après :

Fleurs en grappe lâche, pauciflore, le plus souvent 2-3 fleurs, grandes, à pédoncule moitié plus long que le calice, ou plus court, à tomentum blanc, très court. Bouton à nervures tordues, pointu. Sépales grands, ovales (10 millim. sur 5), atténués en pointe obtuse, présentant 4 (ou 3) grosses nervures rougeâtres et, sur un côté, une large bordure membraneuse. Calice couvert sur les nervures et entre les nervures d'une pubescence courte, de densité assez variable. Certains calices, à peu près glabres, ne conservent que quelques poils très courts sur les nervures.

Pièces de l'épicalice très étroites, égalant, en longueur, le tiers ou le quart de celle des sépales internes et, comme eux, plus ou moins hirsutes. Pétales blancs, dépassant largement le calice, à onglet court, un peu foncé (sur le sec). Etamines nombreuses, jaunes. Style très long, égalant quatre fois l'ovaire, atteignant et dépassant même les anthères, ce qui fait qu'il est aussi long que la capsule développée. Cette dernière, un peu plus courte que le calice, finement hérissée, surtout vers le sommet. Graines ? (17 dans une capsule non mûre).

Feuilles opposées, les inférieures suborbiculaires, les autres elliptiques, oblongues ou ovales, généralement courtes, leur longueur n'égalant pas le double de leur largeur (8 millim. sur 5), parfois assez allongées (12 sur 5), planes, à peine roulées sur les bords, *vertes*, un peu plus pâles en dessous, toutes couvertes, sur les deux faces, de poils très courts, comme tuberculeux à la base, ramifiés, visibles à la loupe ; pétiole court (1, 5 millim.), flanqué de deux bractées un peu plus longues, très étroites et *hérissées de poils souples*.

Souche ligneuse, à rameaux annuels *souvent opposés*, à

tomenteum court, blanc ; le tout formant un petit buisson plus ou moins intriqué, dressé, étalé.

Habitat : Krichtel, au Nord du village, après le cimetière, sur la terrasse maritime ; massif de l'Aiguille. Avril-mai.

L'*H. pauciflorum* Nob. est à rapprocher de l'*H. polifolium* DC, qu'il représente en Oranie. Si ma séparation n'était pas acceptée, c'est bien à l'espèce de De Candolle qu'il faudrait rapporter la plante de Krichtel. Toutefois la description de Grenier et Godron *(Flore de France)* qui donne à la plante de France des « calices tomenteux » lui convient mieux.

Comme l'*H. pilosum* DC, l'*H. polifolium* DC est très variable et les variétés décrites par divers auteurs montrent que les deux espèces se relient par des formes intermédiaires. Mais deux caractères importants séparent nettement les variations extrêmes : les dimensions de la capsule et la forme des feuilles. L'*H. polifolium* a la capsule presque aussi longue que les sépales et les feuilles, elliptiques ou ovales, relativement courtes par rapport à leur largeur ; tandis que l'*H. pilosum* et l'*H. pergamaceum* Pomel ont la capsule moitié plus petite et les feuilles toujours étroitement linéaires, nettement bien plus longues que larges.

D'après DC. (*Flore française*, IV, p. 823) l'*H. polifolium* a ses feuilles *cotonneuses en dessous*, *glabres en dessus* et les stipules *acérées*, le calice *glabre* et *lisse*, caractères qui ne conviennent pas à la plante de Krichtel, laquelle doit donc être séparée du type de De Candolle. Elle a plus de rapports avec celle de G. et G. et autres floristes français qui attribuent à la plante de France un calice *tomenteux*, mais, aussi, des feuilles *cotonneuses en dessous*, ce qui n'est pas le cas de notre plante.

Polygala rosea Desf. — Oued Imbert (dj. Hanech, dj. Kerma).

Polygala rupestris Pourr., *P. saxatilis* Desf. — Var. *obtusifolia*. — El Ançor : escarpements rocheux.

Polygala rnpestris Pourr., *P. saxatilis* Desf. — Var. *laticarpa* Nob. — Andalouses : plateau d'Azoa.

Polygala Munbyana Boiss. — El Ançor (Grand Ravin, forêt de M'Sila). Assez rare.

Frankenia hirsuta L. var. *velutina* Ball. *F. velutina* DC ? Cette plante, que j'avais recueillie jadis au cap Falcon, a été retrouvée par M. Faure. M. l'abbé Chevalier, à qui mon confrère l'a soumise, l'a rapportée au *F. velutina* Ball. du Maroc.

Le *F. hirsuta* L. étant une plante très polymorphe, il est bien difficile de limiter les variétés *F. laevis*, *F. intermedia* et *F. velutina* ; mais la plante de Falcon mérite une mention spéciale, car elle est remarquable, non pas par sa courte pubescence, caractère impossible à préciser, mais par son port. Très luxuriante, d'un vert foncé, elle s'étale sur le sol en un cercle qui peut atteindre 0^{m} 50 de rayon. Il y aurait lieu de l'étudier dans ses détails.

Habitat. — Cap Falcon : grotte à l'Est du phare. M. Faure l'a trouvée sur les rochers à l'Ouest où elle paraît plus pubescente. Je l'ai retrouvée, très pubescente, vers Si Mohammed (Andalouses).

Frankenia corymbosa Desf. — Saint-Louis, cap Falcon.

Geranium atlanticum B. et R. — Bou Sfer, El Ançor, M'Sila. C.

Geranium atlanticum var. *albiflorum*. — M'Sila. Rare.

Erodium guttatum Desf. — Hammam Bou Hadjar.

Erodium hymenodes L'Hér. — Tlemcen : Cascades, Nador de Terni.

Erodium tordyloides Desf. — Tlemcen : Cascades (Ouest).

Silene Behen L. Se répand de plus en plus autour d'Oran. d'Oran. A. C. à El Ançor. Aïn Témouchent (vu un pied).

Silene cinerea Desf. — El Ançor : haute vallée de l'oued Hammadi.

Silene Pomeli Batt. — El Ançor : ravins.

Silene oropediorum Coss. — De Bedeau au Cheggaz.

Silene mauritanica Pomel. — Çà et là, au pied des rochers maritimes, depuis les Andalouses jusqu'à l'oued Madar.

Silene argillosa My. — El Ançor : bassin de l'oued Hammadi, terres argileuses. C.

Silene divaricata Clem. — Cette espèce qui paraissait assez rare se trouve partout sur les schistes siliceux de Bou Sfer à M'Sila.

Silene velutinoides Pomel. — Tlemcen (Cascades).

Silene rosulata Soy-Will. var. *pubescens*. — Pétioles des feuilles et rameaux des rosettes pubesccents aranéeux. Andalouses : falaises et broussailles sablonneuses du littoral. Se retrouve à Falcon, Saint-Leu.

Une autre forme, à capsules moins renflées, gagne les collines (M'Sila) et s'élève jusqu'au sommet de la montagne des Lions.

Dianthus amœnus Pomel. —Tlemcen : dj. Meffrouch.

Dianthus Kremeri B. et R. — Falaises gréseuses de Canastel aux Andalouses. R. Je l'ai retrouvé sur les coteaux gréso-sablonneux des environs d'Aïn Mouzoudj, à 3 kilom. de la mer.

Dianthus siculus Presl. — El Ançor : djorf Halıa (Sud).

Mœrhingia trinervia Clairv. — Andalouses : Chabet Lindlès.

Spergula flacida Roxb. — El Ançor : plaine à l'Est.

Herniaria fruticosa L. ex p.) *H. mauritanica* Murb. = *H. Fontanesii* Batt. non Gay. — Cap Figalo (Plateau et terrasse d'A. Merira).

Corrigiola littoralis L. — Marais d'Aïn-el-Turk ; forêt de M'Sila.

Linum squarrosum My. *f. albiflorum*. — Figalo (Plateau au-dessus d'A. Merira).

Zygophyllum album L. — Le Kreider. Avec *Z. cornutum* Coss.

Haplophyllum Buxbaumi Poir. — Er Rahel (voie ferrée et champs à l'Est de la gare ; Sidi Chami (plaine d'El Biod). Juin-Juillet.

Hypericum perforatum L.— M'Sila : mare de Gueddara [1]. R.

Hypericum ciliatum Lam. — Forêt de M'Sila. C.

Spartium junceum L. — Tamzourah : vers le djebel Saisse. A.C. Avril.

Genista spartioides Spach.— Abondant sur tous les plateaux gréseux du littoral depuis les Andalouses jusqu'à Figalo et Er Rahel, M'Sila. C. C.

Genista cephalantha Spach. — Andalouses, Figalo.

Genista quadriflora My. — Cap Falcon (entre les dunes, juin 1904) ; cap Figalo ; Oued Imbert (entre Aïn Kef et le dj. Bourgia) ; C.C. dans les forêts de Tirman ; Çà et là dans celles de Chanzy. Andalouses (M. d'Allaizette), mai 1918).

Genista candidans L. — Forêt de M'Sila.

Cytisus linifolius Lam. — Montagne des Lions, forêts de Bou Sfer, de M'Sila, d'Ahoun. Le feuillage devient argenté après la floraison.

Dans les localités ci-dessus citées, ce superbe arbuste ne croît que sur les schistes.

Cytisus triflorus L'Hérit. — Forêts de Bou Sfer à M'Sila.

Cytisus bœticus Webb. — M'Sila. C.

Cytisus Fontanesii Spach subsp. *latycarpa* Nob. — Fleurs, folioles et fruits plus grands que dans le type décrit et figuré par Desfontaines.

Fleurs grandes, à étendard elliptique un peu plus long que large, 20 sur 16 millim., dépassant les ailes de 2 millimètres.

Fruits de forme ovalo-elliptique, égalant en dimensions une fois et demie celles du type. 15 × 9 à 20 × 12 millimètres.

f. glabra. — Arbuste d'un beau vert, à rameaux et folioles glabres ou un peu hispidules au sommet. Er-Rahel : vallée d'Ouzzert, dunes au débouché ; (1er juin 1911) ; Andalouses (ravins et plateau d'Azoa), çà et là le long de la côte Ouest. AC. du cap Blanc à Madar. Terrains gréso-sableux. Avril-mai.

Var. *villosa* Nob. — Arbuste d'un beau vert jaunâtre ; rameaux velus à pubescence courte et serrée, persistant même sur ceux de l'année précédente. Folioles *bordées* de longs poils mous et plus ou moins couvertes d'une pubescence courte sur la face inférieure.

Plante remarquable par sa villosité qui lui donne presque l'aspect d'un buisson soyeux.

---

1 Cette mare se trouve au N.-E. de la fontaine de Gueddara, sur le chemin forestier central, près de la cote 410.

Cap Figalo : dunes de la terrasse d'Aïn Merira. 6 Avril 1912.

Malgré les caractères qui distinguent la plante du littoral de celle de Tlemcen, je ne crois pas devoir l'en séparer comme espèce. Je n'y vois que d'importantes variations dues sans doute à l'influence du climat marin.

La principale variation à retenir est celle présentée par le fruit. Dans des échantillons de Tlemcen, — localité classique de Desfontaines, — recueillis par M. Faure, la gousse, régulière, ressemble à celle d'une vesce, avec le bord dorsal droit. Elle est parfois ovalaire. Dimensions, 15 sur 6 millimètres.

Dans la plante du littoral, les fruits sont nettement ovalo-elliptiques, irréguliers, parfois terminés en une sorte de bec de perroquet ; ils sont surtout plus grands et plus larges : 15 sur 9 à 20 sur 12.

Le caractère présenté par la villosité est très variable. M. Battandier *(Fl. Alg.)* a pu écrire « arbuste glabre ». En réalité, il ne l'est jamais entièrement. Desfontaines lui a appliqué le qualificatif « subvillosis », caractère que présentent en effet les échantillons de Tlemcen récoltés par M. Faure. Les folioles portent de nombreuses soies, visibles à la loupe, raides, courtes, argentées, plus ou moins appliquées sur la face inférieure.

Toutes ces variations dans la villosité sont sans importance ; toutefois la plante de Figalo, dont la villosité est visible à distance, mérite d'être distinguée.

Il est curieux de constater qu'en dehors de la localité de Figalo, je n'ai pas rencontré la variété velue sur toute la côte, de Madar aux Andalouses où l'espèce est commune.

Dans cette dernière région, les fleurs ont à peu près toutes avorté en 1918.

Je crois devoir faire remarquer que les détails de la fleur figurés par Desfontaines (table 179) sont assez imprécis et que le fruit, qui a été bien décrit, n'a pas été dessiné.

Adenocarpus umbellatus C. et DR. — Aïn Tinikrent (herb. Lenepveu). — Je suppose que cette localité est celle qui se trouve entre Beni Saf et Camerata. Cette plante a été d'abord citée des Andalouses où je l'ai rencontrée sur le plateau d'Azoa, vers la cote 245.

Lotononis lupinifolia Wilk. — *Var.* — Plante voisine de *Leobordea villosa* Pom., mais à laquelle il est difficile de la rapporter exactement, quoiqu'elle provienne d'une localité bien voisine de celle donnée par Pomel (Aïn Kial, collines volcaniques). La plante est plus élancée que celle d'Oran (*I. intermedia* Pom.,) la corolle dépasse assez le calice, l'étendard est elliptique, tronqué. échancré à la base. La lèvre supérieure du calice est fendue jusqu'au milieu et *même parfois jusqu'à la base* (*L. lupinifolia* Boiss., Pomel). Je n'ai pas vu les fruits. Fleurs, 27 décembre. Abords du cratère de l'ancien volcan de

la Daïat el Chami (Feuille d'Etat-Major, Parmentier). La var. *intermedia* (*L. intermedia* Pom.) A.C. à Oran (Planteurs); se trouve aussi au dj. Khar, à El Ançor, toujours sur les schistes.

Argyrolobium Linnœanum Vahl. — Sebdou (Mizab), Tamzourah (dj. Hanech).

Argyrolobium Linnœanum, var. *grandiflorum* (*Argyrolobium* B. et R.) — Tlemcen : Cascades, Lalla Setti.

Ononis antennata Pomel. — Andalouses : sables. C.

Ononis megalostachys My. — Saint-Denis-du-Sig (route des Cheurfa, vers la cote 117 (Mai).

Ononis Salzmaniana B. et R. — Aïn Témouchent (près de l'A. Tamaskart (28 mai).

Ononis diffusa Guss. (*Synop.* 2, p. 257 ; Batt. (*Fl. de l'Alg.*, p. 217, ex p.) (non Tenore) ; *O. Denhardtii* Cosson, *Notes sur quelques plantes du Midi de l'Espagne*, p. 35 (non Tenore). — Andalouses : terrasse littorale à l'Ouest de la ferme ; plateaux d'A. Ferz (sables).

MM. Battandier et Trabut (*Fl. de l'Algérie*, p. 217) attribuent 4-5 graines à *O. serrata* Forsk. et 2 à *O. diffusa* Ten. Dans la *Flore analytique* plus récente, les mêmes caractères sont conservés. D'après cette classification, basée sur le nombre de graines, la plante des Andalouses devrait être étiquetée *O. serrata* Forsk., dénomination que je ne puis accepter.

Il y a près de trente ans que j'ai fait remarquer que la plante de Médéa (*O. diffusa* Batt.) avait 4 graines. Gay signala le fait dans sa *Note sur quelques plantes intéressantes de la Flore d'Algérie*, in *Rev. de Bot.*, février 1890.

La plante de la région des Andalouses qui a presque toujours 4-5 graines granuleuses, le plus souvent 4, *très rarement* 3 est un *O. diffusa* et non un *O. serrata*.

Sauf pour le nombre de graines, 4 au lieu de 2, elle répond à la description de l'*O. diffusa* Batt.

Fait intéressant, les échantillons des Andalouses sont *absolument identiques* à ceux que m'a communiqués M. Faure et qui proviennent de San Gregorio (Calabre), récoltés et étiquetés *O. diffusa* Tenore par M. G. Rigo.

Mais, d'après Cosson (loc. cit.) et G. G. (*Fl. de Fr.*, p. 375), l'*O. diffusa* aurait les graines *lisses*. Grenier et Godron (loc. cit.) donnent aussi des graines *lisses* à leur *O. serrata* Forsk. synonyme du précédent. Y a-t-il une erreur dans la description de Tenore que je n'ai pu me procurer ? Je l'ignore. Il y a un fait certain, c'est que la description d'*O. diffusa* de Guss. (*Synop.*) convient bien à notre plante.

Toutes ces iprécisions prouvent qu'une révision totale du groupe s'impose, non pas en ne consultant que des textes, mais surtout en étudiant les échantillons recueillis dans les localités classiques citées par Tenore.

En attendant j'accepte la dénomination d'*O. diffusa* Guss., qui est celle qui convient le mieux à la plante des Andalouses. En voici la description :

Plante pubescente glanduleuse, étalée sur le sol avec quelques rameaux dressés, calice à divisions *lancéolées*, le plus souvent plus longues que le tube, corolle dépassant nettement le calice de 3 à 5 millimètres, gousse ovalaire, hérissée, légèrement plus courte que le calice (7-7,5 millim. sur 4-4,5), 3 à 5 graines, le plus souvent 4, très *granuleuses* au microscope, concolores. Feuilles très variables de forme, les inférieures elliptiques sub arrondies, les autres s'allongeant et se rétrécissant en se rapprochant du sommet. Les supérieures un peu cunéiformes à la base. Toutes trifoliées, sauf celles de l'épi qui deviennent unifoliées, de plus en plus étroites pour disparaître dans la partie supérieure de l'épi et passer à de courtes bractées. Toutes nettement dentées en scie presque jusqu'à la base, à dents courtes, aiguës, *nombreuses*, inégales, serrées dans la moitié supérieure.

La forme des Andalouses est bien plus pubescente glanduleuse que celle des plateaux.

Existe-t-il sur le littoral de l'Algérie un *O. diffusa* à deux graines ? Ni mes confrères, ni moi, ne l'avons vu en Oranie.

Observation. — L'*O. Dehnhardtii* Coss. que j'accepte en synonyme de l'*O. diffusa* Guss., s'en distingue quelque peu par ses fleurs à corolle dépassant plus nettement le calice et par ses graines un peu plus grosses, leur diamètre étant supérieur à 1 millimètre.

Je ne saurais accepter en synonyme *O. serrata* Forsk. qui se distingue par ses feuilles très étroites, cunéiformes, à dents *peu nombreuses* (9 en moyenne), *distantes*, par sa corolle plus courte que le calice, dont les divisions sont 2-3 fois plus longues que le tube.

Toutes ces espèces ont, normalement, plus de 2 graines granuleuses.

Ononis hirta Desf. — El Ançor : terrains argileux du bassin de l'O. Hammadi, le long du sentier qui passe au Nord de la cote 258. C.C.

Ononis arborescens Desf. — Dj. Khar, jusqu'au sommet, 600 m.) ; Andalouses, M'Sila, CC.

Ononis villosissima Desf. — El Ançor : terres argileuses du bassin de l'Oued Hammadi.

Ononis euphrasifolia Desf. — Aïn-el-Turk (sables). El Ançor (sables d'A. Ferz, AC.). M'Sila. — Varie dans la largeur des feuilles.

Ononis variegata Desf. — Var. *Oranensis* Nob. — Andalouses : dunes. C.

Feuilles caulinaires bien plus courtes que celles décrites et figurées par Desfontaines p. 142 et pl. 185, réduites presque aux bractées dans l'inflorescence. Calice glabre, campanulé, à

divisions largement lancéolées, pas plus longues que le tube et non « villosus laciniis lanceolatis acutis », égalant deux fois le calice et non de même longueur. Fruit subcylindrique, obtusément atténué au sommet, très saillant, dépassant presque de moitié le calice, 7 à 11 millimètres sur 3,5 d'épaisseur, finement velu hérissé et non oblong (fig. 5, 6) « glabrum calycem superans ». Graines subglobuleuses et non deux fois plus longues que larges. (Fig. 2.)

Trigonella ovalis Boiss. — Saint-Denis-du-Sig (Graviers de la rivière en aval du petit barrage), (mai).

Melilotus speciosa DR. — El Ançor (ravins).

Melilotus elegans Salzm. — Bou Tlélis.

Medicago marina L. — Plage de Saint-Roch à Aïn-el-Turk, dunes des Andalouses. R.R.

Trifolium filiforme L. — Bou Sfer (Mare du plateau de Karouba).

Hymenocarpus circinnata Savi. — El Ançor (sables, 1 kil. à l'Est de la ferme d'A. Mouzoudj (Ferme Olivier).

Anthyllis vulneraria L. var. *vulgaris* Koch. — CC. dans le massif montagneux des Andalouses où je n'ai pas vu un seul pied à fleurs rouges.

Anthyllis polycephala Desf. — Sebdou : Apôtres, Mizab.

Anthyllis cytisoides L. — Dj. Lindlès (Flanc gauche de la région inférieure du chabet Atemar où il forme une seule colonie très dense, mais peu étendue).

Cette plante de la région de Tlemcen est remarquable par sa station au bord de la mer. Elle n'a pas le port d'un buisson, car sa souche est très courte et les rameaux partent pr[illegible] ras du sol. A premier examen, les feuilles paraissent toutes simples et elles le sont généralement. Il faut y regarder de près pour distinguer des feuilles trifoliolées, les deux folioles latérales étant très petites.

A Turenne, à 1 à 2 kilomètres à l'Est, dans un ravin, au Sud de la voie ferrée, se trouve la même espèce ou une forme voisine dont je n'ai vu que de mauvaises repousses feuillées.

Astragalus edulis Coss. et DR. — El Ançor (ravins) AC.

Astragalus mauritanicus Coss. et DR. — Andalouses (ravins) ; chabet Lindlès. A. R.

Astragalus Monspessulanus L. var. *chlorocyanus* Boiss. — El Ançor : près et au Sud de la ferme d'Aïn Ferz (Ferme Delpoux).

Biserrula Pelecinus L. — El Ançor, Andalouses, C.C.

Hedysarum Bovei B. et R. — Plateaux gréseux, des Andalouses à Madar.

Vicia pannonica Jacq. — El Ançor : Andalouses, vallée de l'O. Hammadi, moissons.

Vicia onobrychioides L. — Aïn Témouchent, route d'Hammam--bou-Hadjar, kilom. 6.4.

Vicia altissima Desf. — M'Sila, aux abords de l'A. Gueddara. (Mademoiselle Moteley.)

Lens esculenta L. — El Ançor : pied des escarpements.

Agrimonia Eupatoria L. — Tlemcen (Cascades).

Aphanes cornucopioides Lag. — Sebdou (Apôtres, Mizab). J'ai vu au Museum dans l'*Herbarium Fontanesii normale* une var. *calyculata* Clauson du dj. Mouzaïa voisine de celle des Apôtres.

Sedum acre L. — Aïn Fezza, près le marabout de Sidi Aïssa. Nador de Terni ,Sebdou (Mizab).

Hedera Helix L. — Misserghin (Ravin de l'oued Ksob) ; forêt de M'Sila (Aïn Gueddara).

Saxifraga atlantica B. et R. — Sommet du dj. Khar.

Saxifraga oranensis My. — El Ançor (Escarpements du grand ravin, chemin de M'Sila) ; Bou Tlelis : djebel Bougoug.

Bupleurum Gibraltaricum Lam. — M'Sila. C.C.

Seseli tortuosum L. — Hafir, près de Tlemcen.

Sambucus ebulus L. — Tlemcen : Agadir.

Galium brunneum My. — El Ançor (Escarpements rocheux).

Galium Bourgœanum Coss. ? — Krichtel (Escarpements rocheux élevés et humides après le cimetière).

Galium anglicum Huds. — Bou Tlelis, Bou Sfer.

Galium Vaillantii DC. — Sebdou (dj. Taïhart).

Scabiosa stellata Desf. — El Ançor : terres argileuses de la vallée de l'O. Hammadi.

Plante d'un vert blanchâtre, hérissée de longs poils blancs, à fleurs bleu de ciel réunies en un gros capitule porté par un long pédoncule. Le plus souvent 3 capitules trichotomes simples. Fleurs extérieures pas trop rayonnantes. Feuilles caulinaires inférieures spathulées, profondément dentées ; les supérieures pinnatiséquées ou pennatifides, mais à lobes restant elliptiques peu atténués au sommet, non allongés en lanières aiguës. Paillettes du réceptacle, au moins en partie, très larges, très concaves, incolores, transparentes, velues, à côte médiane seule verdâtre, à pointe large, verte, saillante de 2-3 millimètres au-dessus de la coquille membraneuse.

La plante d'El Ançor diffère de *Sc. stellata* L., G. G., par les divisions du calice à bords ciliés à la base, par les arêtes ne dépassant que rarement et de très peu la couronne. L'involucelle fructifère et la couronne sont plus grands que ceux des échantillons de *Sc. stellata* L., *Sc. simplex* G. G., provenant des Bouches-du-Rhône et que je dois à l'obligeance de mon excellent ami M. Marty, de Carcassonne : 7 + 11 = 18 millim., au lieu de 6 + 8 = 14 millimètres de longueur. La plante d'El Ançor diffère surtout de *Sc. simplex* Desf. (t. 39) par ses feuilles inférieures spathulées, dentées, persistantes et par les supérieures non subdivisées en lobes linéaires étroits ou en lanières longues et aiguës.

Asteriscus maritimus Mœnch. var. *thrincioides* Nob. — Fleurs toutes ligulées. Feuilles épaisses. Oran : Batterie Espagnole (falaise maritime). Accidentel.

Gnaphalium luteo-album L. — Tlemcen (Cascades).

Achillea leptophylla Marsh-Bieb. — Lourmel.

Diotis candidissima Desf. — Plages de l'oued Madar, de Figalo. R.

J'ai vu jadis cette espèce sur la plage d'Aïn-el-Turk d'où elle a probablement disparu. Les Espagnols lui attribuent de grandes vertus médicinales.

Lonas inodora Gœrtn. — Er Rahel.

Anacyclus radiatus Lois. — Andalouses et plateau d'A. Ferz : sables. C.

Anthemis chrysantha J. Gay. — Suit la côte à l'Ouest d'Oran, arrive à Figalo.

Ormenis nobilis Gay var. *eradiata* Batt. — Mares de M'Sila de M'Sabiha, Daya d'Aïn-el-Turk.

Balsamita grandiflora Desf. — Lauriers-Roses (voie ferrée, vers le col des Ouled Ali) ; Tamzourah, Saint-Cloud (Tazout), El Ançor (bassin de l'O. Hammadi).

Senecio lividus L. — Forêts de Bou Sfer, de M'Sila.

Dans leur *Flore analytique*, MM. Battandier et Trabut donnent comme synonymes de *S. lividus* L. le *S. auriculatus* Desf. (d'après M. Murbeck).

Je ne puis admettre, au moins pour la plante de M'Sila, cette synonymie. Les échantillons de cette région ont les pinnules des feuilles aiguës et des akènes finement velus, caractères qui ne sont pas ceux du *S. auriculatus* de Desfontaines, lequel serait, en outre, d'après l'auteur du *Flora Atlantica*, une espèce désertique.

Senecio giganteus L. — Tlemcen (Cascades).

Gundelia Tournefortii L. — Arzew : près de la route de Mostaganem (Lenepveu 1857).

Carlina involucrata Pom. — Tlemcen (dj. Meffrouch).

Centaurea ferox Desf. — El Ançor (sables du plateau d'A. Ferz et de M'Sila). CC.

Carduncellus Pomelianus Batt. — Bedeau (dj. Beguira).

Seriola lœvigata Desf. — Var. *pinnatifida* Nob. — Djebel Khar, dj. Bougoug (Bou Tlélis), Tlemcen (Cascades).

Deckerra racemosa Pomel. — Forêt de M'Sila. CC. Juillet.

Laurentia Michelii DC. — Bou Sfer (Mares du plateau de Karouba), Dr Clary ; M'Sila (Mare de Gueddara). Juin.

Jasione glabra R. — Aïn Tédélès.

Jasione blepharodon B. et R. Aïn Tédélès.

Jasione sessiliflora B. et R. — Tlemcen (Cascades).

Campanula mollis L. — El Ançor (Grand Ravin).

Campanula mollis L. var. *microphylla* DC. — Tlemcen (Dj. Meffrouch), Nador de Terni.

Erica arborea L. — Montagne des Lions, M'Sila, Andalouses, cap Figalo. CC.

Vinca major L. — M'Sila : A. Gueddara et A. Messabih.

Periploca lœvigata Aït. — Cap Figalo (Terrasse inférieure d'A. Merira) ; entre l'oued Madar et le chabet Buassif qu'il ne paraît pas dépasser au Nord. (Dunes, de décembre à juin).

Boucerosia Munbyana Decs. — Lourmel (Rochers du Sahélien).

Une espèce du genre, que je n'ai vue ni en fleurs ni en fruits, se trouve au dj. Morsott (Oued Chouly).

Calystegia sylvatica Gris. — Krichtel, Misserghin.

Lithospermum consobrinum Pomel. — Kléber (dj. Borosse), entre les cotes 381 et 400. — Hiver-printemps.

Echium sericeum Vahl. — Saint-Leu, Aïn-el-Turk, Andalouses (sables du littoral).

Triguera ambrosiaca Cav. — El Ançor (marnes miocènes du bassin de l'O. Hammadi). A disparu de la route de Bou Tlélis (1.500 m. d'El Ançor) où je l'avais récolté en 1906. Ne se trouve que dans des jachères dont la mise en culture tend à le faire disparaître ou au moins à le déplacer. A.R. Avril-mai.

Cynanchum acutum L. — Saint-Leu (littoral).

Anarrhinum fruticosum Desf. — Hammam-bou-Hadjar.

Antirrhinum orontium L. var. *oranense* Faure (inédit). Fleurs jaunes. Chemin forestier d'El Ançor à M'Sila.

Antirrhinum majus L. — Cap Falcon, Andalouses : falaises et broussailles sablonneuses.

Antirrhinum diminutum Pomel. — El Ançor (ravins secs).

Linaria lanigera Desf. — Arbal P.-L.-M., Hammoul (Valmy), Terres argileuses.

Linaria elatinoides Desf. — Ile d'El Djezira, dans la grande sebkha d'Oran.

Linaria marginata Desf. — Tlemcen (dj. Meffrouch).

Linaria Munbyana B. et R. — Plateau d'A. Ferz : dépressions sablonneuses.

Linaria atlantica B. et R. — Entre Falcon et Andalouses : dunes.

La plante de Falcon présente tous les caractères extérieurs de la précédente, mais ses graines ne sont pas ailées. La corolle reste relativement grande.

Linaria elegans My. — A. Ferz, M'Sila : sables. C.

Linaria exilis Coss. — Forêt de Muley Ismaël, au Sud des Salines (Saint-Louis).

Linaria macrocalyx Pomel. — Nador de Terni.

Thymus capitatus Hoffm. — Hammam-bou-Hadjar : dj. Ahmar, entre Aïn Beida et Aïn el Arba, dans des ravins descendant des cotes 170, 155. Je ne l'ai pas vu en fleurs. Ce joli petit arbrisseau n'a été signalé, en Algérie, que de Tlemcen. Il est commun sur les pentes du Lalla Setti, près de Mansourah.

Thymus Fontanesii B. et R. — Çà et là, dans les sables des plateaux gréseux entre le dj. Lindlès et l'oued Madar.

Micromeria Fontanesii Pomel, var. *typica* Batt. — Sebdou : Apôtres.

Micromeria debilis Pomel. — Tlemcen : pont des Cascades, Safsaf.

Salvia sabulicola Pomel, var. *genuina*. — El Ançor : parties gréseuses du plateau d'Aïn Ferz, près de Sidi Abdallah ; Marabout de Bou Sahia.

Salvia sabulicola Pomel, var. *foliosa*. — Sables du plateau d'A. Ferz. R.R.

Le *S. sabulicola* de Pomel est une plante bien distincte, n'ayant aucun rapport spécifique avec le *S. clandestina* L., Batt. Il suffit de l'avoir vu vivant pour s'en convaincre. Ses feuilles et son odeur rappellent le *S. officinalis* L.

Le type de Pomel se distingue bien par ses feuilles radicales en rosette dressée, elliptiques, obtuses, finement gaufrées et sinuées, d'un vert jaunâtre, ses tiges solitaires ou peu nombreuses, courtes (1 à 2 décimètres), à feuilles plus étroites que les radicales, elliptiques lancéolées, ses fleurs d'un *beau blanc* bleuissant légèrement après l'anthèse. Avril-mai.

Au marabout de Bou Sahia la plante est plus grande (0^m 50), plus rameuse, à feuilles plus ou moins découpées, moins jaunâtres ; mais elle reste plus voisine du type que de la variété *foliosa*.

Var. *foliosa* Nob. — Calice à dépressions longitudinales peu profondes, dent médiane peu visible, tronquée, les deux autres très rapprochées. Corolle à tablier très concave, à lobes latéraux plus grands, étalés, 4 millim. sur 1,5-2, stigmate bifide. Fleurs en verticilles de 6, *bleues*, devenant d'un blanc rosé. Feuilles vertes, plus ou moins profondément découpées, bien plus longues que larges. Tige, élevée 0.30 à 0,50, à inflorescence rameuse. — Sables du plateau d'A. Ferz, près de la cote 350. Mai.

Cleonia lusitanica L. — Inkermann, Ouarizane. Avril.

Sideritis subatlantica Nob. — *S. hyssopifolia* Auct. (ex p.) Faux verticilles serrés, rarement distants les uns des autres ; épi cylindrique, très légèrement atténué de la base au sommet, long de 3 à 8 centimètres, large d'environ *15 millimètres, presque toujours solitaire*. Bractées florales réticulées, veinées, les inférieures plus longues que larges, présentant sur les bords, dans la moitié inférieure, quatre ou cinq dents courtes, prolongées par une arête épineuse. Dent médiane apiculée, longue et large, triangulaire, égalant presque la moitié de la longueur de la bractée. Les autres bractées aussi larges que longues, à dent médiane large mais courte, peu saillante. Calice *hérissé, sur toute sa surface* externe et interne, même sur les épines des dents, de poils nombreux, longs, blancs, soyeux, assez raides,

bien visibles sur l'épi. Dents spinuleuses égalant à peu près le tiers de la longueur totale du calice.

Corolle petite, relativement peu saillante, à lèvres presque appliquées sur l'épi, jaunâtre, à pubescence rare et très courte. Lèvre supérieure plus longue que large, bien échancrée, à lobes étroits, longs de 1 millimètre ; l'inférieure à trois lobes, le médian arrondi, les latéraux plus étroits. Feuilles opposées, vertes, à peu près glabres, les deux ou trois paires supérieures, oblongues, entières, atténuées en pétiole court ; les autres spathulées, longues de 15 à 25 millimètres, à limbe apiculé, large de 4 à 8 millimètres, présentant de chaque côté deux à quatre dents bien nettes, le plus souvent trois ; pétioles étroits, régulièrement atténués, mais s'élargissant un peu à la base pour embrasser la tige. Nervure dorsale seule bien marquée et s'atténuant vers le haut.

Souche ligneuse, peu fournie, portant des rameaux annuels verts, opposés, raides, simples, longs de 0^{m} 20 à 0^{m} 30, feuillés de bas en haut, les entrenœuds se raccourcissant de haut en bas. Tiges quadrangulaires, hérissées sur l'épi, très finement hispides sur les faces opposées alternant sur chaque entrenœud avec celles portant les feuilles. Dans l'ensemble, rameaux verts, glabres à l'œil nu ; toutefois certains échantillons présentent, surtout sur les feuilles inférieures, quelques poils très courts.

Cap Figalo (Terrasse d'A. Merira, mai-juin 1917). Dans presque tous les ravins sur le pourtour de la côte, depuis les Andalouses jusqu'à l'O. Madar, mais peu abondant.

Cette plante appartient incontestablement au groupe du *S. hyssopifolia* Auct. dont la forme type se trouve dans les Alpes et le Jura. Mon bien regretté maître Timbal-Lagrave en a séparé avec raison les *S. Guillonii* et *S. Peyrei*. De ce dernier se rapproche le *S. atlantica* Pomel des environs de Constantine.

Je donne à la plante de Figalo le nom de *subatlantica* pour la rapprocher de celle de Pomel que je ne connais que par la description détaillée qu'il en a donnée (*Nouveaux Matériaux*, p. 120). Des descriptions trop courtes de Battandier (*Flore d'Algérie*, p. 608) et Julien (*Flore de Constantine*, p. 128) ne me permettent pas d'établir des comparaisons précises.

Tout en rappelant le *S. atlantica* de Pomel, le *S. subatlantica* en diffère nettement par son inflorescence en épi *cylindrique*, oblong lorsqu'il est court, jamais globuleux, *épais de 15 millimètres*, par le calice très hérissé sur toute sa surface externe et interne, sa corolle peu saillante, ses feuilles glabres, vertes, nettement dentées, ses rameaux presque glabres, sauf près de l'épi. Enfin la plante est caractérisée par son habitat dans la zone maritime. Il est curieux en effet de constater que, jusqu'ici, les diverses formes de *S. hyssopifolia* Auct. n'ont été signalées, en Algérie, que dans les environs de Constantine.

Le *S. subatlantica* ne peut être rapporté au *S. hyssopifolia*

de Ball. (*Spicilegium Fl. Maroccana*, p. 620), puisque cet auteur lui donne comme synonymes le *S. scordioides* L., Benth. in DC. et *S. hyssopifolia* var. *angustifolia* de Wilk. et Lge *(Flora hispanica)*.

Sideritis Guyoniana B. et R. — El Ançor : région de Lindlès sur le bord Ouest du plateau d'Azoa, vers la cote 324.

Stachys arenaria Vahl. — Aïn Tédélès ; El Ançor (plateau d'A. Ferz, M'Sila). Sables.

Stachys brachyclada de Noé. — Cap Falcon.

Teucrium albidum My. — Nador de Terni.

Teucrium mauritanicum de Noé. — Tamzourah, Laferrière (dj. Keroulis), Guiard, El Ançor (région d'A. Mouzoudj).

Teucrium spinosum L. — Guiard. (Cultures). Juin-Juillet). Plante citée seulement de Constantne par Battandier et Trabut *(Flore de l'Algérie)* qui lui attribuent une corolle blanchâtre. A Guiard, elle est plutôt jaunâtre et parfois rose.

Teucrium aureiforme Pomel. — Canastel (Arcole).

Statice sinuata L. — Répandu sur la corniche littorale entre les Andalouses et le marabout de Sidi Mohammed à l'Est ; presqu'île du cap Lindlès. Mai-juin.

Statice cyrtostachya de Gir. et var. *parvifolia*. — Aïn-el-Turk et côte à l'Ouest.

Statice gummifera DR. — Krichtel, entre Mers-el-Kébir et Saint-Roch ; çà et là le long de la côte depuis les Andalouses jusqu'à Madar.

Armeria mauritanica Wallr. — Saint-Leu (littoral) ; Aïn-el-Turk à Falcon ; El Ançor : plateau d'A. Ferz.

Armeria ebracteata Pomel. — Sebdou (Mizab).

Noœa spinosissima Moq. Tand. — Bedeau.

Anabasis prostrata Pomel. — Cap Carbon ; Krichtel ; île des Rats (Falcon).

Polycnemum Fontanesii DR. et Mq.— Ouggaz (Raz Kharoun).

Elœagnus angustifolius L. — Environs de Géryville. CC. le long des oueds.

Osyris alba L. — Tlemcen : Cascades ; Sebdou : Apôtres.

Thesium divaricatum Jan. — Terni ; cap Figalo (plateau et terrasse d'A. Merira ; plateaux gréseux du massif des Andalouses. C.

Cytinus hypocistis L. var. *lutescens* Batt. — Excessivement abondant sur *Halimium halimifolium* Willk. dans tout le massif des Andalouses à Madar ; M'Sila.

Cytinus hypocistis L. var. *Kermesinus* Guss. — Djebel Khar sur *Cistus heterophyllus* Desf.

A El Ançor j'ai vu un *Cytinus* sur *Micromeria inodora* Benth.

Ostrya carpinifolia Scop. — Tlemcen : très beaux sujets bordant l'avenue du cimetière européen. Introduit.

Damasonium Bourgœi Coss. — C. dans les mares et fossés inondés en hiver : Arbal P.-L.-M. ; Hammam-bou-Hadjar (vallée du Rio Salado).

Potamageton densus L. — Bedeau : O. Sba [1].

Triglochin laxiflorum Guss. — El Ançor (bassin de l'Oued Hammadi), novembre 1906.

Triglochin Barrelieri Lois. — La Macta, Salines (Saint-Louis). Avril.

Biarum Bovœi Blume. — Plante commune en automne dans les terres argileuses, mais assez difficile à rencontrer en fleurs. Plaines d'Arbal, de Tafaraoui ; Oued Imbert, etc.

Arisarum vulgare Targ.-Tozz. — Tamzourah (vallée de l'oued El Bel.

Orchis atlantica Willd. var. *maculata* (*Satyrium maculatum* Desf.) — C. à M'Sila.

La plante de M'Sila paraît représenter le type de Desfontaines. Elle se distingue par ses feuilles et ses tiges très maculées de petites taches brunes et par ses fleurs d'un *violet mauve*.

La variété, avec toutes ses parties *vertes*, se trouve à M'Sila. Je l'ai vue aussi à Tamzourah où elle est seule représentée.

Orchis longicornu Poiret. — Dj. Khar, M'Sila, dj. Lindlès.

Orchis coriophora L. — El Ançor : plateau d'A. Ferz, dans les sables. C'est le type à odeur de punaise.

Gennaria diphylla Parl. — El Ançor, M'Sila, dj. Lindlès.

Serapias cordigera L. — M'Sila. Juin.

Limodorum abortivum Schw. var. *rostratissima*. — *L. Trabutianum* Batt. (*ex p.*)

La plante de la région d'El Ançor, M'Sila, se rapproche du *L. Trabutianum* par son éperon court (1 à 2 millimètres), mais elle n'a nullement le labelle étroit, longuement onguiculé, comme l'indiquent la description et la figure données par M. Battandier (*Fl. Algérie* et *Atl. tab. 10*).

Ruscus aculeatus L. — Dj. Ouargla (S-E. de Sebdou).

Asphodelus acaulis Desf. — Lourmel (Dj. Mezzaïta, Blad el Farod).

Allium triquetrum L. — Petit Port (Dahra), récoltée par M. Champsaur.

Ornithogalum sessiliflorum Desf. — Dj. Khar, Bou Tlelis. A Bou Tlelis, j'ai vu une forme à fleurs nettement pédonculées.

Juncus striatus Schousb. — El Ançor : plateau d'A. Ferz, chemin entre 350 et 352 : sables.

---

1 Dans « *Les Hauts Plateaux oranais de l'Ouest au point de vue botanique* » in A. F. A. S., Congrès de Carthage, 1896, j'ai, à tort, attribué cette plante à *P. crispus* L.

2 Le marabout Sidi Bou Sahia se trouve à 10 kilom. 500 à l'O.S.-O. d'El Ançor. La mare, très riche, est située à 1.250 mètres au N.-E. du marabout, *sur le chemin*, un peu au Nord de la cote 360.

Juncus pygmœus Rich. — El Ançor : mare avant le marabout Sidi Bou Sahia r.

Juncus capitatus Weigg. forma *rubiginosa*. — Tiges courtes, robustes, rougeâtres. Plateau d'Aïn Ferz : chemin entre 350 et 352 : sables inondés en hiver. Avec *Isoetes hystrix*.

Juncus capitatus forma *filicaulis*. — Tiges filiformes, vertes, allongées. M'Sila : mare de Gueddara.

Vulpia alopecurus Schousb. — Constitue la prairie des sables du plateau d'A. Ferz, de M'Sila. C.C.C.

Œgylops subulata Pomel. — Mers-el-Kébir (Dr Clary), Aïn Tédelès.

Scolopendrium officinale DC. — Tlemcen (Cascades).

Scolopendrium Hemionitis L. — Misserghin (Dans une petite grotte de la propriété Sainte-Anne)). RRR.

Asplenium trichomanes L. — Turenne (Montagnes au Sud).

Asplenium acutum Bory. — Dj. Khar, El Ançor, M'Sila.

Asplenium Ruta-Muraria L. — El Ançor, M'Sila.

Cheilanthes odora Sw. — Dj. Khar.

Acrostichum lanuginosum Desf. — Dj. Khar, Sebdou : Apôtres.

Pteris aquilina L. — Tlemcen (Hafir) ; El Ançor : ravins sablonneux et humides du massif montagneux des Andalouses, ch. Lindlès, Aïn Mouzoudj, CC.

Grammitis leptophylla Sw. — El Ançor (Grand Ravin), M'Sila.

Polypodium vulgare L. — Dj. Khar.

Eleocharis palustris R. Br. var. *minor* Schrad. — El Ançor : mare près Si Bou Sahia.

Equisetum ramosissimum Desf. — M'Sila : chabet Gueddara.

Isoetes velata A. Br. — Feuilles longues de $0^{m}22$, rougeâtres dans le tiers inférieur, assez largement membraneuses, bulbe atteignant parfois la grosseur d'une petite noix. El Ançor : mare près de Sidi Bou Sahia, mare à 2 kilom. à l'Ouest de Sidi Hammadi, près la cote 379, à l'Ouest du chemin.

Isoetes adspersa A. Br. — M'Sila : mare de Gueddara. Microspores peu et irrégulièrement dentelées.

Isoetes hystrix DR. var. *longispina* (*armata* Trab. ?) — El Ançor, vers le cap Sigale : plateau à la naissance du chabet Bou Thaleb, sentier sablonneux inondé en hiver.

Isoetes hystrix var. *brevispina*. — Plateau d'A. Ferz, chemin entre les cotes 352 et 350, à 300 mètres de la cote 352.

La variété *longispina* est la forme typique, à phyllopodes bien visibles, à branches de la fourche allongées, étroitement linéaires aiguës, 4 à 10 millimètres.

Dans la var. *brevispina*, les épines sont très courtes et parfois le phyllopode se réduit à un large croissant avec une dent au milieu.

Les phyllopodes sont de forme très variable ; ils peuvent manquer ou à peu près. Dans ce dernier cas, les macrospores seules permettent de reconnaître l'*I. hystrix*. Les tubercules sont égaux, nombreux et couvrent presque toute la surface comprise entre les crêtes.

Quand les phyllopodes sont réduits, il peut s'en trouver qui présentent trois pointes rapprochées. Ils rappellent alors certaines formes dessinées par A. Br. (in *Expl. Scient. de l'Algérie*, t. 36 et attribuées à *J. Duriœi* Bory.

Isoetes Duriœi Bory. — M'Sila : mares près de la ferme M'Sabiha.

Phyllopodes peu apparents, rares, triangulaires, courts, très variables de forme si on en juge d'après les figures d'A. Braun.

J'arrête là cette liste qu'il m'est impossible de compléter pour le moment en y ajoutant un certain nombre d'espèces non encore étudiées.

Mais avant de clore cette note, je tiens à remercier mes bons confrères oranais, MM. d'Allaizette et Faure, qui ont bien voulu mettre à ma disposition les matériaux dont ils disposent et me faire bénéficier de leur expérience de botanistes herborisants.

F. DOUMERGUE.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 1er Juin au 1er Décembre 1918

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION barométrique moyenne (1)	TEMPÉRATURE			TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en m/m	PLUIE		VENTS		NÉBULOSITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum	moyenne (2)				NOMBRE en millimètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Juin (1918)......	729,2	15,6	26,9	21,2	10,5	60,0	533,0	41,0	2	S. E.	3,0	2,4	11,5	19
Juillet —	730,1	19,0	29,8	24,4	14,6	64,0	636,0	0,0	0,0	E.	2,1	1,5	10,0	21
Août —	728,9	20,5	30,2	25,3	19,9	71,0	524,0	0,0	0,0	E.	3,2	1,5	11,5	22
Septembre —	729,4	19,1	29,3	24,2	16,1	71,0	483,0	14,0	5	E.	1,8	1,7	12,0	20
Octobre —	729,8	15,9	27,1	21,5	10,3	69,0	412,0	59,0	9	N. E.	1,4	3,0	16,5	25
Novembre —	730,1	11,3	20,0	15,6	8,9	70,0	270,0	117,0	12	N. E.	2,0	3,9	18,0	19
TOTAUX.....								231,0	28					126

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles *corrigées à zéro.*
(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles *corrigées.*

A. GUILLAUME.

STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

Étude des Vents du 1er Juin au 1er Décembre 1918

ROSE des VENTS	Juin			Juillet			Août			Septembre			Octobre			Novembre			TOTAUX du 1er juin au 30 novembre 1916	TOTAUX du 1er juin au 30 novembre 1917
	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat	1 h. soir	7 h. soir	7 h mat.	1 h soir	7 h. soir	7 h. mat	1 h. soir	7 h. soir		
N.	4	0	0	1	0	0	3	0	0	11	0	0	8	0	0	9	0	0	64	36
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	10	0
N. E.	23	0	0	28	0	0	28	0	0	19	0	0	23	11	7	21	12	11	58	183
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	1	15	25	1	23	20	0	22	19	0	26	22	0	16	18	0	9	9	45	216
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	2	15	15	1	8	11	0	9	12	0	4	8	0	4	6	0	9	10	227	114
S. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	139	0
S. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	5	0
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	30	30	30	31	31	31	31	31	31	30	30	30	31	31	31	30	30	31	549	549

Ch. LHUILLIER.

Lettre de protestation des savants lillois à l'*Académie des Sciences de Paris* au sujet des atrocités commises à Lille pendant l'occupation allemande.[1]

Académie des Sciences. Séance du 28 octobre 1918. — M. A. Lacroix, secrétaire perpétuel, donne lecture de la lettre suivante :

Monsieur le Président et chers Collègues,

Les plus hautes autorités morales auxquelles des hommes de science française puissent s'adresser sont les Académies.

C'est pourquoi nous avons résolu de soumettre à votre appréciation quelques-uns des actes de l'autorité militaire allemande dont nous avons été pendant quatre longues années, en territoire occupé, les témoins et les victimes.

Il nous paraît que ces actes, actuellement ignorés ou mal connus, contraires non seulement au droit des gens, mais aux plus élémentaires sentiments d'humanité, doivent être publiquement flétris par les Sociétés savantes de toutes les nations civilisées.

Nous ne voulons formuler aucune plainte contre les faits qui peuvent trouver une apparente justification, ou même une excuse pour nos ennemis, dans l'âpreté des combats ou dans les nécessités de l'attaque, comme dans celles de la défense.

C'est au tribunal de l'histoire qu'il appartiendra d'apprécier l'utilité militaire de la destruction méthodique de toutes nos usines et de leur matériel, de l'enlèvement de nos machines, du pillage de nos propriétés privées, de la réquisition forcée de nos meubles, de nos matelas, de nos vêtements, de nos objets d'art, de nos ustensiles de ménage, de l'emprisonnement ou de la déportation d'une multitude de nos concitoyens pour simple refus de travailler pour l'armée allemande.

Mais il ne nous apparaît pas qu'on puisse excuser ou justifier des tortures cruellement et froidement infligées à toute une population sans défense, et nous estimons que ceux qui les ont ordonnées doivent en être rendus moralement et civilement responsables.

Parmi ces tortures, dont la simple énumération remplirait un volume, nous voulons surtout retenir ici quelques-unes de celles qui ont le plus violemment soulevé l'indignation publique et la nôtre.

---

1 Le présent fascicule était sous presse quand nous est parvenu le texte de cette lettre à laquelle nous aurions voulu réserver les premières pages. Etant données les circonstances, nous n'avons pas cru devoir remettre à plus tard sa publication. *(Note de la Rédaction.)*

La plus odieuse a été, pendant toute la semaine de Pâques 1916, l'enlèvement en masse d'environ 10.000 jeunes filles et jeunes femmes par le 64e régiment d'infanterie poméranien.

Successivement ou simultanément, tous les quartiers, toutes les rues de la ville de Lille furent barrées dès 2 heures du matin par des soldats en armes, avec mitrailleuses dans les carrefours. Dans chaque maison, un jeune officier ou sous-officier, accompagné de quelques hommes, pénétrait, examinait tous les habitants, qu'il faisait réunir dans une des chambres ou dans un vestibule, et désignait ceux qui devaient partir. Les victimes avaient une heure pour préparer un paquet de vêtements. Un soldat, baïonnette au canon, venait alors les prendre. Il les conduisait à un lieu de rassemblement et, de là, à la gare. Elles furent ensuite réparties par groupes dans quelques localités des départements de l'Aisne, des Ardennes ou de la Meuse et, sous la garde constante des soldats en armes, traitées comme du bétail ; soumises, sans aucun ménagement, à d'impudiques et ignominieuses visites sanitaires ; contraintes à des travaux agricoles, profitant surtout à l'armée allemande qui s'appropriait la presque totalité des récoltes. Ni les prières des familles, ni les supplications et les larmes des mères, ni les réclamations adressées par la suite à l'autorité allemande, ne purent empêcher ou atténuer l'exécution des ordres donnés par le quartier-maître général Zöllner. Ce général, dont le nom doit être voué à l'exécration des peuples, fut l'inspirateur ou l'ordonnateur de presque toutes les persécutions cruelles subies par les malheureux habitants des territoires français occupés. Il fut d'ailleurs très activement secondé dans son œuvre odieuse par un officier spécialement chargé des services de police et d'espionnage à Lille, le capitaine Himmel (alias libraire à Berlin) qui, pendant les quatre années de son séjour au milieu de nous, ne semble pas avoir poursuivi d'autre tâche que celle qui consistait à nous infliger les plus douloureuses tortures et les plus révoltantes humiliations.

C'est ainsi que, sans le moindre égard pour nos personnes, ni pour nos institutions scientifiques, ni pour nos familles, nous avons été, à plusieurs reprises, l'objet de perquisitions domiciliaires aussi complètes et outrageantes qu'on peut les imaginer. Au cours de l'une de ces perquisitions, l'un de nous fut immobilisé pendant deux heures dans un coin de vestibule, gardé par un factionnaire en armes qui avait ordre de ne lui laisser faire aucun mouvement. Nos appareils scientifiques, nos machines, nos instruments ne furent même pas respectés, et nos collègues de la Faculté de Médecine ont été brutalement expulsés en quelques heures de leur laboratoire, avec leurs collections, pour faire place à des bureaux.

Un autre d'entre nous, sous le prétexte qu'il n'avait pas spon-

tanément livré à la police militaire quelques appareils appartenant au service des Manufactures de l'Etat français, appareils dont l'intendance allemande lui avait d'ailleurs antérieurement laissé la garde, a dû subir pendant une semaine entière des violences analogues et, après avoir été dépouillé de ses objets personnels les plus précieux, s'est vu frapper d'une amende de 1.000 marks ou de 180 jours d'emprisonnement.

Et que dire des abominables traitements infligés sous nos yeux à tant de malheureux simplement suspects de ne pas avoir obéi avec assez d'empressement aux ordres de l'autorité allemande ? Que dire surtout de l'atroce cruauté avec laquelle presque tous nos enfants de 14 à 18 ans ont été arrachés à leurs familles et éloignés des écoles pour aller, en même temps qu'un grand nombre de vieillards de 60 à 65 ans, former, sur la ligne de feu, des bataillons de travailleurs ? Roués de coups, affamés quand ils se refusaient à obéir, on les obligeait à creuser des abris souterrains, à faire des routes, à transporter des munitions. Le nombre est immense de ces pauvres enfants et de ces pauvres vieux que nous n'avons plus revus, ou dont la santé est irrémédiablement compromise.

Enfin, sous prétexte de représailles à exercer contre le Gouvernement français parce que 72 fonctionnaires allemands d'Alsace-Lorraine étaient soi-disant indûment retenus en France, nous eûmes la douleur de voir emmener en captivité comme otages 1.000 de nos concitoyens, dont 600 hommes et 400 femmes, choisis parmi les personnalités les plus marquantes ou les plus utiles de la région du Nord occupée : grands industriels, prêtres, doyens ou professeurs de nos Facultés, femmes de plusieurs d'entre nous, sans considération pour leur âge ni pour leur état de santé.

Les 6 et 12 janvier 1918, par un froid rigoureux de plein hiver, les hommes furent transportés en Pologne, les dames au camp d'internement d'Holminden, dans le Brunswick.

Après un voyage extrêmement pénible qui dura huit jours et huit nuits en chemin de fer, nos malheureux concitoyens, épuisés de fatigue, furent répartis dans deux localités voisines de Vilna et soumis d'abord pendant quarante jours à un régime dit de « représailles ». Ils eurent à supporter les plus atroces souffrances. Entassés dans une sorte de grange, couchant tout habillés sur des paillasses de fibres de bois superposées en trois étages, si étroites et si rapprochées qu'il leur était impossible de se retourner ou de s'asseoir, astreints pendant le jour aux travaux les plus pénibles et les plus dégradants, dévorés de vermine, privés d'eau potable, n'ayant pour toute nourriture qu'une soupe de choux-raves ou d'orge, privés de tout envoi de France et de toute correspondance avec leur famille, sans médecin, sans médicaments, ils n'avaient aucune possibilité de

se plaindre, car l'officier qui les surveillait avait une âme de bourreau. Vingt-cinq d'entre eux moururent dès les premières semaines, entre autres le professeur Buisine, directeur de l'Institut de Chimie de la Faculté des Sciences de Lille. Cet infortuné collègue, âgé de soixante-deux ans, souffrait depuis longtemps d'intermittences cardiaques et d'un rétrécissement de l'œsophage, sa femme crut devoir attirer l'attention du médecin-major allemand qui examinait les partants. Ce médecin-major (Dr Krug) répondit : « Madame, ça n'est pas contagieux pour l'armée allemande. »

Nos malheureuses compagnes, transportées à Holminden, n'eurent pas beaucoup moins à souffrir de l'atroce cruauté allemande. Elles durent faire d'abord, en pleine nuit, dans la neige, à pied, le trajet de 3 kilomètres qui sépare la gare du camp d'internement. Ensuite on les enferma pendant deux jours, sans feu, sans couvertures, dans une baraque commune où elles durent coucher tout habillées sur des paillasses de fibres de bois. On leur fit subir une fouille complète après les avoir déshabillées et on les répartit finalement par groupes dans des chambres étroites garnies de lits de camp superposés en étagères, sans autres meubles que des petits bancs de bois. Elles durent vivre ainsi dans des conditions hygiéniques, matérielles et morales les plus pénibles, pendant plus de six mois, astreintes, comme des condamnées de droit commun, à des appels quotidiens et à des revues de détail, privées de toute possibilité de correspondre avec leurs maris ou leurs enfants restés en France occupée.

Peut-on concevoir qu'en notre siècle les dirigeants d'un peuple prétendûment civilisé accomplissent des actes aussi honteux, aussi férocement cruels, sans la moindre appréhension du jugement des autres peuples ?

Comment nous serait-il possible d'oublier ou de pardonner toutes ces horreurs ?

Ceux qui, dans la France restée libre, n'en ont pas souffert, ne peuvent pas comprendre les raisons profondes de notre ressentiment. Certains admettraient volontiers que le peuple allemand n'est pas responsable de l'infamie des chefs de son armée. Nous voudrions que cela fût vrai. Mais quand on a vu, comme nous, l'empressement, le zèle même avec lesquels de tout jeunes et de vieux soldats de la Landsturm, ou des officiers qui ne sont pas des militaires professionnels, des médecins par exemple, accomplissent les actes les plus odieux sans un mot d'excuse, de regret ou de pitié, on est bien obligé de reconnaître que, d'une manière générale, et sauf de trop rares exceptions, le cœur allemand est inaccessible aux sentiments nobles, généreux ou simplement humains.

Les dirigeants de la politique allemande ont voulu cette

guerre, mais le peuple en armes l'a approuvée et l'a résolument poursuivie avec les moyens les plus férocement cruels, sans scrupules de conscience, sans sursauts d'indignation. Ce peuple, qui méritait l'estime du monde pour son activité laborieuse autant que pour l'œuvre de progrès intellectuel et social accomplie par ses savants, ses philosophes, ses musiciens, ses poètes, ne peut plus inspirer que des sentiments de dégoût et d'effroi pour les crimes dont il s'est rendu coupable.

Aussi sommes-nous résolus, pour notre part, à ne collaborer désormais à aucune publication allemande, à ne participer à aucune réunion scientifique, à aucun congrès international, aux côtés de collègues allemands qui n'auraient point préalablement marqué, par une manifestation publique, leur désapprobation des actes antisociaux accomplis à l'occasion ou au cours de cette guerre par leur gouvernement.

Nous demandons à nos collègues des cinq Académies de l'Institut de France, de l'Académie de Médecine et de l'Académie d'Agriculture, de vouloir bien se solidariser avec nous, individuellement ou collectivement, dans l'expression de cette volonté. Nous les prions d'inviter les sociétés savantes de toutes les nations civilisées du monde à accueillir notre protestation et à l'enregistrer dans leurs actes.

Ont signé :

Les Membres et Correspondants de l'Institut, de l'Académie de Médecine et de l'Académie d'Agriculture retenus à Lille pendant l'occcupation allemande :

H. PARENTY, correspondant de l'Institut, Académie des Sciences ;

LAGUESSE, correspondant de l'Académie de Médecine ;

D[r] DURET, membre associé de l'Académie de Médecine ;

Aimé WITZ, correspondant de l'Institut, Académie des Sciences ;

D[r] A. CALMETTE, correspondant de l'Académie des Sciences, membre associé de l'Académie de Médecine.

Au nom de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, le Comité s'associe à l'indignation manifestée par l'Académie des Sciences, au cours de la lecture de cette lettre, et envoie aux savants lillois l'expression de ses sentiments d'admiration et de respectueuse sympathie. Il déclare qu'il acceptera les résolutions mises à l'étude par la *Conférence interalliée des Académies* tenue à Londres les 9, 10 et 11 octobre, résolutions ayant pour but de ne pas reprendre les relations scientifiques avec les Sociétés savantes des nations ennemies.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU 1er JUILLET 1918

Présents : MM. DOUMERGUE, Général BASCHUNG, FLAHAULT, Commandant BÉRENGER, POCK, TOURNIER, KRIEGER, LEMOISSON, PELLET.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, HUOT, ROUX-FREISSINENQ, mobilisés ; DANGLES, Abbé FABRE, PÉREZ, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DÉCHAUD, DUPUY, PONTET, Dr SANDRAS.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le Président rappelle que M. DANGLES, notre collègue au Comité, et M. Louis GIRAUD, déjà si cruellement éprouvés, viennent encore d'être atteints, chacun dans leur affection, par la mort de leur fils tombé au champ d'honneur. M. MONBRUN, président honoraire de la Société, a perdu son beau-frère, M. GRÉGOIRE, notaire à Alger.

A tous, le Comité adresse ses bien vives et sympathiques condoléances.

Le Président fait connaître les résultats de ses pourparlers avec M. Fouque [1]. Les prix consentis nous permettent de publier au plus 200 pages.

Le prix d'impression du Bulletin ayant été élevé, il est décidé que le prix de vente des fascicules imprimés pendant la guerre sera porté à 4 francs. La vente des fascicules de l'année ne peut avoir lieu, comme par le passé, qu'à titre exceptionnel.

La période des vacances étant ouverte, la prochaine séance est fixée au mois d'octobre.

Le Secrétaire général, Signé : BÉRENGER.

Le Président, Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1918

Présents : MM. DOUMERGUE, Général BASCHUNG, POCK, TOURNIER, FLAHAULT, KRIÉGER, LEMOISSON, PELLET, PÉREZ.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, HUOT, ROUX-FREISSINENQ,

---

1 Voir renvoi, séance de juin.

mobilisés ; BÉRENGER, DANGLES, DUPUY, Abbé FABRE, RENÉ-LECLERC.

Absents : MM. DÉCHAUD, PONTET.

M. le Commandant BÉRENGER étant absent d'Oran, M. FLAHAULT veut bien accepter de remplir les fonctions de secrétaire de la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président exprime ses regrets de n'avoir pu, par suite de son absence d'Oran, assister aux obsèques de notre collègue M. le docteur SANDRAS. Il remercie les membres du Comité et les sociétaires qui ont tenu à rendre les derniers honneurs à ce vétéran de notre Société et de notre Bureau ; il rappelle le zèle et le dévouement qu'il mettait au service de la Société, ses avis toujours sûrs, l'aménité et la courtoisie parfaite qu'il apportait à les formuler et qui lui avaient acquis le cordial dévouement de tous ses collègues du Comité. M. le Président a tenu, dès sa rentrée à Oran, à confirmer ses condoléances et celles de notre Société à Madame Sandras et à sa famille qui lui en ont exprimé leurs remerciements.

Le Président rappelle encore les deuils récents qui ont affligé plusieurs de nos collègues :

M. LACOMBE, préfet d'Oran, a perdu son père ; M. DÉCHAUD a vu disparaître sa mère ; enfin, MM. Sylvain FABRE et RAMIER ont eu chacun un fils tué à l'ennemi. Le Comité s'associe aux sentiments de bien vive condoléance adressé par le Président à nos collègues si cruellement éprouvés.

L'Administration coloniale a perdu M. CLAUZEL, ancien gouverneur général de l'Afrique équatoriale française, dont la disparition sera vivement ressentie par tous ceux qu'intéressent le développement et l'expansion de nos colonies d'Afrique.

M. le Baron HULOT qui, depuis de longues années, assurait avec compétence et autorité le fonctionnement des importants services du Secrétariat Général de la *Société de Géographie* de Paris, est décédé dans le courant du mois de juin. M. DOUMERGUE,en apprenant cette triste nouvelle,s'est empressé d'exprimer nos condoléances à M. le Président de la *Société de Géographie* de Paris. En l'absence du Président, M. FROIDEVAUX, archiviste-bibliothécaire, nous a remerciés et renouvelé l'expression des sentiments les plus confraternels de la Société de Paris pour la nôtre.

Le Président est heureux d'annoncer au Comité la promotion de M. VALETTE, comme chef d'escadron d'artillerie. M. GRAPINET a été nommé chef de bataillon.

A nos sympathiques collègues, le Comité adresse ses félicitations.

Sont proposés comme membres titulaires de la Société :

M. Galinier, homme de lettres, mobilisé à Bou-Denib, présenté par MM. Doumergue et Tournier.

M. Pellecat, commandant de gendarmerie en retraite, présenté par M. Monbrun et le général Baschung.

La Direction des Territoires Militaires du Sud, présentée par MM. Doumergue et Flahault.

Sur la proposition du Président, M. Stéphane Gsell, professeur au Collège de France, est élu membre correspondant de la Société.

La *Société de Géographie du Maroc* a adressé à notre Société son programme de concours pour une affiche de propagande de la dite Société. Etant donnée la publication tardive du Bulletin du 2e semestre et le terme du concours étant fixé au 31 janvier 1919, l'avis ne pourra être inséré utilement que sur la couverture du 1er fascicule qui est sous presse.

La Bibliothèque a reçu :

E. Fidel : *Les Ports et les voies d'accès du Maroc septentrional.* Offert par l'auteur.

Les Ambitions de l'Allemagne en Europe. Envoi de la *Société de Géographie* de Paris.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Le Président annonce que malgré les difficultés de toute nature, surtout celle résultant de la suppression du gaz pendant l'après-midi, l'impression du Bulletin se continue laborieusement ; 156 pages sont composées, mais les clichés expédiés de Paris depuis le 5 août dernier, en valeur déclarée, ne sont pas encore parvenus à Oran.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Pour le Secrétaire général, *Le Président,*

Signé : FLAHAULT. Signé : DOUMERGUE.

Séance du 4 Novembre 1918

Présents : MM. Doumergue, Général Baschung, Flahault, Commandant Bérenger, Pock, Dangles, Dupuy, Kriéger, Lemoisson.

Absents excusés : MM. Arambourg, Huot, Roux-Freissineng, mobilisés ; Tournier, Pérez, René-Leclerc.

Absents : MM. Déchaud, Abbé Fabre, Pellet, Pontet.

Le procès-verbal du 7 octobre est lu et adopté.

Le Président rappelle que la Société vient de perdre M. Barber Iréné, vice-consul d'Angleterre et du Portugal à Oran.

Le monde des Lettres nord-africaines vient aussi d'éprouver une perte cruelle en la personne de M. Biarnay, directeur de l'Administration des biens habous du Protectorat marocain. Berbérisant distingué et érudit, M. Biarnay avait publié une étude importante sur le *Dialecte Bettioua* du Vieil Arzew (Saint-Leu).

Le Comité salue la mémoire des deux disparus et adresse à leurs familles ses plus vives condoléances.

Le Président fait part que M. le Chef de bataillon Grapinet, récemment promu, vient d'être fait Officier de la Légion d'honneur. M. Arambourg, capitaine en Orient, vient d'obtenir sa troisième citation. M. Pottier, juge au Tribunal d'Oran, a été nommé président du Tribunal de Blida. M. Costantini, inspecteur des Douanes à Oran, a été nommé receveur principal à Alger. Le Comité est heureux d'enregistrer l'avancement et les distinctions dont nos collègues ont été l'objet.

Sont admis comme membres titulaires :

MM. Galinier, Commandant Pellecat et la Direction des Territoires Militaires du Sud présentés à la dernière séance.

Après discussion, le Comité décide d'affecter au 4e Emprunt National tout le capital disponible et de souscrire à 650 francs de rente. Le capital de la Société se trouve désormais entièrement converti.

Le Président entretient le Comité d'une question particulière intéressant l'avenir du Maroc. Il est d'avis, avec le Comité, qu'il y a lieu de s'en rapporter à la sagacité et au patriotisme du Gouvernement qui doit avoir des idées arrêtées sur la question.

La Bibliothèque a reçu :

De la *Société de Géographie de Paris* : Une collection de brochures sur l'Alsace-Lorraine. Il est décidé qu'une première distribution sera faite aux instituteurs d'Oran.

De M. Augustin Bernard : La 5e édition de son ouvrage *Le Maroc* et deux brochures : *Les ressources économiques du Maroc et leur mise en valeur après la guerre*. — *L'organisation communale des Indigènes de l'Algérie*.

De M. Lévêque : *La culture légumière au Sahara*.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

La séance est levée à 7 heures.

Le Secrétaire général, Signé : BÉRENGER.

Le Président, Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1918

Présents : MM. DOUMERGUE, Général BASCHUNG, Commandant BÉRENGER, POCK, TOURNIER, DANGLES, LEMOISSON, PELLET, PÉREZ.

Absents excusés : MM. ARAMBOURG, HUOT, ROUX-FREISSINENG, FLAHAULT, DUPUY, KRIÉGER.

Absents : MM. DÉCHAUD, Abbé FABRE, PONTET.

Le procès-verbal de la séance du 4 novembre est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président prononce l'allocution suivante :

Messieurs et chers Collègues,

Depuis notre dernière réunion l'horrible cauchemar qui étreignait nos cœurs et assombrissait nos pensées s'est enfin évanoui. Le 11 novembre, les clairons de la Meuse, de l'Argonne et des Flandres ont lancé à travers l'espace les sonneries de la Victoire. Nos cœurs frissonnants ont vibré à l'unisson de ceux des grands héros qui ont vengé la Patrie meurtrie et l'Humanité outragée. Le militarisme prussien est abattu, la France et les nations civilisées reviennent à la vie, le Droit et la Justice triomphent, assurant aux peuples sages l'indépendance dans la Liberté. La Serbie, la Belgique sont restaurées, l'Alsace-Lorraine est reconquise et, dans un élan sublime, ses populations ont rescellé leur union indissoluble à la Mère-Patrie retrouvée.

Messieurs, que justice soit rendue à tous les artisans de cette œuvre grandiose :

D'abord aux morts dont le sacrifice n'a heureusement pas été fait en vain ;

Hommage ensuite aux héros de toutes les nations alliées, à leurs grands généraux, à leurs éminents hommes d'État ;

Hommage à nos sublimes poilus, plus grands que les soldats de Valmy, qui, en vengeant nos morts, ont consacré une fois de plus la gloire de la France et assuré la paix du Monde.

Et nous, Algériens, soyons particulièrement fiers de ces troupes d'Afrique qui ont joué un rôle éclatant, vibrons d'émotion aux souvenirs des exploits héroïques de la Division marocaine.

Hommage enfin, gloire et réconnaissancce éternelle aux deux plus grands artisans de la Libération : au grand citoyen Georges Clémenceau, président du Conseil, dont l'énergie a égalé le patriotisme, et au maréchal Foch, dont le génie bien français a eu raison de la puissance militaire allemande.

Et maintenant, Messieurs, c'est à l'œuvre de paix que chacun de nous, dans sa modeste sphère d'action, doit se consacrer. Si les agriculteurs, les industriels, les ouvriers, les commer-

çants doivent asssurer la vie matérielle de la nation, les hommes de lettres, les hommes de science, les ouvriers de la pensée doivent en poursuivre le développement intellectuel, scientifique et moral. Notre *Société de Géographie* a son rôle tout tracé. Elle n'a qu'à reprendre la tâche qui n'a été que ralentie pendant li guerre ; elle n'a qu'à revivifier son œuvre, et, par la Science, continuer à servir la Patrie.

Abordant l'ordre du jour, le Président rappelle que pendant le mois de novembre, nous avons encore perdu un de nos plus anciens sociétaires, M. Barthélemy, qui était entré dans la Société en 1880 et qui fut, par dessus tout , un homme de bien. Il donne connaissance de la lettre de M. Tournayre qui, au nom de la famille, remercie le Comité pour les condoléances que lui a adressées le Président. D'autres collègues ont été atteints par des deuils cruels. M. Scotti qui, en trois jours, a perdu son épouse et ses deux filles. M. Démas qui a perdu son épouse, M. le Dr Brégeat, sa mère, M. le Commandant Voinot, une fillette de 8 ans, M. le Baron de Mesnard, son père. Le Comité adresse aux familles en deuil ses bien vives et sincères condoléances.

Il est donné lecture d'une lettre de M. St. Gsell qui remercie le Comité de l'avoir nommé membre correspondant.

Est proposé comme membre titulaire : M. Orséro, topographe présenté par MM. Dangles et Pérez.

L'échange du Bulletin est voté avec le Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique Occidentale française.

La guerre étant finie, le Comité discute des mesures à prendre pour reconstituer l'effectif de la Société. Il aime à espérer que les sociétaires qui, pendant la guerre, n'ont pu participer à la vie active de la Société, tiendront à reprendre leur place parmi leurs collègues. Il y aura aussi lieu de reconstituer le Comité si les circonstances le permettent.

La Bibliothèque a reçu :

Du Gouvernement Général de l'Algérie : *Dictionnaire abrégé Touareg-Français*, par le P. de Foucauld, t. I, publié par M. René Basset.

De M. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. II : *L'État Carthaginois* et III : *Histoire militaire de Carthage*.

De M. le Dr Carton, une brochure sur ses *Nouvelles recherches sur le littoral carthaginois*.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 h. 1/4.

Le Secrétaire général, Signé : BÉRENGER.

Le Président, Signé : DOUMERGUE.

Docteur Gustave SANDRAS

Le 24 août 1918 est décédé M. le docteur G. Sandras, membre fondateur et membre du Comité de notre Société.

Né en 1843 à Caen, où son père était alors proviseur, Sandras était venu à Oran en 1871. Après quatre ans d'internat à l'hôpital civil, il alla soutenir sa thèse à Paris et revint se fixer définitivement à Oran, où, pendant quarante ans, il partagea ses soins entre la clientèle civile et celle de l'Hôpital.

Bon, loyal et affable, très dévoué à ses malades et à ses concitoyens, très compatissant aux misères des humbles, Sandras fut toujours l'homme du devoir professionnel et du devoir civique.

Médecin du corps des Pompiers, de la Société de Secours Mutuels, du Lycée, etc., conseiller général pendant vingt ans, membre de divers Conseils universitaires, partout il apporta le concours de son absolu dévouement, de sa science profonde, de sa vaste expérience.

En 1910, il avait publié une belle *Histoire des Hôpitaux d'Oran*, petite partie de cette histoire du Vieil Oran, qui hélas ! risque fort de ne jamais être écrite et sur laquelle il possédait, dans ses souvenirs, une documentation inépuisable.

Quelques années avant la guerre, très fatigué par une grave maladie, Sandras avait dû s'imposer le repos. Néanmoins, lorsque se déchaîna la terrible mêlée, il accepta de diriger, à titre bénévole, le Service d'hygiène de la ville d'Oran. Pendant quatre ans, malgré les vifs soubresauts de sa santé, il resta à son poste où, jusqu'à sa mort, il donna à ses concitoyens une dernière preuve de son dévouement à l'intérêt public.

Les distinctions les plus flatteuses avaient récompensé les services éminents rendus par Sandras. La croix de la Légion d'Honneur, la rosette d'officier de l'Instruction Publique, la médaille d'or des Epidémies, etc., etc. attestaient les mérites de l'homme, du médecin et du citoyen.

A la Société de Géographie, dont il était un des derniers représentants des membres fondateurs, le souvenir du docteur Sandras ne s'effacera pas de longtemps. Au Comité, nous n'oublierons pas les trop rares moments où, intervenant dans les discussions, il nous tenait sous le charme de sa parole courtoise, apportant, à l'appui de son opinion, l'abondance de sa riche documentation et la sûreté de son jugement.

A Madame Sandras, à ses fils, à sa famille, je renouvelle, au nom de la *Société de Géographie et d'Archéologie* d'Oran, l'expression de nos sincères condoléances et l'hommage de nos respecteuses sympathies. F. D.

FÉLIX BARTHÉLEMY

Le 15 novembre 1918 est décédé, à l'âge de 76 ans, M. Félix Barthélemy, pharmacien à Oran, membre, depuis l'année 1880, de notre Société.

Né à Bollène (Vaucluse) le 16 avril 1842, notre bien regretté collègue avait étudié la pharmacie à Lyon et était venu en Algérie en 1865.

Nous n'essaierons pas de retracer dans ses détails la vie de labeur, ni les réels mérites professionnels de M. Barthélemy. De sa vie, nous ne retiendrons que le jugement de l'opinion publique : notre concitoyen fut, dans toute l'acception du terme, un homme de bien. Sa réputation de philanthrope s'étendait dans toute la province. Très charitable, il fut l'ami, le conseiller et le soutien des malheureux. Très dévoué à ses concitoyens, mutualiste convaincu, il se consacra au soulagement des misères humaines et apporta son concours le plus actif à toutes les œuvres d'assistance et de prévoyance sociale. Il était vice-président du Bureau de bienfaisance d'Oran, de la Commission administrative du Mont-de-Piété et de celle du Bureau de bienfaisance israélite. Il fut aussi administrateur de la Banque de l'Algérie, de la Caisse Municipale d'Epargne, etc. Ses confrères l'avaient élu président, puis président d'honneur du Syndicat des Pharmaciens du département.

Le Gouvernement avait récompensé ses services en lui attribuant la médaille d'argent de l'Assistance et la rosette d'Officier de l'Instruction Publique.

Les dernières années de notre concitoyen furent malheureusement attristées par les suites d'un grave accident qui le priva de l'usage de ses jambes. Il dut, longtemps, garder le lit et la chambre et ne put se remettre à la direction effective de ses affaires. Dans son malheur, il puisa la force de vivre dans l'affection dont l'entourait sa nombreuse famille et dans la satisfaction qu'il avait d'avoir mérité la reconnaissance de tous ceux dont il avait soulagé les misères.

En saluant bien bas, au nom de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, la mémoire de notre cher et bien regretté collègue, nous renouvelons à Madame veuve Barthélemy et à toute sa famille l'expression de nos condoléances attristées et l'hommage de nos plus respectueuses sympathies.

F. D.

TABLE DES MATIÈRES

DU

BULLETIN

TOME XXXVIII. — 1918

MÉMOIRES ET NOTICES

NÉCROLOGIE
